GRAFFITIART

GRAFFITIART

Le magazine de l'art contemporain urbain | Urban Contemporary Art Magazine | www.graffitiartmagazine.com

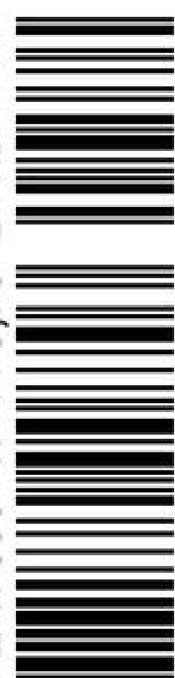
OKUDA | SAYPE | ASTRO | GIULIO VESPRINI | ROUGE HARTLEY | BOB TONIC

STREET ART & AFFICHES | STREET ART MADRID | NFT | STRAAT MUSEUM AMSTERDAM | THE CRYSTAL SHIP



#58

SEPTEMBRE 2021



BELUX : 9,20 € - CH : 13,90 CHF - D : 9,90 € - ESP/IT/PORT.cont : 9,50 € - DOM/S : 9,70 € - CAN/S : 13,99 $ CAD

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Street Art City
présente

HOTEL128

128 UNIVERS ARTISTIQUES
128 MICRO-GALERIES
PAR 128 ARTISTES DES 5 CONTINENTS

À VISITER ABSOLUMENT AVANT LE 1ER NOVEMBRE

Réservations sur
www.street-art-city.com

shop.graffitiartmagazine.com



GRAFFITIART NUMÉRO 58
Septembre 2021
Dépôt légal à parution
Commission paritaire : 1224K92150
ISSN : 1964-4639
© 2021 ARTxPACE SAS

En couverture/Cover :
Okuda, *Boreal Revolution,* émail synthétique sur bois / synthetic enamel on wood, 200 x 200 cm, 2019.
© COURTESY OF INK AND MOVEMENT

—

facebook.com/graffitiartmagazine
instagram.com/graffitiartmagazine
twitter.com/GraffitiArtMag

—

GRAFFITIART est édité par / is published by
ARTxPACE SAS au capital de 100 000 €
14, place Marie-Jeanne Bassot
92300 Levallois-Perret, France
RCS Nanterre 878 036 656

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION/DIRECTOR OF PUBLICATIONS
Thérèse Lê-Éludut

RÉDACTEUR EN CHEF/EDITOR-IN-CHIEF : Éric Éludut
MAQUETTE ET DIRECTION ARTISTIQUE/
LAY OUT AND ARTISTIC DIRECTION : SEITOSEI

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO/CONTRIBUTORS
Laura Audibert, Solenn Cordroc'h, Jamie Davies, Guillermo de la Madrid, Maxime Delcourt, Emmanuelle Dreyfus, Eric Eludut, Stéphanie Lemoine, Tim Marschang, Dana Mohammed, Hélène Planquelle, Michael Rouah

ABONNEMENTS/SUSCRIPTIONS
ABOMARQUE / GRAFFITIART
CS 63656, 31036 Toulouse Cedex 1 France
Tél. : +33 (0)5 34 56 35 60 (10h-12h / 14h-17h) (CET)
graffitiart@abomarque.fr

SERVICE DES VENTES/SERVICE SALES
DESTINATION MEDIA
Cédric Vernier - Tél. : +33 (0)1 56 82 12 00

PUBLICITÉ/ADVERTISING
SECTEUR CAPTIF/ARTISTIC SECTOR
Contact : ads@artxpace.com – Tél. : +33 (0)6 44 66 99 20
SECTEUR HORS CAPTIF/NON ARTISTIC SECTOR
MINT 51 Avenue de Paris, 94300 Vincennes, France
www.mint-regie.com
Fabrice Régy, Directeur associé
fabrice@mint-regie.com - Tél. : +33 (0)1 43 65 19 56

IMPRESSION/PRINTING
Arti Grafiche Boccia -
Via Tiberio Claudio Felice, 7,84131 Salerno SA, Italie

—

Prochain numéro, GRAFFITIART #59,
le 8 octobre 2021 chez les marchands de journaux (France Métropolitaine)

Next issue, GRAFFITIART #59,
will be available from 8 October 2021





EDITO #58

Eric Eludut, Rédacteur en chef / Editor-in-Chief

L'été sous les bombes du Street Art

L'été Street Art tient ses promesses et la création est, comme toujours, au rendez-vous.

Nous en profitons pour sillonner l'Europe. Pour notre première étape, nous nous immergeons dans la foisonnante scène madrilène, véritable carrefour et lieu de rencontre des graffeurs et des street artistes de tous horizons. Sous leurs bombes, Madrid se transforme à vue d'œil (musée à ciel ouvert ou *underground* plus ou moins « institutionnalisé »).

Non rassasiés, nous mettons le cap sur Ostende en Belgique pour accoster à *Crystal Ship,* qui nous a tant manqué l'an dernier et qui a métamorphosé la ville côtière en destination Street Art à part entière. A trois heures de route de là, en direction d'Amsterdam, nous nous approchons du STRAAT, paradis du graffiti à l'extérieur, et musée de Street Art à l'intérieur.

Désireux d'aller plus loin, nous nous plongeons dans les NFT, nouvel eldorado pour certains, nouveau terrain vague pour d'autres. Le Street Art fait-il sa mutation digitale ? Cela est une évidence ! Pour revenir aux fondamentaux, nous mettons le Street Art à l'affiche.

Outre les supports et les lieux, les formes de l'Art Urbain sont variées. Si Astro, Okuda et Giulio Vesprini se retrouvent dans l'usage de la géométrie et de la couleur, l'univers de chacun est singulier. Si Okuda marie lignes et figuratif pour donner naissance à des œuvres pop surréalistes, Giulio Vesprini se rêve architecte. Astro inscrit aussi sa technique dans le travail des proportions pour donner l'illusion d'une troisième dimension à ses œuvres. Pour sa part, Saype déploie ses fresques géantes et biodégradables, toujours en noir et blanc, aux messages humanistes et écologistes directement sur l'herbe, le sable… Quant à Rouge Hartley, elle redonne sa place aux pigments pour des œuvres figuratives et intimistes. Dans un style très différent, Bob Tonic revisite des codes du Street Art à la mode Pop Art.

Retrouvez, mi-octobre, notre *Guide 2021 de l'Art Contemporain Urbain.* Pour les impatients, il est en prévente sur notre boutique shop.graffitiartmagazine.com

Multifacettes, multiculturel…, le Street Art en mode conquête. ■

Your summer in the shade of spray bombs

We announced a summer of Street Art, and we have kept our promise!

Let's travel around Europe to celebrate! Our first stop will be in Madrid to immerse ourselves in its vibrant art scene, a real place of encounter and a crossroads of graffiti and street artists from all walks of life. Madrid is constantly transforming beneath their spray bombs, from open-air museums to more or less official underground spots.

Thirsty for more? Then let's head to Ostend, Belgium, and moor at *The Crystal Ship*. Reopening this summer after being closed last year due to the pandemic, the festival has reshaped this coastal town into a hot Street Art destination. After that, we will drive three hours over to Amsterdam to check out the STRAAT: graffiti heaven on the outside, a Street Art museum on the inside.

Still hungry for more? Then let's dive into the world of NFTs – a new Eldorado for some, yet a mire for others. Is Street Art undergoing its digital mutation? Undoubtedly! But to go back to the basics, we will take a look at how Street Art is a poster child.

The forms, the media, the places of Urban Art are incredibly varied. Although Astro, Okuda and Giulio Vesprini share the use of geometry and colour, the work of each remains unique. Okuda's pop surrealist creations combine figuration and graphic design, while Giulio Vesprini leans towards architecture, and Astro obsesses over proportion to give the illusion of three dimensions. Saype keeps scattering his giant biodegradable pieces in black and white, conveying environmental and humanist messages on grass and sand. As for Rouge Hartley, she puts colour at the heart of her intimate figurative works. And in a totally different style, Bob Tonic revisits the codes of Street Art through the lens of pop art.

Watch out for the 2021 edition of the *Urban Contemporary Art Guide* to be released mid-October! Those in a hurry can already pre-order it from our online shop shop.graffitiartmagazine.com

Multifaceted, multicultural… Street Art keeps conquering new territories! ■



GRAFFITI ART MAGAZINE · SINCE 2008

#58 SOMMAIRE CONTENTS

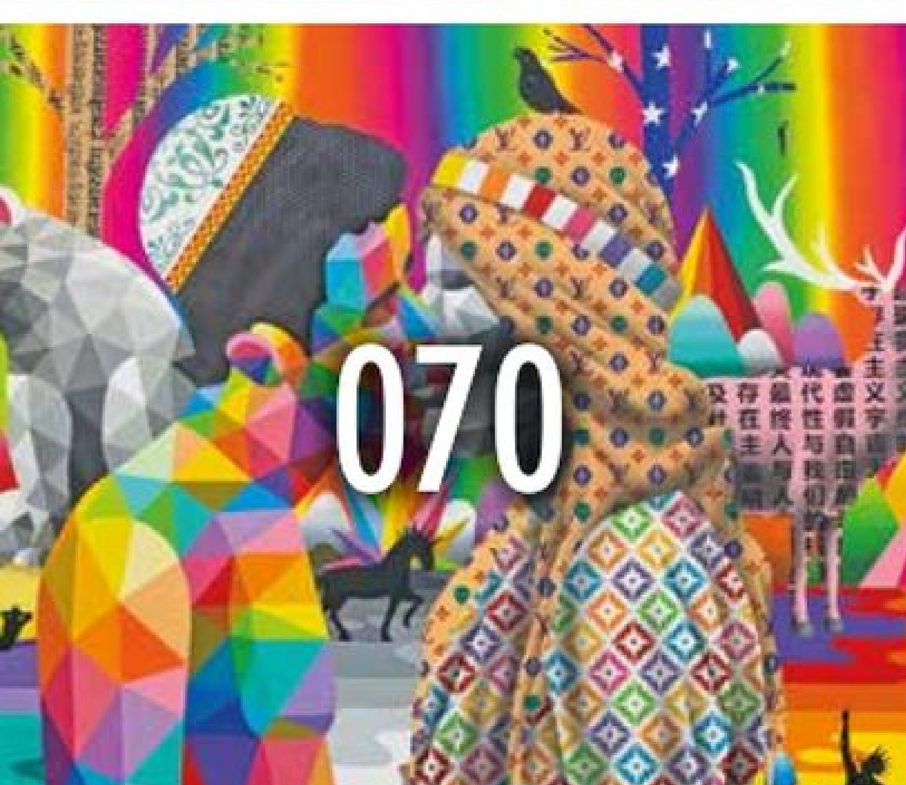
SEPTEMBRE 2021 SEPTEMBER 2021





















006 NEWS

014 LIVRES/BOOKS

020 UNE ŒUVRE, UN ARTISTE
ONE ART WORK, ONE ARTIST

024 ARTOYZ

026 GRAPHICLASH

028 OPINION
NFT

032 OUTDOOR
THE CRYSTAL SHIP

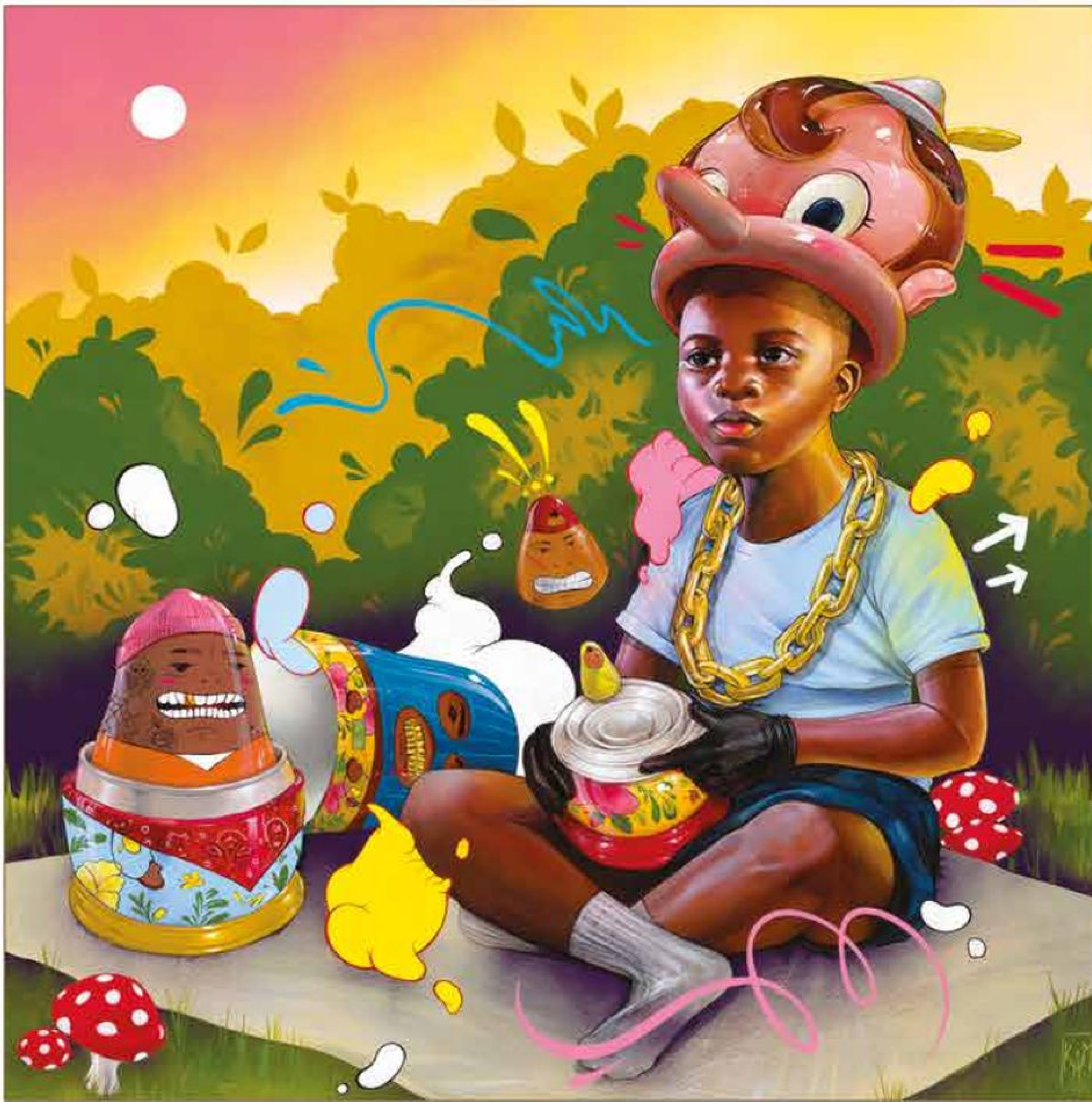
038 1 DESTINATION - 5 SPOTS
STREET ART MADRID

048 PLACE2ART
STRAAT MUSEUM AMSTERDAM

058 STREET ART & AFFICHES

070 TALENTS
070 OKUDA
080 SAYPE
090 ASTRO
100 GIULIO VESPRINI
108 ROUGE HARTLEY
116 BOB TONIC

124 AGENDA



KAYLA MAHAFFEY

REMEMBER THE TIME

ROOS VAN DER VLIET IN GALLERY II

SEPTEMBER 18 - OCTOBER 9

HILDA PALAFOX
(AKA PONI)

UN DÍA A LA VEZ

OLGA ESTHER IN GALLERY II

OCTOBER 16 - NOVEMBER 6



thinkspace 4217 W. Jefferson Blvd., Los Angeles, CA. 90016 www.thinkspaceprojects.com @thinkspace_art



Pat Perry, Bideford, Maine (US), 2019. © PAT PERRY

PROJET FAMA

L'Ambassade des États-Unis d'Amérique en France et l'Association d'Art Urbain Hypermur présentent le projet FAMA (French American Mural Art) qui se déploie du 8 juin au 31 octobre 2021 pour sa première édition à Besançon, Marseille, Niort et Paris. Rencontre avec Elizabeth Martin-Shukrun, Conseillère Culturelle de l'Ambassade des États-Unis d'Amérique en France.

Pourquoi l'Ambassade des États-Unis s'implique-t-elle dans le Street Art en France ?

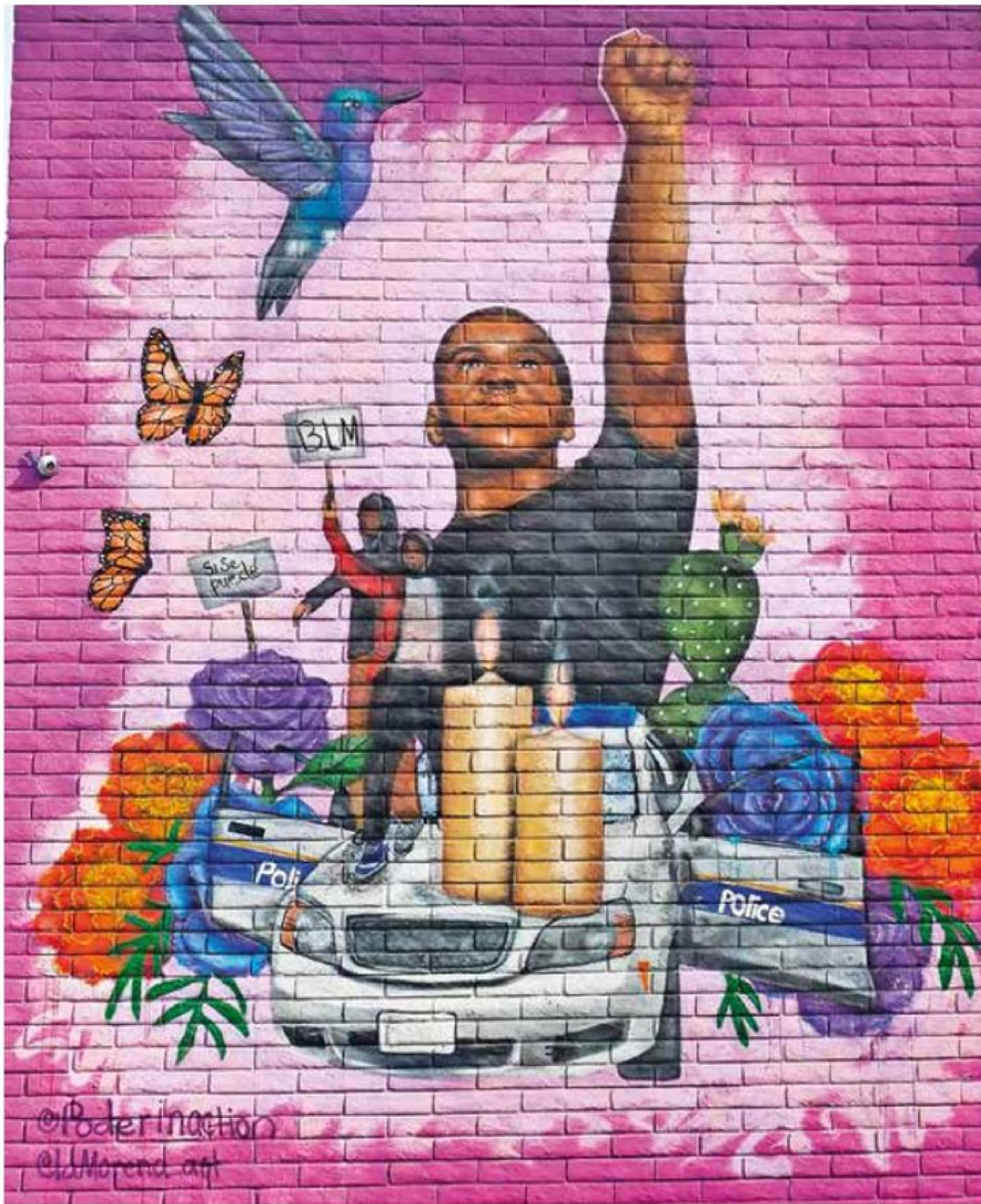
Nous avons commencé à organiser ce projet à la fin du premier confinement. Le but était d'ouvrir le dialogue avec le public français autour des enjeux communs entre la France et les États-Unis, et de montrer que, comme déjà à d'autres moments cruciaux de l'histoire, ensemble, on est toujours plus fort. Le Street Art est un puissant levier pour aborder les grands enjeux actuels, soulever des questions et engager le dialogue avec le public. C'est une manière d'atteindre les gens où ils sont, chez eux ou dans la rue, que les musées ou autres espaces culturels soient ouverts ou non. Aux États-Unis comme en France, la scène urbaine est très diverse et dynamique. Aux États-Unis, cela fait longtemps que l'art de rue a noué un lien fort avec les communautés locales, raconte leur histoire et leurs valeurs. Dans un quartier, une fresque fait partie de l'environnement quotidien, et les habitants la côtoient tous les jours. Elle devient le signal visuel qu'ils s'approchent de chez eux. Mais l'Art Urbain invite également à s'interroger sur le sens de ce qui est représenté.

Quelles sont les ambitions du nouveau-né FAMA ?

Nous voulions que la réalisation de ses fresques soit une occasion pour les artistes français et américains, et les communautés qui les accueillent, de réfléchir à certains des grands enjeux de nos sociétés actuelles et à la manière dont nous pouvons les affronter ensemble. C'est pourquoi nous avons demandé aux artistes de créer des œuvres sur des thèmes spécifiques : une société plus juste, le changement climatique, l'immigration, tous ces sujets essentiels qui redéfinissent notre monde contemporain, et sur lesquels, aujourd'hui plus que jamais, nous avons besoin de mettre en commun l'énergie, la créativité et l'innovation de nos deux pays pour trouver des solutions. Nous espérons que ces fresques deviennent des acteurs de la vie de chaque quartier, en même temps qu'un symbole de la fraternité qui unit nos deux peuples. Nous ne sommes peut-être pas d'accord sur tout, mais nous partageons des valeurs fondamentales : l'égalité entre les hommes, la libre circulation des idées, la liberté d'expression, et une responsabilité collective de rendre le monde meilleur. Des ambitions modestes en somme…

Quatre artistes américains rencontrent quatre artistes français. Comment avez-vous construit ce dialogue artistique et interculturel ?

Nous savions depuis le début que nous voulions faire collaborer des street artistes français et américains. L'Association d'Art Urbain Hypermur nous a proposé un projet où les artistes seraient invités à créer des œuvres collaboratives adressant différents enjeux sociaux communs à la France et aux États-Unis. Hypermur nous a également suggéré de nous associer à plusieurs festivals d'Art Urbain, et nous en avons choisi quatre en particulier pour commencer : Bien Urbain à Besancon, Association Planète Emergences à Marseille, Le 4ème Mur à Niort, et Ourcq Living Colors à Paris. Hypermur et les festivals ont choisi ensemble les artistes français et américains susceptibles de nourrir ce dialogue entre le Street Art et les communautés locales.



La Morena x Poder, *A New World is Possible*, Phoenix (US), 2020. © LA MORENA ART - PODER IN ACTION



AJ Dungo x Da Cruz pour le Projet FAMA, Paris (FR), 2021. © US EMBASSY

FAMA PROJECT

The Embassy of the United States of America in France and the Urban Art Association Hypermur are happy to present the FAMA (French American Mural Art) project, which first edition is taking place in Besançon, Marseille, Niort and Paris from June 8 to October 31, 2021. We met Elizabeth Martin-Shukrun, cultural advisor at the American embassy.

Why is the Embassy of the United States of America interested in promoting Street Art in France?

We started planning this project at the end of the first confinement, looking for a way to engage French audiences on the challenges that the United States and France share--and how, just as in other crucial times in our history, we are stronger when we work together. Street Art is a powerful tool to explore those issues and provoke questions and dialogue with the public. And it's a way to reach people where they are—at home, on the street, you don't need museums or traditional cultural spaces to be open. The United States, like France, has a diverse and vibrant Street Art culture. In the United States, murals have long been a part of how artists engage with a community, how they represent that community, its history and its values. A mural in your neighborhood becomes part of your daily walk to work, something you pass every day. It becomes a marker to know that you are almost home. But Street Art also challenges you to consider its meaning, what it represents.

What is the ambition of this new FAMA project?

We want the process of creating these murals to inspire American and French artists and the communities that host them to think about some of the challenges of today and how we face them together. So we asked the artists to create their works around themes like creating equitable societies, climate change, migration, these really important challenges that are shaping our world and where now more than ever, we need French and American energy, innovation, and creativity to solve them. We hope the murals become a part of each neighborhood and a symbol of the fraternité that exists between our people. We may not always agree on everything, but we agree on the most fundamental values represented: equality of all human beings, a free exchange of ideas, freedom of expression, our collective responsibility to make the world a better place. So, you know, very modest ambitions...

Four American artists met four French artists. How did you envision this artistic and intercultural dialogue?

From the beginning, we knew we wanted to create a dialogue between French and American street artists. The Urban Art Association Hypermur proposed a project that would invite artists to create works that address different societal issues that the United States and France have in common, and to offer their creation on the same wall. Hypermur suggested that we build the project in partnership with a few Urban Art festivals, and we choose four in particular to start: Bien Urbain in Besancon; Association Planète Emergences in Marseille, Le 4eme Mur in Niort, and Ourcq Living Colors in Paris. Hypermur and the festivals helped us select American and French artists who could contribute to this active dialogue between the artists and with the communities.

A mi-parcours de la première édition, quels enseignements tirez-vous des premières collaborations ?
La réaction de nos partenaires, des artistes et des communautés locales qui ont accueilli les œuvres ont été extrêmement positives. Nous sommes ravis. Les artistes français et américains ont été tout simplement incroyables. Ce n'est pas simple d'organiser un projet artistique sur un thème imposé à cheval sur deux continents et en plein milieu d'une pandémie mondiale, sans parler ensuite de la réalisation du mur lui-même, mais ils s'en sont tous très bien sortis. Le plus gratifiant a été de voir la réaction des habitants locaux. Ils ont posé de nombreuses questions aux artistes, se sont vraiment impliqués et intéressés aux projets. C'était pour eux une occasion de découvrir les artistes, et pour les artistes d'apprendre à les connaître. La phase de réalisation a suffi à déclencher les conversations que nous espérions susciter tout au long du projet. Je pense notamment à la fresque de Besançon réalisée par Rouge et L.E.O. Beaucoup de français et d'américains ignorent totalement l'histoire d'Eugène Ballard, un afro-américain devenu pilote de l'armée française pendant la Première Guerre Mondiale. En découvrant l'hommage que L.E.O. lui a rendu sur le mur de Besançon, les gens ont voulu en savoir plus. Qui était cet homme ? Quel rôle a-t-il joué ? Et juste à côté, l'œuvre Rouge abordait le thème de l'exploitation au travail. Ces œuvres donnent corps à notre histoire commune, mais aussi interrogent la manière dont nos sociétés tentent d'honorer les valeurs fondamentales que nous partageons.

À un niveau plus pratique, nous avons bien sûr appris ce que cela impliquait d'organiser un évènement d'Art Urbain ! Nous sommes très reconnaissants à l'Association Hypermur pour sa très bonne gestion du projet, mais également pour le soutien des municipalités locales dans chaque ville. Même hors période covid, organiser un évènement d'Art Urbain n'est pas une mince affaire. Il faut rassembler toutes les autorisations, etc., mais les municipalités locales nous ont beaucoup aidé et ont permis à ce projet de voir le jour, montrant ainsi qu'elles croyaient à la capacité d'un tel projet de créer du lien social, malgré la COVID et malgré les différences culturelles et linguistiques. Voilà le pouvoir de l'art !

La première édition de FAMA s'est déployée à Besançon, Marseille, Niort et Paris, d'autres villes pourraient-elles être concernées ?
Ouvrez l'œil ! Nous voulons poursuivre ce projet dans d'autres villes françaises et nous annoncerons notre ambition pour 2022 très prochainement ! ■

/ PROPOS RECUEILLIS PAR ERIC ELUDUT


L.E.O x Rouge Hartley pour le Projet FAMA, Association Hypermur et *Bien Urbain* Festival, Besançon (FR), 2021. © ROUGE HARTLEY

Halfway through the first edition, what are some of the lessons you learned from these first collaborations?
The reaction from our partners, the artists, and the communities where the murals are being created has been really positive, so we are thrilled. Both the French and American artists have been wonderful. It's not easy planning an artistic project together that responds to a common theme when you are separated by an ocean, in the midst of a global pandemic, and then to work intense days together to actually create it, but they've done an amazing job. It's been especially wonderful to see how the communities have responded, asking the artists questions, really getting involved and interested in the projects. It's an opportunity for them to learn from the artists, and for the artists to learn from them. So just the act of creating has sparked some of the conversations we hoped would happen. I'm thinking of the mural in Besancon, by Rouge and L.E.O. Most Americans and French don't know the story of Eugene Ballard, the African American who became a military pilot for the French during World War I. To see L.E.O.'s enormous homage to Ballard on the wall in Besancon, you want to learn more, who was he? Why is he important? And right beside an image by Rouge that explores the issue of labor exploitation. They bring to life not only our shared history but questions about how our societies today are living up to our shared fundamental values.

On the more practical side, of course, we've learned a lot about how much goes into organizing Urban Art! Along with Hypermur's great organizational work, we've truly appreciated the support of local governments in each town. Even without COVID, Urban Art isn't easy, especially getting all the permits in place, taking into account historic buildings, the needs of local communities, etc, but the local governments have been so helpful in making it happen. Which shows us that they appreciate the power of this project-- despite COVID, despite cultural and linguistic differences-- to bring people together. That's the power of art.

Fama's first edition is taking place in Besançon, Marseille, Niort and Paris. Which other cities will be targeted in the future?
Stay tuned! We would love to expand this project to other cities around France and hope to announce our plans for 2022 soon! ■

/ INTERVIEW BY ERIC ELUDUT

Suivez les prochaines fresques du FAMA à Niort et Marseille, et les nouvelles annonces, sur les comptes Instagram de l'Ambassade et d'Hypermur / Follow the next FAMA walls in Niort (FR) and Marseille (FR), and new announcements, on the Embassy and Hypermur Instagram accounts: @usembassyfrance & @hypermurrr.



JUSQU'ICI
TOUT VA BIEN
DEBZA

VERNISSAGE | **LE JEUDI 14 OCTOBRE 2021 À PARTIR DE 18H EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE**

EXPOSITION | **DU 15 OCTOBRE AU 7 NOVEMBRE 2021 DE 14H À 19H TOUS LES JOURS (SAUF LUNDI - MARDI)**

GALERIE LOFT DU 34
34, RUE DU DRAGON
75006 PARIS

LOFTDU34.FR
LOFTDU34@GMAIL.COM
LOFT DU 34
@LOFTDU34

LOFT
DU 34

HOPARE AU FORUM DES HALLES

Une fresque magistrale de 250 m² réalisée par Hopare vient draper et transformer le patio sous la Canopée du centre commercial Westfield Forum des Halles. Retour sur cette réalisation, organisée par l'Agence DS (@agence_ds), avec Anne-Sophie Sancerre, Directrice Générale Europe du Sud de Unibail-Rodamco-Westfield.

La réalisation de l'œuvre d'Hopare est l'aboutissement d'un long processus et le point d'orgue d'une démarche artistique et stratégique. Quelle est la genèse de ce projet ?
Nous sommes très heureux d'accueillir cette fresque de l'artiste Hopare, en plein cœur de Paris dans l'enceinte de Westfield Forum des Halles.
Le choix de faire intervenir un artiste de renom sous la Canopée du Forum s'inscrit dans la volonté du groupe Unibail-Rodamco-Westfield de réinventer l'expérience shopping, et d'offrir à nos visiteurs des destinations toujours plus inspirantes ! Cette fresque géante, c'est l'occasion de proposer une expérience inattendue à nos clients.
Avant de se lancer dans ce projet, nous avons rencontré plusieurs artistes, mais c'est la proposition d'Hopare qui nous a véritablement séduits ! Et ce pour trois raisons principales : tout d'abord parce qu'Alexandre Monteiro est parisien et que nous avons immédiatement senti que le projet lui tenait réellement à cœur. Aujourd'hui c'est un artiste à la renommée internationale et nous sommes très fiers d'avoir collaboré avec lui sur ce projet. Ensuite, parce qu'Hopare est issu du Street Art et que cela résonne totalement avec l'histoire de Westfield Forum des Halles, un lieu de pratique d'art, avec notamment le Conservatoire Mozart, la MPAA et l'école de Hip Hop La Place. Enfin, cette œuvre touche tout le monde, que l'on soit initié à l'art ou non.

Comment ont réagi les visiteurs, les commerçants et les salariés du centre commercial lorsqu'Hopare a pris possession du patio ?
La fresque d'Hopare est une œuvre colorée et fédératrice, qui transforme le sol du Patio Pina Bausch en musée à ciel ouvert. Depuis le 1er juillet, elle vit au rythme du centre et du passage des visiteurs, et suscite l'enthousiasme de tous. Après avoir été séparées pendant de longues semaines, nos visiteurs et partenaires ont besoin d'un lieu de vie et de proximité pour être ensemble et retrouver le plaisir de leurs activités favorites.

Avec quelques semaines de recul, quel est votre regard sur cette aventure artistique et humaine ?
Nous sommes très heureux de cette collaboration avec Hopare qui nous permet d'offrir une expérience culturelle et artistique hors normes à nos visiteurs. Et il s'agit, pour l'artiste, d'une opportunité unique de s'exprimer. Il puise son inspiration dans l'architecture urbaine et l'agitation pour faire naître des œuvres au graphisme stylé et percutant.
Westfield Forum des Halles a été complètement rénové en 2016 et depuis ce moment-là, le centre est devenu une référence architecturale forte de la capitale Française, mais également une véritable destination culturelle dans le quartier. Cette fresque visible tout l'été vient le confirmer et souligner la nature hybride du centre : on y fait du shopping, du sport, on se cultive et maintenant on pourra admirer cette fresque géante, mais éphémère – la peinture utilisée est à l'eau – qui disparaitra à mesure que nos visiteurs la contempleront et la traverseront cet été.
Le commerce « expérientiel », c'est ce que nous offrons ; nous sommes créateurs de moments partagés.

HOPARE AT THE FORUM DES HALLES

The square beneath the Canopée of the Westfield Forum des Halles shopping mall has recently been transformed and beautified by a majestic 250m² mural painted by Hopare and organised by Agence DS (@agence_ds). We interviewed Anne-Sophie Sancerre, Chief Operating Officer Southern-Europe at Unibail-Rodamco-Westfield about this project.

Hopare's work is the end of a long process and the culmination of an artistic and strategic vision. How did this project begin?
We are very happy to have this mural by Hopare inside Westfield Forum des Halles, in the very heart of Paris.
The decision to have a famous artist intervene beneath the Canopée of Les Halles is the expression of Unibail-Rodamco-Westfield's desire to reinvent the shopping experience and offer visitors a more inspiring environment! With this gigantic mural, we are providing our customers a startling experience.
Before launching the project, we met with several artists, but Hopare's proposal was our favourite for three main reasons: first, because Alexandre Monteiro is Parisian and we immediately felt that he had the project at heart. Today, he is an internationally renowned artist, and we are very proud to have collaborated with him on this project. Secondly, because Hopare has a Street Art background that echoes the history of Westfield Forum des Halles, which is a place of the arts, thanks especially to the Mozart Conservatory, the MPAA cultural centre, and the hip-hop school of La Place. Thirdly, Hopare's work would speak to all audiences, whether initiated in art or not.

How did the visitors, local businesses and employees of the mall react when Hopare painted beneath the Canopée?
Hopare's mural is a colourful and unifying piece that has transformed the floor of the Patio Pina Bausch into an open-air museum. Since 1 July, the work lives and breathes with the mall and its visitors, sparking everyone's enthusiasm. After being locked down for months, our customers and partners need a convivial space to be together and rediscover the pleasure of their favourite activities.

Now a few weeks later, how do you look back on this human and artistic adventure?
We couldn't be happier about this collaboration with Hopare, which has enabled us to offer an exceptional cultural and artistic experience to our visitors. And for Hopare, it was also an exceptional opportunity for artistic expression. Hopare draws his inspiration from urban architecture and street life and gives life to very striking graphic works.
Westfield Forum des Halles was completely renovated in 2016, and since then, the mall has become a major architectural reference in the French capital city, as well as a real cultural spot in the district. This mural, which will be visible throughout the entire summer, consolidates this position, underlining the hybrid nature of the mall, a place where people can not only shop, but also exercise, educate themselves, and now admire this giant yet ephemeral mural – done with water-soluble paint – that is bound to disappear as visitors contemplate and walk over it during the coming months.
What we want to offer is 'experiential' shopping. We want to provide a shared experience for our visitors.



Hopare, *Un tissu à la conquête du monde*, 250 m², Westfield Forum des Halles, Paris 1er (FR), 2021. © CORENTIN BONNIN, GEORGES ARMANDO AMAZO, YOSSEF BRONFMAN



Hopare, détail de l'œuvre *Un tissu à la conquête du monde*, 250 m², Westfield Forum des Halles, Paris 1er (FR), 2021 © CORENTIN BONNIN, GEORGES ARMANDO AMAZO, YOSSEF BRONFMAN



Vernissage, 1er juillet 2021. © MINGLE PROD



Hopare. © MINGLE PROD

Placez-vous l'Art Urbain comme un axe d'attractivité et d'intégration de vos centres commerciaux dans la ville ?
Ces initiatives s'inscrivent dans la volonté du groupe Unibail-Rodamco-Westfield de réinventer l'expérience shopping, et d'offrir à nos clients et nos partenaires des destinations toujours plus inspirantes, où nait l'inattendu. Etonner, offrir des expériences uniques, créer du lien et des moments de partage et de découverte, c'est la promesse que nous faisons à nos visiteurs. A travers des collaborations telles que celles-ci, nous répondons à ce besoin d'expériences partagées. Depuis plusieurs années déjà, l'art envahi nos centres de shopping, métamorphosant les lieux et plongeant nos visiteurs dans un nouvel univers. Aux Etats-Unis, nos centres Westfield UTC (Californie) et Westfield Garden State Plaza (New Jersey) accueillent notamment leur propre collection d'art contemporain, visible par tous. En 2018, c'est l'artiste Brusk qui avait prêté ses pinceaux pour habiller le chantier des Ateliers Gaité, à Montparnasse, d'une fresque hors norme.

Pouvons-nous attendre d'autres interventions de street artistes dans vos centres commerciaux en Europe ?
Tout à fait ! Nous sommes constamment à la recherche de partenariats inédits en centre de shopping, pour créer des espaces de découverte inspirants et différenciants, et offrir une expérience sans cesse renouvelée aux visiteurs.
Cet été, nos centres au Royaume-Uni participent notamment à la campagne de l'artiste Laura Nevill intitulée *#LetsDoLondonBetter,* qui vise à promouvoir les artistes locaux, à générer un soutien national aux communautés créatives et à soutenir l'industrie artistique. Tout au long de l'été, les visiteurs de Westfield London et de Westfield Stratford City pourront découvrir une multitude d'œuvres d'art de plus de 30 artistes émergents dans une exposition qui mêle œuvres numériques et physiques.
Afin de soutenir les communautés artistiques, Unibail-Rodamco-Westfield et Ocean Outdoor ont mis à disposition gratuitement un ensemble de médias numériques (dont le plus grand écran publicitaire de la ville) et d'espaces d'exposition physiques d'une valeur d'un million de livres sterling. La campagne démarre avec 34 artistes sélectionnés par Laura Nevill pour exposer à Westfield London et Westfield Stratford City. ■

/ PROPOS RECUEILLIS PAR ERIC ELUDUT

Do you see Urban Art as an asset to make your shopping centres more attractive and integrated into the city?
These initiatives are the expression of Unibail-Rodamco-Westfield's desire to reinvent the shopping experience and offer our customers and partners more inspiring and exciting environments. Our mission is to astonish and offer a unique experience to our visitors, as well as foster social connections, moments of conviviality, and discovery.
Through collaborations of this type, we answer a need for shared experience. Art has gradually invaded our shopping centres in recent years, changing the face of these places and immersing our visitors in new and exciting environments. In the United States, the Westfield UTC (California) and Westfield Garden State Plaza (New Jersey) have their own contemporary art collection, accessible to all. In 2018, Brusk painted a monumental mural on the construction site of the Ateliers Gaîté, in Montparnasse.

Do you have other Street Art interventions planned in Europe?
We do! We are always looking to collaborate with people our visitors don't expect to see in shopping centres in order to create more inspiring and differentiating educational spaces, and to provide an ever-changing experience to our visitors.
This summer, our British centres will take part in a campaign carried out by Laura Nevill entitled #LetsDoLondonBetter, whose goal is to promote local artists, foster national support for creative communities, and support the artistic industry. All throughout the summer, visitors of Westfield London and Westfield Stratford City will get to discover an exhibition gathering the physical and digital artworks of more than 30 emerging artists.
To support artistic communities, Unibail-Rodamco-Westfield and Ocean Outdoor have made available free of charge a set of digital tools (among which is the largest billboard in the city) and physical exhibition spaces valued at a total of one million pounds. The campaign will start with 34 artists selected by Laura Nevill to exhibit at Westfield London and Westfield Stratford City. ■

/ INTERVIEW BY ERIC ELUDUT

Nu

18 Septembre - 23 Octobre 2021

Akut - Alber - Belin - Andrea Ravo Mattoni
Case - Fenx - Fintan Magee - Hera
Isaac Cordal - Jace - Jef Aérosol
Jorge Rodriguez-Gerada
Julio Anaya Cabanding
Mambo - Miss Tic
Mode2 - Philippe Hérard - Spear
Yseult YZ Digan - Gérard Zlotykamien

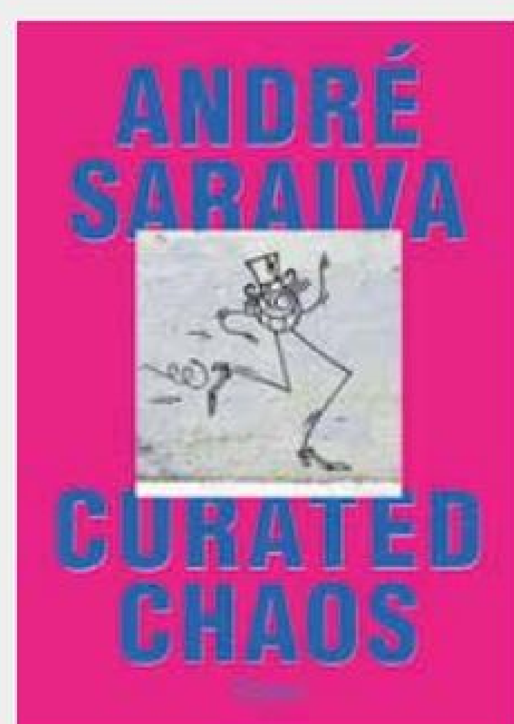
Galerie Mathgoth
34, rue Hélène Brion - 75013 Paris
Métro Bibliothèque F. Mitterrand
mathgoth.com - 06 63 01 41 50

MATH GOTH galerie

CHRONIQUES

/ MAXIME DELCOURT

BOOK REVIEWS



ANDRÉ SARAIVA

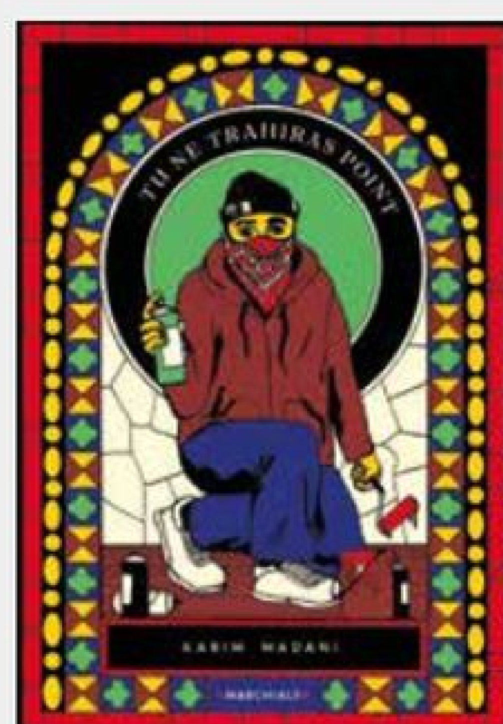
Curated Chaos

Auteur | André Saraiva
Éditeur | Rizzoli
ISBN | 9780847858637

Des pop-ups interactifs, des notes personnelles dessinées à la main, des tags dans les rues de Paris, des sérigraphies, des peintures, des sculptures, des partenariats créatifs avec Chanel ou Louis Vuitton : en 224 pages, c'est toute la pluralité de l'œuvre d'André Saraiva qui se retrouve condenser dans cette monographie. L'occasion de comprendre la création du personnage Mr. A, une « sorte de shadok à longues pattes, grosse bouille souriante, avec haut-de-forme », de redécouvrir les différentes obsessions thématiques de l'artiste Franco-Suédois, de plonger dans les coulisses de ses œuvres exposées à travers le monde (à Los Angeles, au Grand Palais de Paris, dans un terminal de l'aéroport de Tokyo, etc.) et d'en savoir plus sur sa double vie d'entrepreneur proche du monde de la nuit.

This 224-page monograph exposes the full range of André Saraiva's work from interactive pop-ups, hand-drawn personal notes, tags in the streets of Paris, screen prints, paintings, sculptures, and collaborations with Chanel and Louis Vuitton. This book will give you insight into the creation of this French-Swedish artist's most famous character, Mr. A, a sort of "Shadok with long legs, smiley face and top hat", while also exploring the recurring themes of his work, taking a look behind the scenes of the creations he has exhibited around the world (in Los Angeles, at the Grand Palais in Paris, in a Tokyo airport terminal, etc.), and divulging more about his double-life as a nightlife impresario.

Anglais | 224 pages | 21 x 29,8 cm | 68 €



TU NE TRAHIRAS POINT

Auteur | Karim Madani
Éditeur | Marchialy
ISBN | 9782381340272

Les débuts du graffiti en France ont tellement été narrés que l'on pourrait commencer à trouver les différents récits centrés sur le sujet légèrement répétitifs. C'est tout l'inverse qui se joue à la lecture du nouvel ouvrage de Karim Madani, journaliste culturel et auteur de romans noirs. Il est bien évidemment question de rames de métros, de rapports conflictuels avec les autorités et de nuits passées à noircir les murs. Mais il est surtout question de passion : celle de Comer et d'une flopée d'autres adolescents - certains issus des classes populaires, d'autres nés dans un milieu bourgeois -, qui, à force de flirter avec l'illégalité, ont fini par être les principaux acteurs du « Procès de Versailles » en 2001. Un procès raconté ici, tout en détails et en verve poétique.

The beginnings of graffiti in France have been told so many times that new occurrences of the topic might easily feel like déjà vu. But the contrary happens when we read this latest book by Karim Madani, cultural journalist and author of noir fiction. It is of course about underground trains, playing hide-and-seek with the police, and night-time raids, but it mostly talks about passion, that of Comer and a bunch of other adolescents – some from working-class backgrounds, others born into middle-class families – who flirted with illegality and ended up being the main protagonists of the 'Versailles trial' in 2001. A trial the author narrates with detail and poetic verve.

Français | 300 pages | 13 x 19 cm | 19 €



BLACK LIVES MATTER

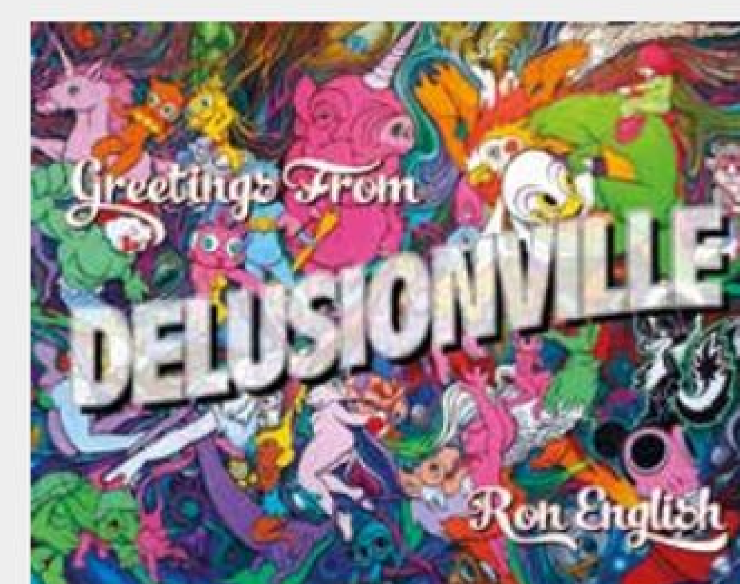
Visualizing 2020

Auteur | Jonathan Moller
Éditeur | Turner
ISBN | 9788418428678

S'il y a toujours quelque chose d'injuste, voire de réducteur, à considérer que le Street Art se doit d'avoir un message politique, il faut bien se rendre à l'évidence : certains évènements sociaux influencent plus ou moins directement les artistes. Jonathan Moller peut en témoigner : habitué à documenter les inégalités en Amérique, le photographe s'est intéressé en 2020 au mouvement *Black Lives Matter*. Non pas aux manifestations ou à ses différents porte-paroles, mais bien à l'impact de cette contestation sociale dans l'imaginaire collectif. En résulte cet ouvrage, qui collecte diverses photographies de graffitis, de peintures murales et de pancartes réalisés aux quatre coins des États-Unis (Denver, Boston, New York et Washington, DC) au cours de l'année 2020.

If there is something narrow and limiting to always expect Street Art to convey political messages, one has to admit that some societal events do have an impact on artists. Jonathan Moller certainly agrees. Used to documenting inequalities in America, this photographer directed his gaze in 2020 to the *Black Lives Matter* movement; not to its protests or representatives, but to the impact this social movement had on the collective imagination. This book is the result of that interrogation. It gathers various shots of graffiti, murals, and posters made in different parts of the United States (Denver, Boston, New York, and Washington, DC) during 2020.

Anglais | 192 pages | 25,4 x 22,8 cm | 40 $



GREETINGS FROM DELUSIONVILLE

Auteur | Ron English
Éditeur | Last Gasp
ISBN | 978-0867198898

Artiste new-yorkais, pirateur de centaines de *billboards,* créateur d'une certaine imagerie de la culture populaire, Ron English a toujours été attiré par les mondes fourmillants, colorés et clairement inspirés par la bande dessinée. Cela se ressent une fois de plus dans ce *Greetings from Delusionville,* sorte d'opéra-rock subversif qui narre l'histoire d'un monde où les animaux ont un statut social différent selon leur espèce. Un univers ouvertement surréaliste, peuplé de personnages assez absurdes, qui en disent pourtant long sur les structures sociales de nos sociétés, sur les fake news et sur notre rapport au complotisme. Un peu comme si *Greetings from Delusionville* était l'équivalent sous LSD de *La ferme des animaux* de George Orwell.

Author of hundreds of billboard detournements and inventor of a unique pop culture imagery, New York-based artist Ron English has always been drawn to saturated and colourful comics-inspired aesthetics. This is displayed once again in *Greetings from Delusionville,* a sort of subversive rock opera that tells the story of a world where animals have a different social status based on their species. This overtly surrealist world populated by quirky characters tells us a lot about the social structure of our societies, fake news, and our relationship to conspiracy theory. It is a bit as if *Greetings from Delusionville* was George Orwell's *Animal Farm* on LSD.

Anglais | 256 pages | 35,5 x 27,9 cm | 59,91 €

MOLOTOW™ THE ORIGINAL





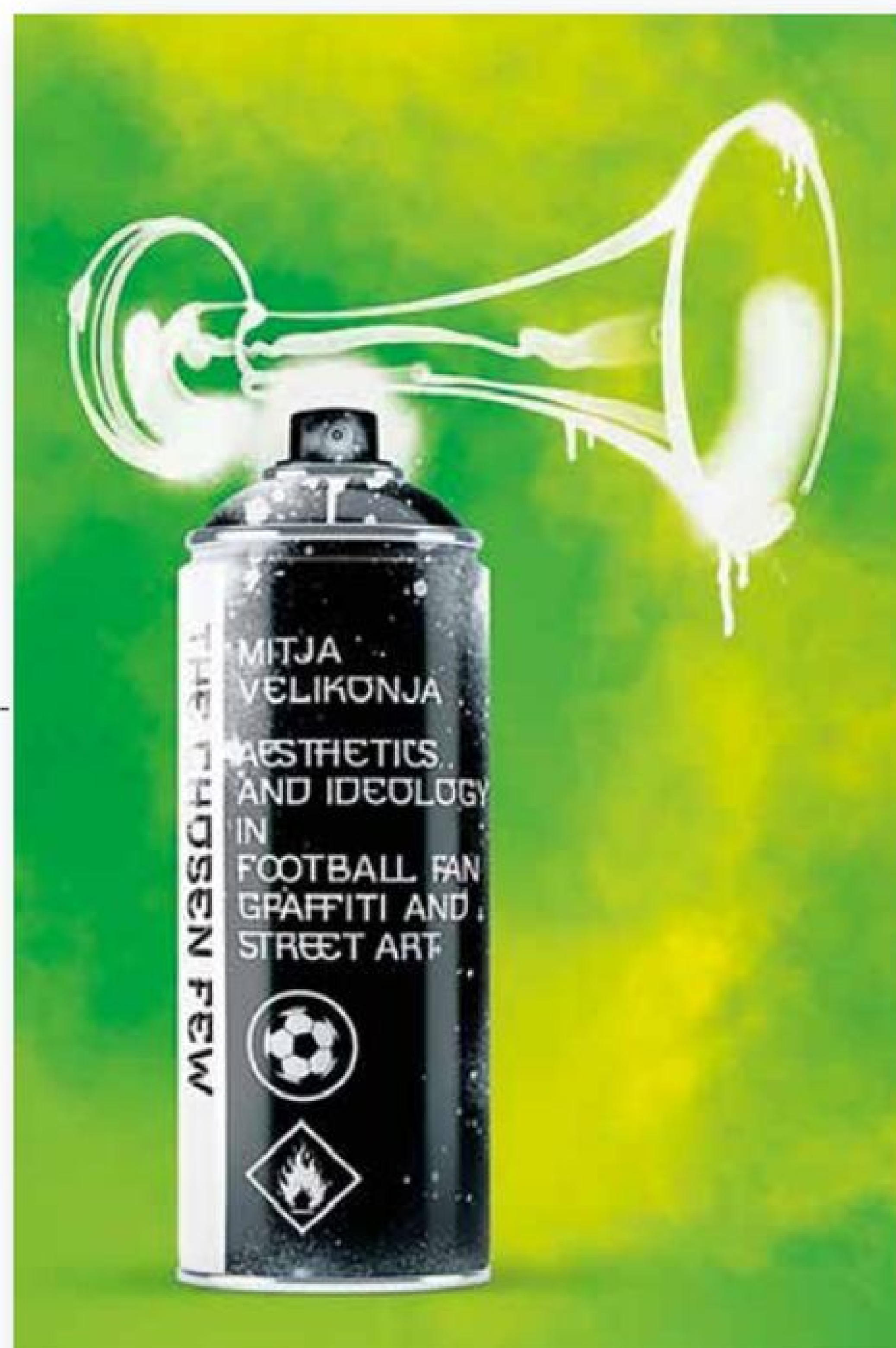
PREMIUM
A NEW GAME
STARTS NOW

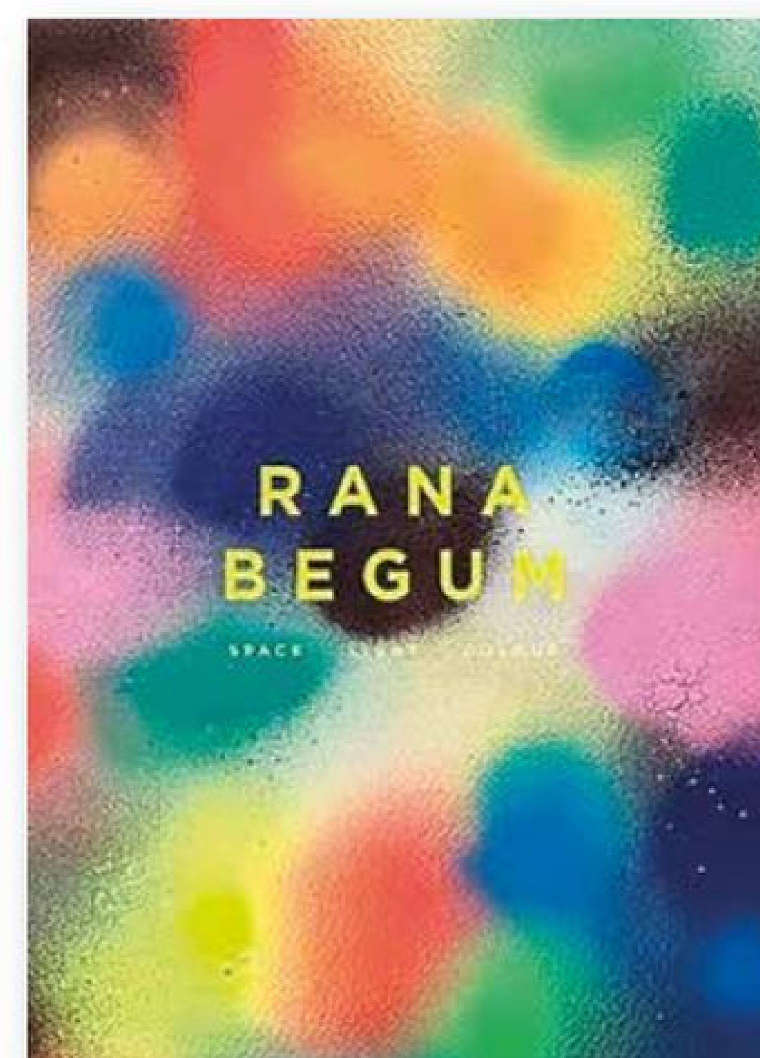
UPDATE FOR ALL 275+ HIGHLY OPAQUE COLORS STARTS 2021
NEW SOFT VARI-VALVE™
HIGHEST UV- AND WEATHER RESISTANCE

MADE IN GERMANY

MOLOTOW.COM

NOUVEAUTÉS
NEW TITLES

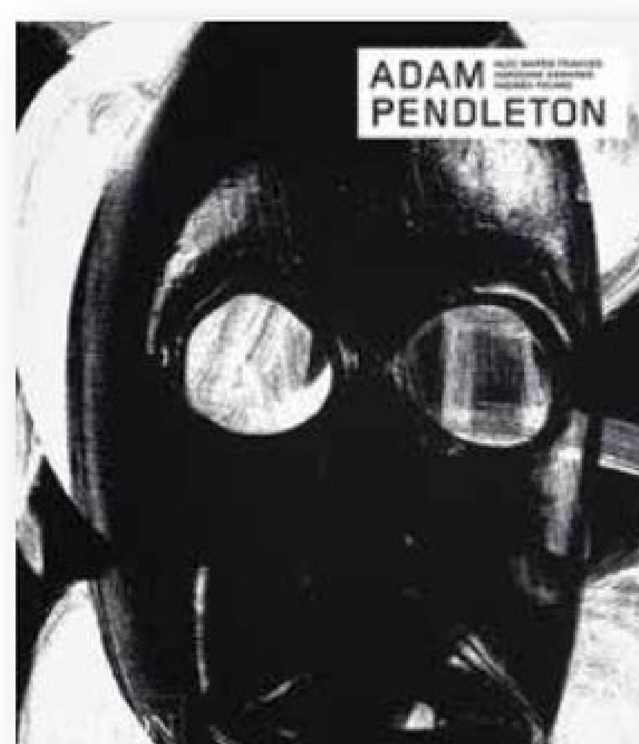




THE CHOSEN FEW: AESTHETICS AND IDEOLOGY IN FOOTBALL FAN GRAFFITI AND STREET ART
Mitja Velikonja, DoppelHouse Press, 22,20 €

SPACE LIGHT COLOUR
Rana Begum, Lund Humphries, 39,99 £

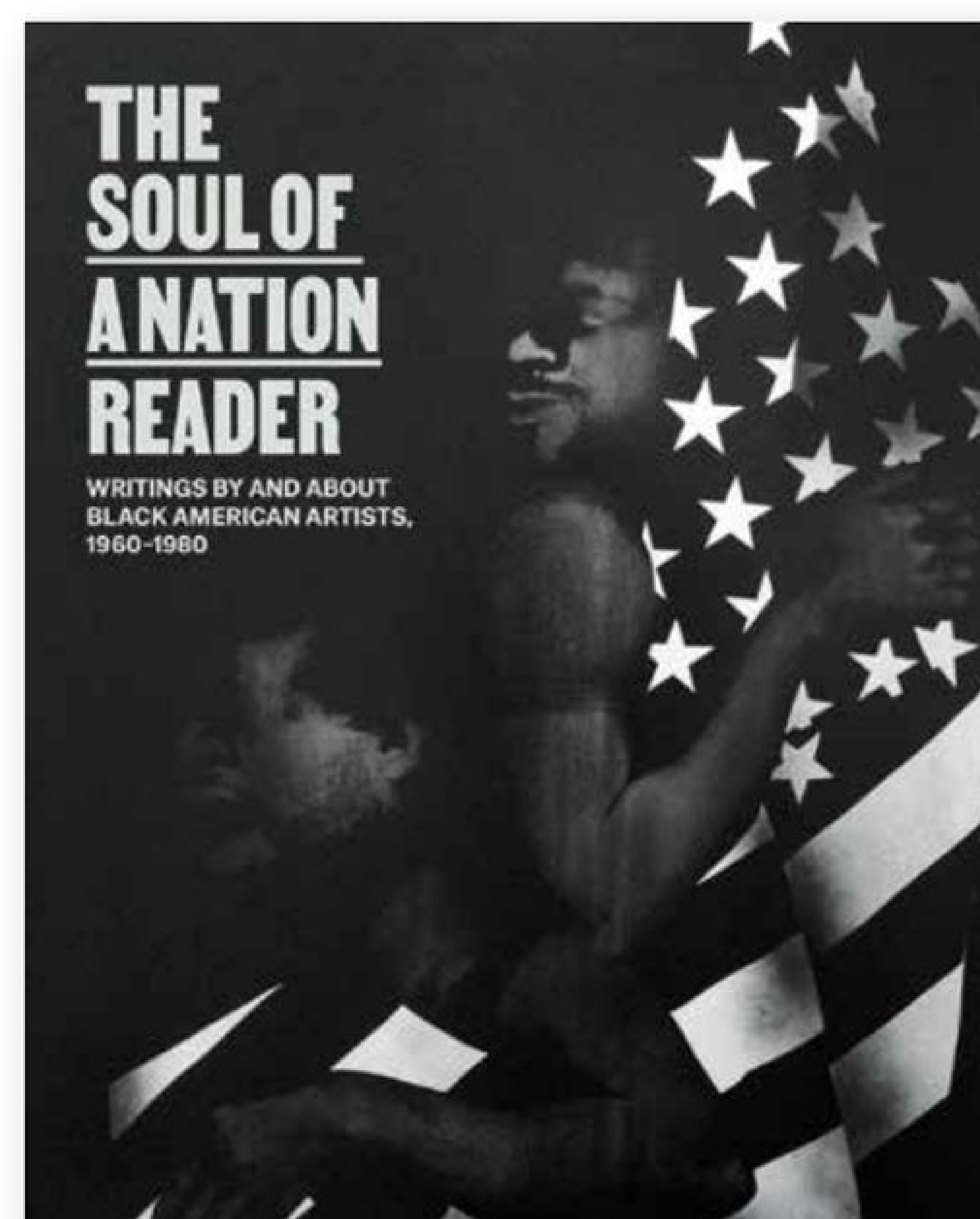




REBEL STYLIST: CAROLINE BAKER – THE WOMAN WHO INVENTED STREET FASHION
Iain R. Webb, ACC Art Books, 40,02 €

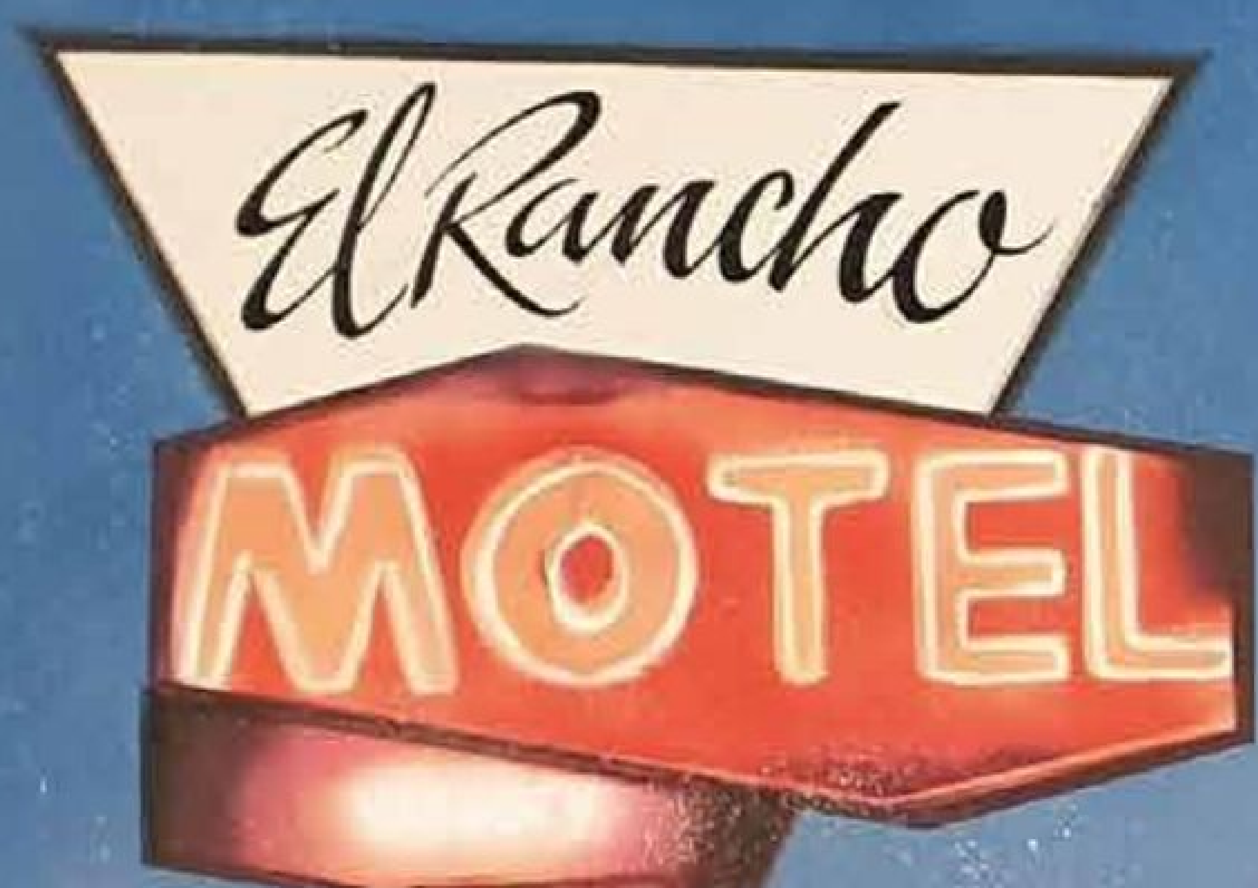
ADAM PENDLETON
Alec Mapes-Frances, Adrienne Edwards & Andréa Picard. Phaidon, 45 €





KEITH HARING: 31 SUBWAY DRAWINGS
Jeffrey Deitch, Carlo McCormick et Henry Geldzahler, Princeton University Press, 39,95 $

SOUL OF A NATION READER: WRITINGS BY AND ABOUT BLACK AMERICAN ARTISTS, 1960-1980
Mark Godfrey, Gregory R. Miller & Co., 39,95 €



ARTCAN GALLERY PARIS

DÉMÉNAGE !





ARTCAN GALLERY PARIS

7 passage Jean Nicot 75007 Paris

www.artcan-gallery.com - come@artcan-gallery.com - Tél.: +33 7 71 06 43 07



Métro : La Tour-Maubourg. Ouverture : du mardi au samedi de 11h à 19h


© COURTESY OF PHAIDON


© COURTESY OF PHAIDON


© COURTESY OF PHAIDON



© COURTESY OF PHAIDON

KAWS
WHAT PARTY

Auteur : Daniel Birnbaum & Eugenie Tsai | Éditeur : Phaidon | ISBN : 9781838663940
Anglais | 256 pages | 30,5 x 23,8 cm | 55 €

Depuis ses débuts à l'aube des années 1990, Brian Donnelly a fait de son alias (KAWS) l'incarnation de l'éclectisme et de l'hybridation artistique. Jamais à court d'idées, le New Yorkais a en effet exploré à tout-va : le graffiti, le pop art, les sérigraphies, la culture pop, etc. Cette nouvelle monographie n'en est qu'une énième démonstration.

Très tôt, on a compris que KAWS ne se limiterait pas à des esthétiques trop figées. Le Street Art, le pop art ou le graffiti, dont il est issu, tout cela a très vite paru trop étroit pour le New Yorkais, dont le cerveau encombré d'idées a trouvé dans le pop art, la sculpture et le dessin de nouveaux terrains de jeu à même d'accueillir tous ses délires créatifs. Cette monographie, réalisée en étroite collaboration avec l'artiste à l'occasion d'une immense rétrospective organisée au Brooklyn Museum, rappelle ainsi à quel point KAWS n'est jamais aussi à l'aise que dans l'entre-deux : entre les beaux-arts et la culture populaire, entre la peinture et la réalité augmentée, entre les projets abstraits et les objets ouvertement pop. Il est d'ailleurs fascinant de constater à quel point ce livre, agrémenté d'œuvres inédites ou de croquis, emmène le lecteur d'une obsession à une autre. Comme s'il s'agissait perpétuellement pour KAWS de tourner le dos aux convenances. Comme si un artiste, malgré les honneurs et les collaborations prestigieuses (avec Nigo, Kanye West, Takashi Murakami ou même Disney), se devait de rester continuellement hostile à toute idée de confort.

Since his beginnings in the early 1990s, Brian Donnelly has turned his alias (KAWS) into the embodiment of eclecticism and artistic hybridisation. Never short of ideas, this New Yorker has spent his career juggling between graffiti, pop art, screen prints, pop culture, etc. And this new monograph is just one more proof of it.

From the very start, it was obvious that KAWS would not limit himself to one single aesthetic. The Street Art, pop art, and graffiti movement from which he emerged quickly felt too tight to this New Yorker, whose bubbling brain found in pop art, sculpture, and drawing new playgrounds to unfurl his creative fantasies. This monograph, made in collaboration with the artist on the occasion of the huge retrospective held at the Brooklyn Museum, shows just how comfortable KAWS has always been in the in-between: in between fine art and pop culture, painting and augmented reality, abstract projects and pop objects. Illustrated with exclusive works and sketches, this book takes the reader from one of the artist's obsessions to another. KAWS seems to constantly turn his back on the establishment, as if an artist, despite the fame and prestigious collaborations (with Nigo, Kanye West, Takashi Murakami, or even Disney) has to continually keep himself outside his comfort zone.

POES

UN SACHEUR CHASSANT...

Solo show du 10-09-21 au 08-10-21



Malagacha
GALLERY

9 rue du Parchemin 67100 Strasbourg

@malagacha



Rey Azul

Huile, acrylique et encre sur bois, 60 x 60 cm, 2021

Oil, acrylic and ink on wood, 60 x 60 cm, 2021

BEBAR (1993, FR)

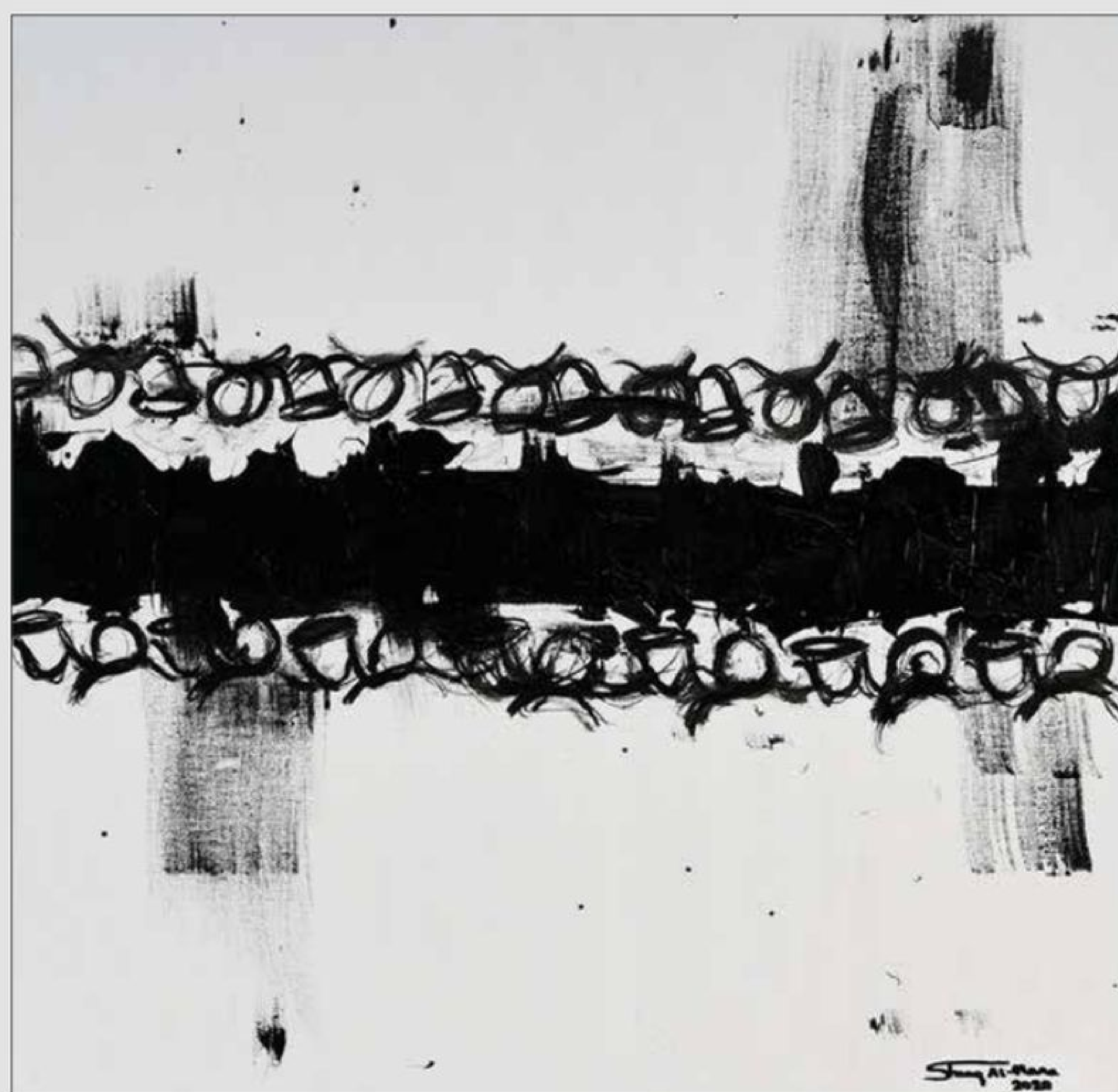
En parallèle de ses expériences urbaines à la bombe aérosol, l'artiste franco-espagnol s'est formé à l'École Nationale des Arts Décoratifs de Paris puis à la Parsons School of Design de New-York. Nourri de techniques et inspirations plurielles, BEBAR a développé un art de la dualité, entre académisme et graffiti, abstraction et figuration. Aujourd'hui son univers singulier puise autant dans le travail de Salvador Dalí que de Dubuffet ou Roy Lichtenstein, pour ne citer qu'eux ; en associant sa gestuelle spontanée à son savoir-faire technique, BEBAR s'est ainsi construit une esthétique toute personnelle, une explosion sensorielle que soulignent l'équilibre chromatique et les lignes précises de ses œuvres.

While conducting urban experiments with spray paint, this Franco-Spanish artist was also studying at the École Nationale des Arts Décoratifs de Paris, and then at the Parsons School of Design in New York. Drawing on a wide range of techniques and inspirations, BEBAR has developed a work based on duality, between academicism and graffiti, abstraction and figuration. Today, his singular vision feeds on Salvador Dalí's work as much as that of Dubuffet or Roy Lichtenstein, to name only a few. BEBAR has forged a very personal aesthetic at the crossroads of spontaneous gestures and technical know-how, a sensorial explosion based on the balance of colour and the bold outlines of his works.

/ LA

Instagram : @bebarbarie


BLACK
NC.FORMULA
GRAFFITI SPRAY PAINT
MONTANA CANS
GOLD
NC-ACRYLIC
PROFESSIONAL SPRAY PAINT
400ML
WWW.MONTANA-CANS.COM
#GERMANSPRAYPAINT #MONTANACANS #HIGHESTQUALITY
MONTANA CANS



The Continuous Series (2)
Gesso sur toile, 50 x 50 cm, 2020
Gesso on Canvas, 50 x 50 cm, 2020

SHOUQ AL-MANA (1996 | QA)

De la poésie vernaculaire jusqu'à la peinture, la passion de l'artiste qatari Shouq Al-Mana commence à la Virginia Commonwealth University School of the Arts du Qatar, où elle étudie la peinture et la lithographie. C'est ensuite pendant sa résidence artistique à la Doha Fire Station qu'elle trouve son propre style. À la fois expressives et oniriques, ses œuvres puisent dans la vie quotidienne, la culture de son pays et un sentiment d'unité. Ayant débuté sa carrière en 2017, Shouq Al-Mana a déjà participé à de nombreuses expositions au Qatar et à l'étranger. Dans son parcours, deux moments clefs lui permettront d'élargir son audience à l'international : son exposition individuelle aux Galeries Lafayette de Doha en 2019, et sa nomination par *Generation Amazing* et le *Supreme Committee for Delivery & Legacy* du Qatar pour réaliser plusieurs œuvres vendues aux enchères lors du gala annuel de l'organisation caritative *CORE* tenu à Los Angeles. Les œuvres de Shouq Al-Mana sont un mélange de plusieurs héritages culturels, et font un pont entre le passé et le présent, rendant hommage à la culture qatari par des références culturelles locales. Plus tôt cette année, Shouq Al-Mana a également été sélectionnée pour un projet mené par le Qatar Museums Public Art et la Princesse qatarie Son Excellence Sheikha al Mayassa, pour lequel elle réalisa une œuvre permanente en partenariat avec Qatari Diar : la sculpture *Egal* rend hommage à l'histoire, aux traditions et à l'héritage culturel du Qatar. Shouq Al-Mana continue ainsi de transformer ce qui l'entoure et d'utiliser les éléments de son quotidien pour créer des œuvres d'art abstraites et conceptuelles.

From vernacular poetry to the bristles of her paintbrush – Shouq Al-Mana, a Qatari visual artist, began practicing her passion during her university years studying Painting & Printmaking at Virginia Commonwealth University School of the Arts in Qatar. It was throughout her Artist in Residency with Doha Fire Station that she discovered her individual artistic style. Her expressive dreamlike art is inspired by everyday events, culture, and unity. Starting her journey in 2017, Shouq Al-Mana participated in several exhibitions internationally and locally, with two major milestones that have paved her way towards international audiences: her solo exhibition held in Galeries Lafayette Doha in 2019 and being chosen by *Generation Amazing* and *Supreme Committee for Delivery & Legacy* in Qatar to create artworks to be auctioned at the *CORE* Gala in Los Angeles. Shouq Al-Mana's art aims to combine cultural legacy, linking the past and present day, paying artistic homage to her culture and unique local elements. Earlier this year, Shouq Al-Mana was chosen for an upcoming project by Qatar Museums Public Art and Her Excellency Sheikha Al-Mayassa bint Hamad bin Khalifa Al-Thani to create a permanent artwork in collaboration with Qatari Diar – the sculpture titled *Egal* pays tribute to the history, traditions, and cultural heritage of Qatar. Shouq Al-Mana continues to transform her surroundings and alter ordinary elements into conceptual abstract art.

/ D.M

Instagram : @Shouqalmana

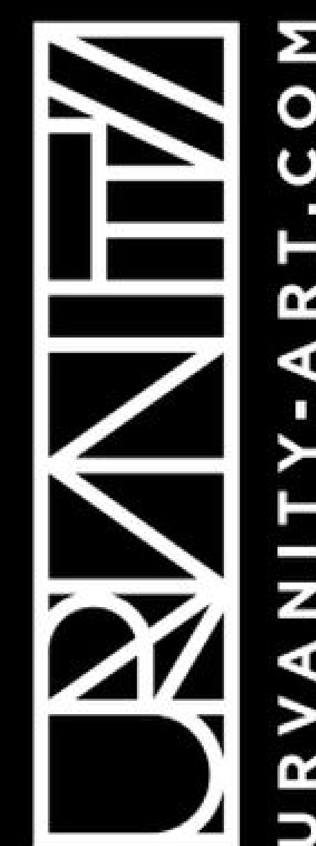
URVANITY

ART 2022

NEW CONTEMPORARY ART FAIR

24-27 FEB.

COAM. MADRID
HORTALEZA 63



DESIGNER TOYS
LA SÉLECTION D'ARTOYZ.COM







1000% BE@RBRICK BRILLO
Medicom Toy x Andy Warhol Foundation | 72 cm | 999,90€

SML WARS SS001
Blitzway x Sticky Monster Lab | 20 cm | 379,90€

POOPY PANTS
AllRightsReserved x Joan Cornella | 25 cm | 435€







FLOWER BOMBER SCULPTURE
Medicom Toy x Brandalism | 90 cm | 6000€

SML MINIS – SPORTS SERIES
A Good Company x Sticky Monster Lab | 8 cm | 15,90€

SUPERKRANKY KALI KOLORS - GREEN
Superplastic | 20 cm | 99,90€







UDF ELMO & COOKIE MONSTER
Medicom Toy x Sesame Street | 8 cm | 22,90€

ARMOR OF SUPER POLIFILO
Medicom Toy x Nicolas Buffe | 40 cm | 1050€

XXRAY MR POTATO HEAD
Mighty Jaxx x Jason Freeny | 19 cm | 149,90€



DIGARD AUCTION



INVADER
EXCLUSIVE

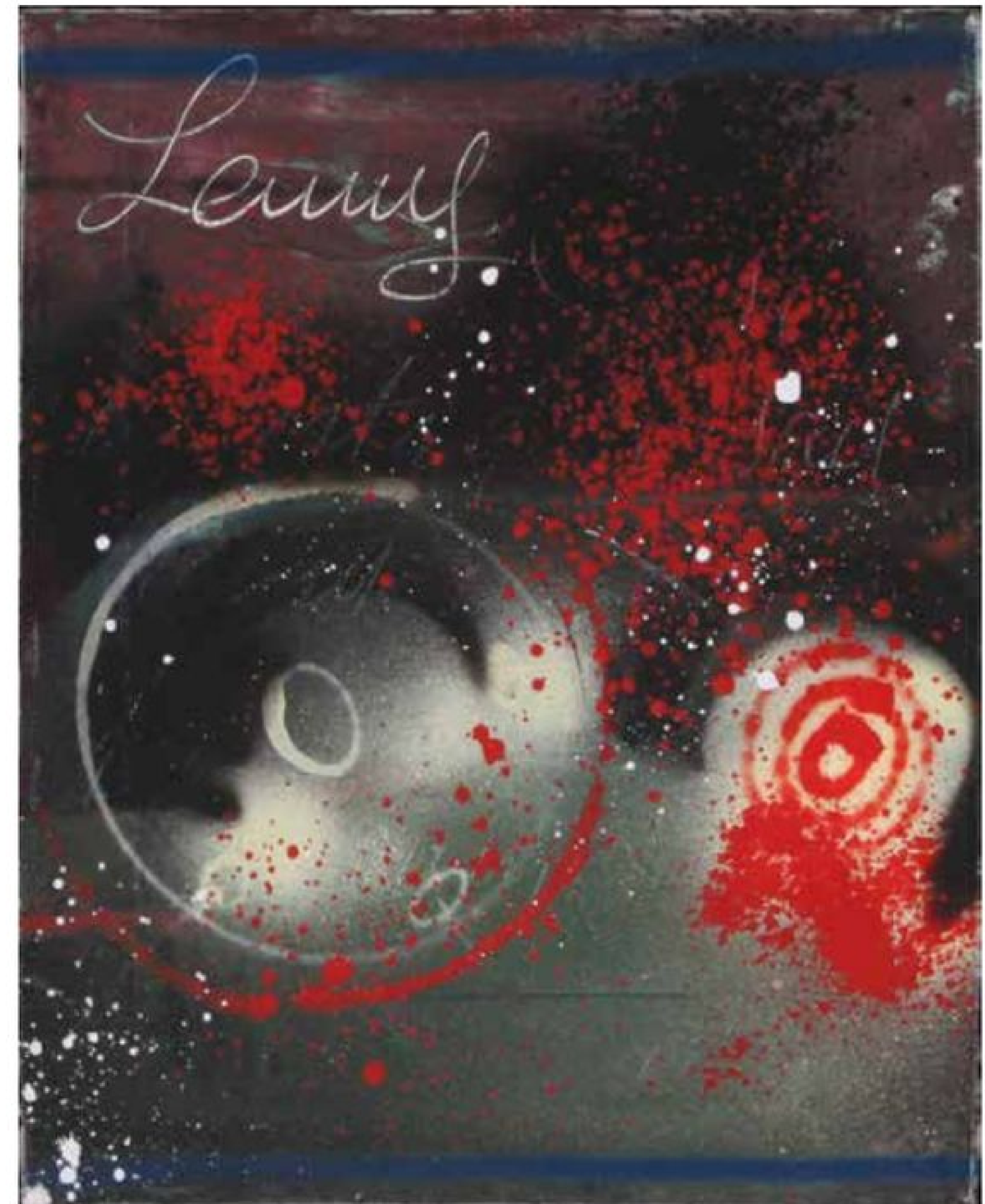
PARIS – OCTOBRE 2021

URBAN ART
CONTEMPORARY

PARIS – NOVEMBRE 2021



Invader - *Alias MIA_39*, 2012
Carreaux de céramique sur plexiglass
Ceramic tiles on perspex
44 x 48 cm - 17.4 x 18.9 in



Furura - *Sans titre,N° 9,* 1985
Peinture aérosol émaillée sur toile, titrée, datée et signée au dos
Enamel on canvas, titled, dated and signed in black ink verso
45,5 x 35,7 cm – 18 x 14 in

CONSIGNATION OUVERTE
AUPRÈS DE NOS SPÉCIALISTES

LUCAS DELORME
PARIS OFFICE
DIRECTOR - URBAN ART SPECIALIST
lucas@digard.com
+ 33 (0) 6 80 64 01 78

ROBIN BARTH
NEW YORK OFFICE
CONTEMPORARY & URBAN ART SPECIALIST
robin@digard.com
+ 1 (917) 783 6320 / + 33 (0)6 37 79 22 72



17, RUE DROUOT - 75009 PARIS — + 33 (0) 1 48 00 99 89 - streetauction@digard.com - www.digard.com



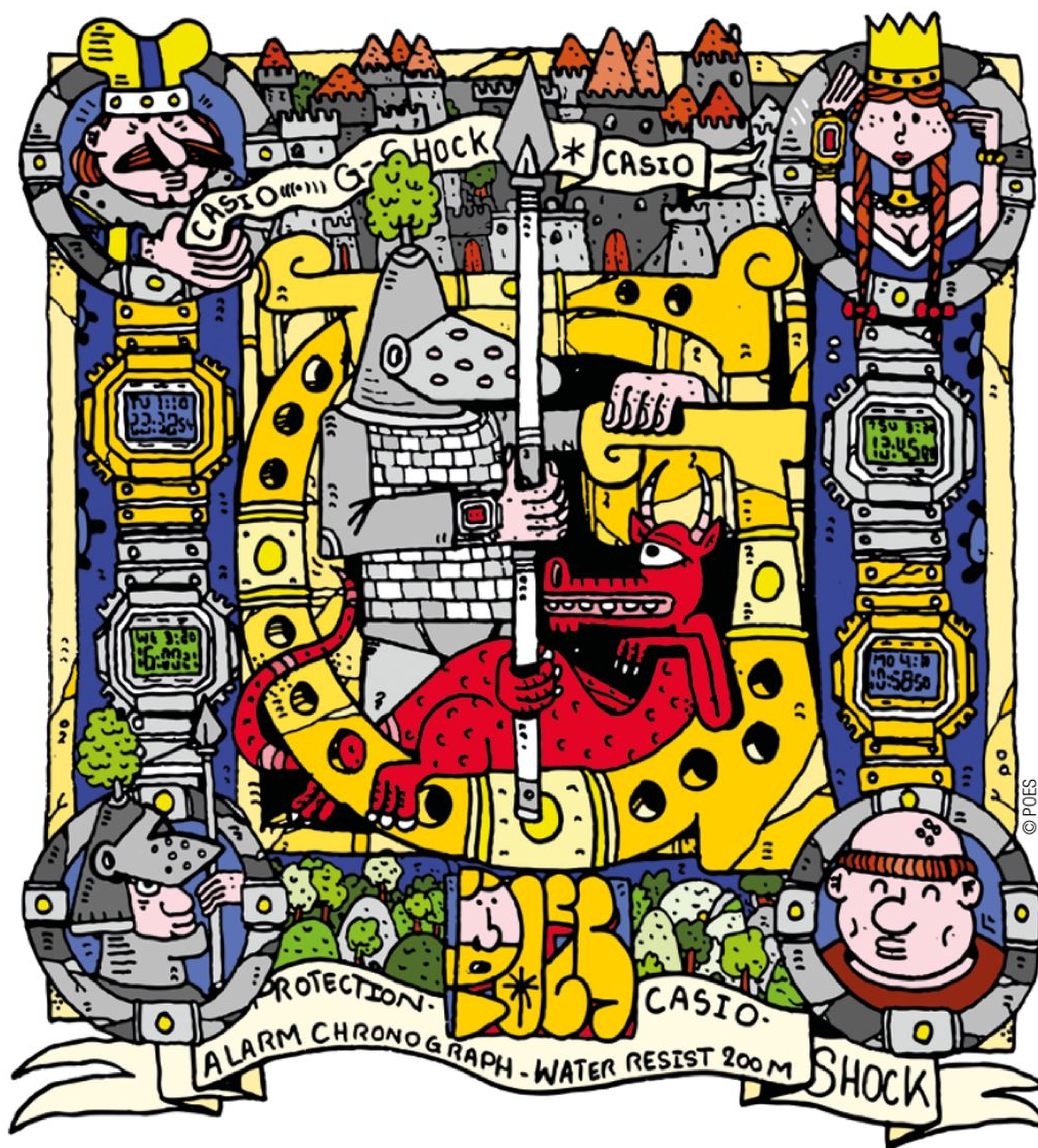
GRAPHICLASH

G-SHOCK x POES

G-SHOCK

www.g-shock.fr
facebook.com/CASIOGSHOCKFrance

Dans chacun de nos numéros, nous invitons un artiste à une confrontation graphique entre son univers et la fameuse montre G-Shock. C'est au tour de l'artiste POES de relever le défi !



© POES

Né en 1983, Poes grandit à la Défense (Paris), dont le labyrinthe de béton devient vite son terrain de jeu. Élevé sans télévision mais avec l'amour des romans, et des bandes dessinées de la « ligne claire », il plonge à 15 ans dans le graffiti. Cette passion dévorante le conduit pendant les vingt années suivantes aux quatre coins de cette nouvelle Europe sans frontières, dans une quête insatiable de peintures, d'histoires, de rencontres et d'influences nouvelles.
Sur la toile, qu'il commence à aborder vers 2004, Poes abandonne les bombes pour les pinceaux et la peinture vinylique, et développe son style arrondi, coloré et sucré, construisant son univers et un intarissable répertoire de formes. Toujours avec humour, et une pointe d'ironie parfois iconoclaste, il travaille sur la narration picturale. Repéré dès 2011 par la Fondation Montresso*, il est depuis régulièrement invité dans la résidence d'artiste Jardin Rouge, à Marrakech, tout en exposant en solo ou en collectif en France et à l'étranger, et avec son ami et complice de toujours, Jo Ber, peint de nombreux murs et façades, parfois immenses, avec notamment leur série sur l'*épopée de Gilgamesh*.

« Pour ce Graphiclash, j'ai décidé d'en profiter pour jouer avec l'imagerie médiévale, qui me plaît tant, et de créer cette enluminure de notre temps, autour du G, lettre majeure d'un modèle iconique.
Cela m'a beaucoup amusé de jouer à déjouer l'amour courtois, et de créer cette petite trame narrative autour de l'absence du chevalier-héro, qui serait parti chasser un dragon pas si antipathique, et en aurait oublié le temps qui défile, sa dame, et le reste de la cour. »

POES

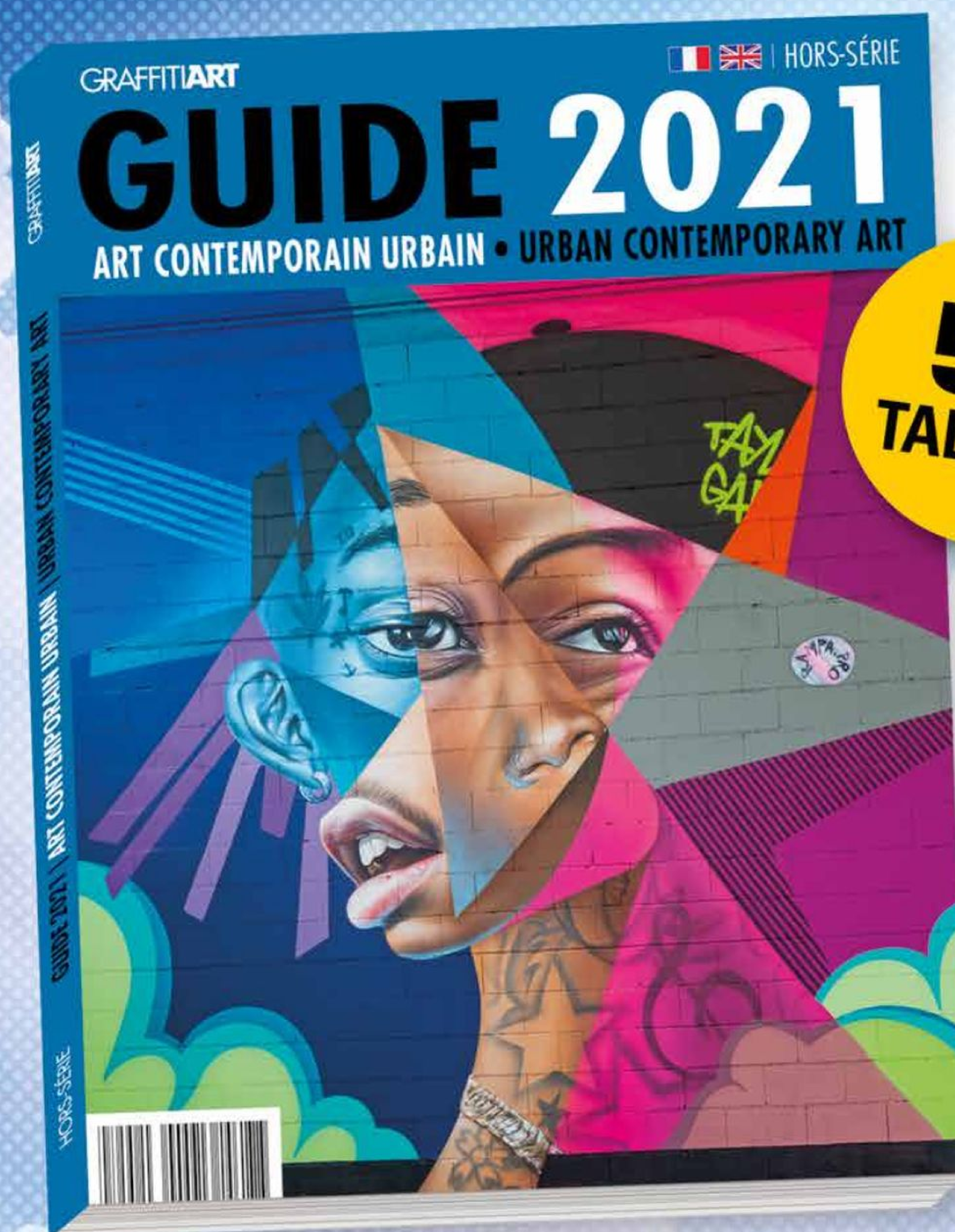
âge | 38 ans
résidence | Lyon (FR)
instagram | @mr_poes

Born in 1983, Poes grew up in La Défense (Paris) using its concrete maze as his playground. Raised without television but with a passion for novels and 'ligne claire' comic books, Poes discovered graffiti at the age of 15. For twenty years, his devouring passion took him all over the new borderless Europe in an unquenchable quest for paintings, stories, human encounters, and new influences.
Poes started doing canvas paintings in 2004, trading spray cans for paint-brushes and vinyl paint. There, he developed his own world in a rounded, colourful, and childlike style with an infinite repertoire of shapes. Poes has been working around pictorial narration with humour and a touch of sometimes iconoclastic irony. Noticed by the Montresso* Art Foundation in 2011, he has been frequently invited to the Jardin Rouge residency in Marrakech, while exhibiting in solo and group shows in France and abroad along with his long-time friend and accomplice Jo Ber. Together they have painted many, at times huge, murals and building façades, such as their series on the epic of Gilgamesh.

"For this Graphiclash, I decided to play with medieval imagery, which I am fond of, and create a contemporary illumination around the letter G, an important letter in the iconic model.
I had a lot of fun playing around with courtly love and creating this story about an absent hero-knight gone to fight a not-so-evil dragon, losing track of time, and forgetting his lady and the rest of the court."

DISPONIBLE / AVAILABLE

15 Oct. 2021





shop.graffitiartmagazine.com



kkbb.graffitiartmagazine.com

Pré-vente jusqu'au / *Pre-order until*
15 Sept. 2021

Soutien au Guide 2021 avant le / *Crowdfunding before*
6 Oct. 2021



LES NFT, DE NOUVEAUX TERRAINS VAGUES À DÉFRICHER

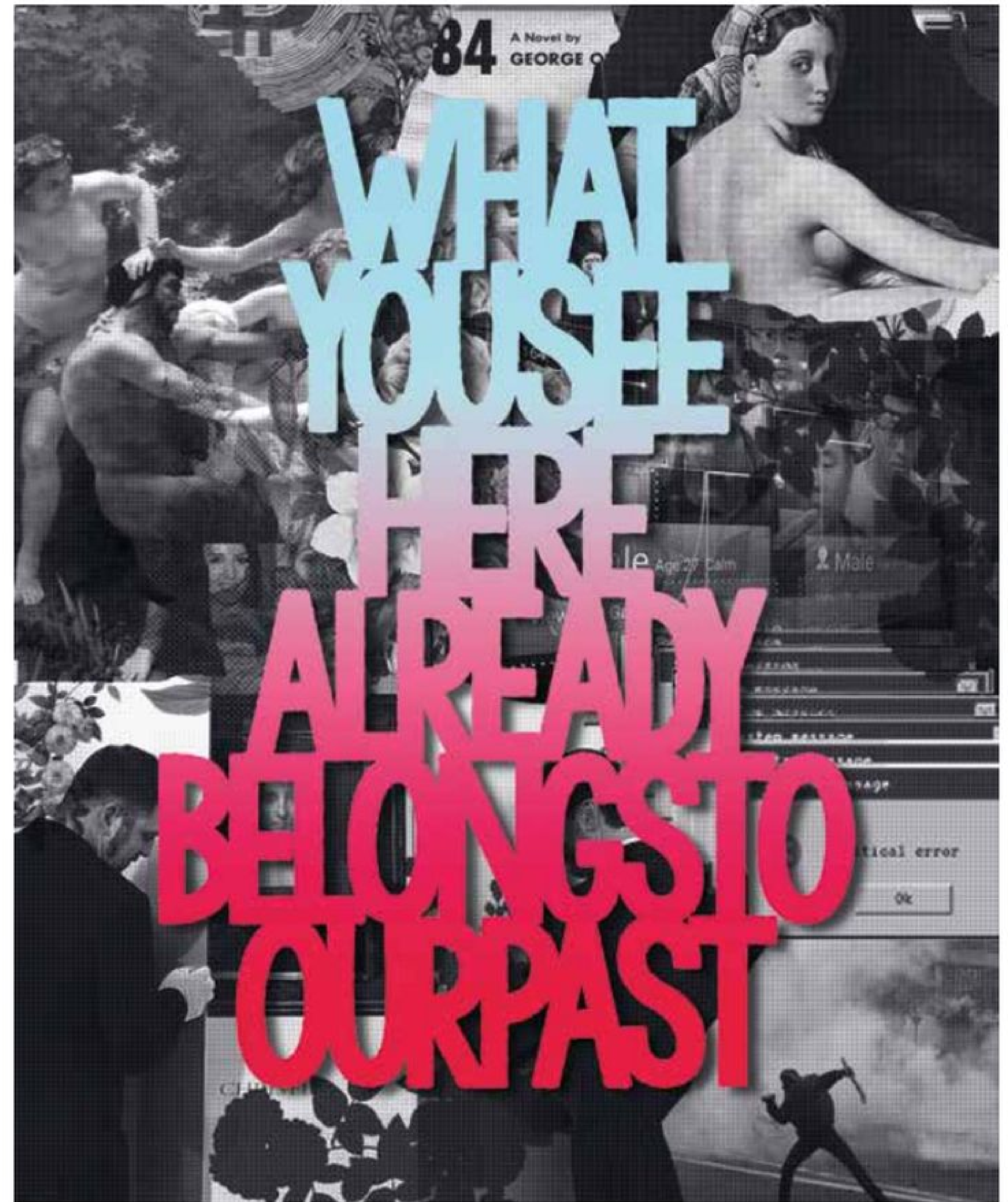
La ruée sur les NFT n'a pas épargné le monde de l'art, bien au contraire. Bouleversement pour la propriété intellectuelle et la traçabilité d'une oeuvre, ces jetons non fongibles adossés à la *blockchain* qui accordent de la valeur réelle au virtuel nous projette encore plus dans un avenir numérisé, tout en donnant de la visibilité à la création numérique délaissée par le marché. L'émergence de cette forme de collection offre ainsi aux artistes « non digital native » un nouvel espace de liberté créative. Pour le meilleur, comme le pire.

PAR EMMANUELLE DREYFUS

« Le NFT a rebattu les cartes de la collection et de l'exposition ». Axel Reynes, chargé du département NFT et Digital de la maison de ventes MILLON en est convaincu et c'est loin d'être le seul. Après le coup financier et médiatique de Christie's avec la mise en orbite de l'artiste inconnu Beeple, le microcosme de l'art n'a plus que trois lettres à la bouche : NFT, l'acronyme de « Non-Fungible Token » qui confère un caractère unique et inviolable à des oeuvres numériques mises en ligne sur la *blockchain* de l'Ethereum, un réseau d'échanges d'informations décentralisé dont la fiscalité échappe aux contrôles étatiques. Ou comment une simple ligne de code informatique monnayable en cryptomonnaie devient un certificat d'authenticité, perturbe les transactions traditionnelles entre artistes et collectionneurs et permet aux maisons de vente d'accéder à une nouvelle clientèle adepte de

cryptoart. « On va toucher des clients qui ont gagné beaucoup d'argent grâce aux crypto-monnaies et qui ont besoin d'investir dans quelque chose de tangible. Ils ne veulent pas les convertir en euros ou en dollars et voient l'art comme un pont d'investissement, un bon placement », précise Axel Reynes, qui a organisé en mai la première vente de NFT en Europe.

Mais au-delà des implications économiques que soulève cet engouement pour les crypto-monnaies, par essence anarchistes et conçues pour court-circuiter les banques, les NFT redonnent aussi du pouvoir et de l'indépendance aux artistes, et c'est loin d'être négligeable dans le *Far West* de la marchandisation artistique. Tout d'abord, en assurant de nouveaux débouchés à leurs créations et en leur assurant des droits de suite, des royalties, sur la revente d'une œuvre NFT sur le second marché. Le street artiste PBOY peut en témoigner, lui qui flirte avec les NFT depuis 2019. « Cela m'a changé la vie, je peux désormais vivre de mon art librement sans être représenté par une galerie. Si demain je peins dans une grotte, je peux en faire des NFT, leur vente me permettra de financer d'autres projets et d'en conserver une trace, un historique. Pour les artistes qui font de l'art éphémère, c'est totalement révolutionnaire ». Dernièrement, il a divisé en 400 NFT, sa *Chapelle Sixtine underground,* et a vendu plus ou moins un éther sur la plateforme OpenSea, la plus importante avec Foundation, Nifty Gateway, Rarible ou SuperRare. Il observe que les collectionneurs sont des amoureux de l'objet digital, ils chérissent l'œuvre autant qu'un *gamer* couve son nouveau *skin.* Eldorado financier, c'est aussi une ruée vers une créativité décuplée. Eltono qui s'adonne à la peinture murale générative et participative, a mis sa première création en ligne le 4 janvier 2021 et en a vendu depuis plus de 1.000. Une suite logique pour l'artiste qui utilise les principes de l'art génératif qui se base sur des algorithmes pour concevoir des œuvres non déterminées à l'avance. « La version peinture d'un mur, c'est une des versions possibles du protocole mis en place pour déterminer la disposition, les formes, les couleurs, les orientations. Quand j'ai découvert les NFT, j'ai vu que plusieurs versions du même protocole pouvaient devenir des oeuvres d'art et être collectionnées. » Avec ce nouveau champ de possibles artistiques, Eltono, qui a été accepté sur la plus prestigieuse plateforme d'art génératif, artblocks.io, a réalisé dans le cadre de son exposition au Hangar 107, une oeuvre murale conçue à partir d'oeuvres NFT générées au moment de l'acte d'achat par des collectionneurs. « J'ai mis en vente des NFT qui n'existaient pas encore, c'est l'action de collectionner qui fait naître l'oeuvre, c'est comme une pochette surprise même pour des collectionneurs qui connaissent mon travail. » Dans sa dernière exposition à la Backslash Gallery, Rero a, lui aussi, franchi le cap en exposant sur un écran d'ordinateur un gif de la phrase « Your entire life is online », une contextualisation idéale. Mais il ne compte pas s'arrêter là : « Une œuvre physique est figée, elle marque un moment alors qu'on peut imaginer une œuvre NFT qui évolue dans le temps. Mais le problème c'est que cela pollue beaucoup. » Le coût environnemental de cette technologie énergivore n'a pas échappé à Zevs, qui questionne au travers de l'exposition *Oïkos Logos,* au MAMO de Marseille, l'écologie et l'impact de l'activité humaine sur la planète. Plutôt que de se lancer dans la « tokenisation » énergivore de l'art, il en a pris le contrepied, refusant même les appels du pied d'une grande maison de vente. Avec son regard de *hacker* toujours prêt à détourner les symboles, il a imaginé le NFT Store, un projet indépendant, avec lequel il inscrit le phénomène NFT dans son travail sur les logos liquidés. « C'est une installation critique. Ce magasin est constitué de cartes postales, t-shirts, sweat-shirts, posters à l'effigie de grandes entreprises dont le logo se fait liquider par l'acronyme NFT. Le stock est défini au départ et le projet atteindra sa conclusion quand tout aura été écoulé. » Cette métaphore de l'effondrement renvoie aux doutes que suscite cette surenchère d'œuvres crypto-art qui ne brille pas par son excellence. Et l'on peut s'interroger sur les prix astronomiques auxquels sont partis les pixels CryptoPunk, pionniers, certes, mais graphiquement très pauvres. « Il y a une différence entre un artiste qui prend une photo de son œuvre ou un artiste comme Daniel Arsham qui fait un NFT d'une œuvre qui se déconstruit au fil des saisons, mouvante sur une année. Il y a un degré de créativité différent et pour le moment j'ai des réserves sur cette nouvelle foire à la productivité, mais c'est peut-être aussi une question de génération », s'interroge Arnaud Puig, aka ARDPG. Pourtant poussé par son galeriste à Genève, il s'est laissé entraîner dans la réalisation d'un NFT pour sa dernière exposition *Used to Be* à l'iDroom Gallery. « J'ai envie de poursuivre en essayant de faire quelque chose qui ne soit pas possible d'un point de vue physique, qui apporte une plus-value àmon travail sur les mots ».



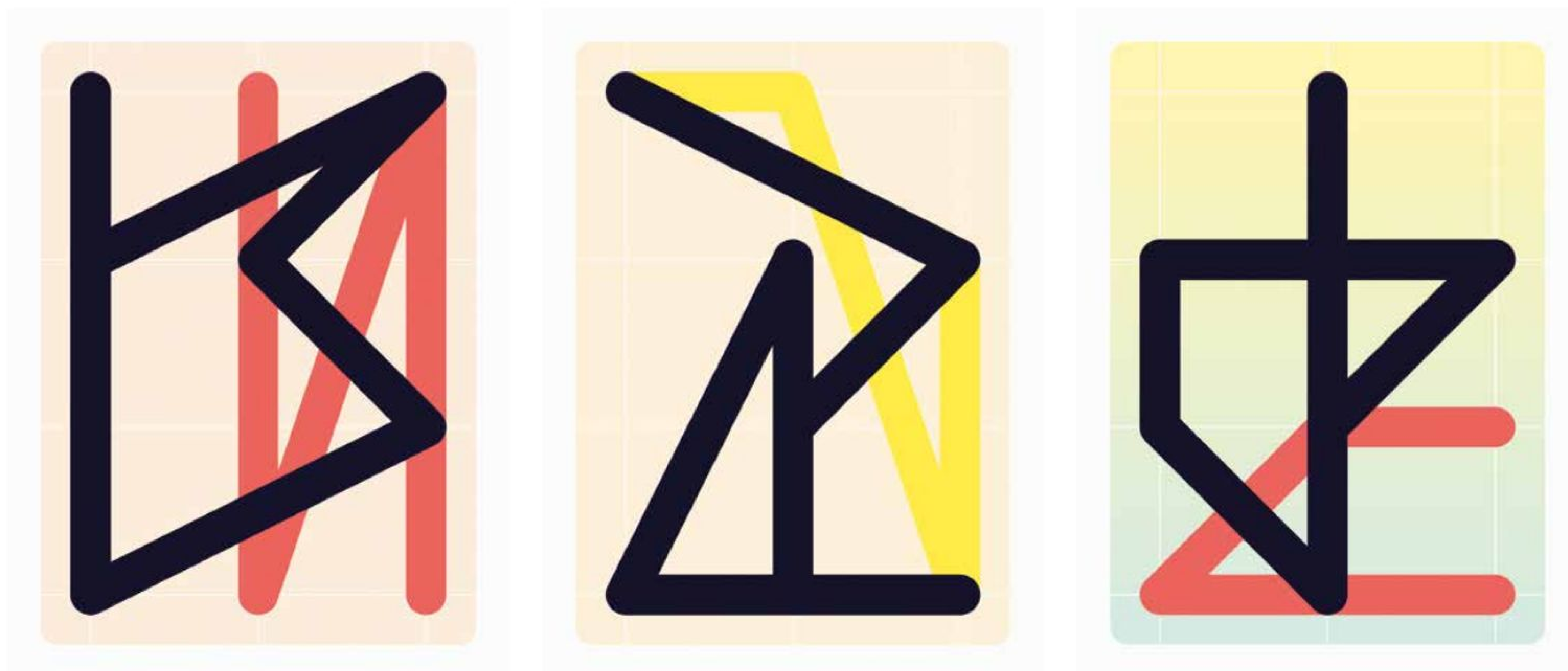
Ci-dessus - ARDPG, NFT *What you see here already belongs to our past,* mis en ligne sur Opensea
© COURTESY OF THE ARTIST ARDPG

Page précédente - Zevs, NFT *CryptoLogo / Nike Liquidated,* poster 50 x 70 cm, MAMO, Centre d'Art de la Cité Radieuse, Marseille (FR), 2021. © COURTESY OF THE ARTIST ZEVS

Dans le monde spéculatif à grande vitesse de ces nouveaux territoires qui aiguisent les appétits et créent des passerelles entre le réel et le virtuel, beaucoup d'artistes vont disparaître, tout comme dans le Street Art à ses débuts, le marché fait sa sélection. Nous sommes aux prémices d'un phénomène qui rappelle les débuts de l'internet, puis l'arrivée du MP3, mais paradoxalement les NFT, qui semblent étendre la propriété intellectuelle à à peu près tout et n'importe quoi, remet en cause l'utopie libertaire fondatrice. Face à une financiarisation qui tend à uniformiser l'art au profit des artistes « fléchés », laissant la grande majorité dans une insécurité impropre à la création, les NFT ont le mérite de remettre au centre des attentions la diversité artistique. Reste à voir si le fruit de ses expérimentations exposées en galeries ou dans le futur musée NFT, qui ouvrira dans la tour la plus fine du monde à New York, seront à la hauteur... Mais de là à ce que disparaisse le support physique et l'accrochage à l'ancienne, rien n'est moins sûr. ■

À voir

- **Eltono,** *Sérendipité* au Hangar 107, Rouen, jusqu'au 19 septembre 2021
  www.eltono.com
- **Zevs,** *Oïkos Logos* au MAMO, Marseille, jusqu'au 19 septembre 2021
  www.mamo.fr



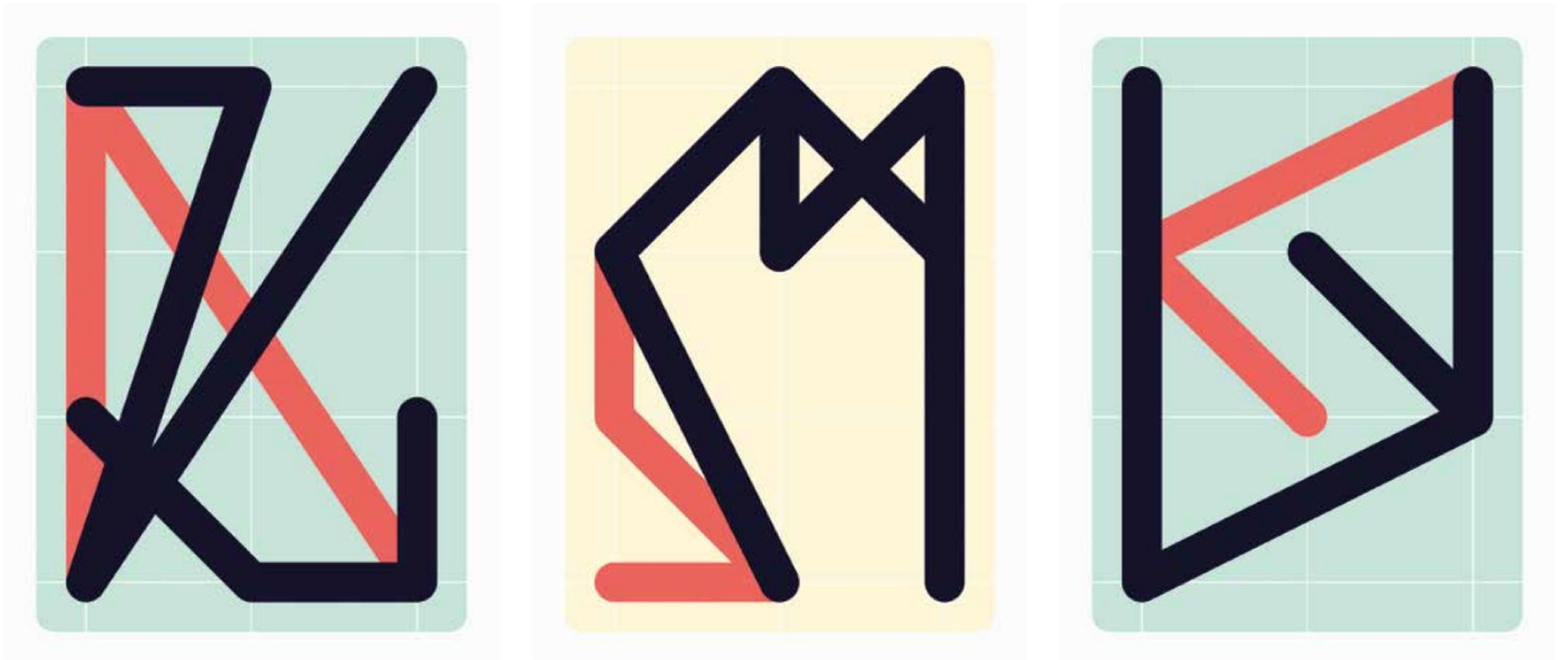
CONQUERING THE NEW LAND OF NFTS

The NFT rush has not spared the art world. On the contrary! A real revolution for intellectual property and art provenance, these non-fungible tokens backed by the blockchain assign real value to virtual reality and have propelled us more than ever into a digitalised future while giving more visibility to digital creation usually neglected by the market. The emergence of this new collecting trend is giving non-digital native artists a new space for creative freedom. For better or worse...

BY EMMANUELLE DREYFUS

“The NFT has reshuffled the cards of collecting and exhibiting.” In charge of the NFT and Digital Art department at the MILLON auction house, Axel Reynes is absolutely convinced of that. And he is not alone. Following Christie’s media and financial coup that suddenly propelled the unknown artist Beeple in the spotlight, the art stratosphere only had three letters in mind: NFT, the acronym for non-fungible token, making digital works sold online on the Ethereum blockchain – a decentralised network of information transactions untaxed by the states – unique and inviolable. In the world of NFT, a mere line of computer code monetised in cryptocurrency becomes a certificate of authenticity, disrupting traditional transactions between artists and collectors, and providing auction houses with a new client base of cryptoart lovers. “We will reach clients who made a lot of money through cryptocurrencies and need to invest it in something tangible. They don’t want to convert it into euros or dollars, and they see art as an investment, a good way to place their money,” explains Axel Reynes, who organised the very first NFT sales in Europe last May.

In addition to the financial questions raised by this enthusiasm for cryptocurrencies, anarchic in essence and made to shortcut the banking system, NFTs also empower artists, which is not negligible in the jungle of the art market. First, NFTs give them new avenues for their creations, residual rights as well as royalties on the resale of their NFT work on the second market. The street artist PBOY has been flirting with NFTs since 2019 and claims that it has changed his life: “Now I can make a living on my own, without needing to be represented by a gallery. If I paint a cave tomorrow, I can turn it into NFTs and sell them, which will help me finance other projects, while keeping a record of them. For artists doing ephemeral art, it’s totally revolutionary.” Recently, PBOY broke down his *underground Sistine Chapel* into 400 NFTs and sold more or less one ether on the OpenSea platform, the biggest one along with Foundation, Nifty Gateway, Rarible and SuperRare. He observed that collectors were digital art lovers who coveted the work like gamers would their new skin. Besides being a financial Eldorado, NFTs are also a door open to more creativity. Eltono, an artist doing generative and participative mural painting, put his first creation online on 4 January 2021, and has sold more than 1,000 since then. It was a logical expansion for this artist already working with generative art, which, based on algorithms, creates random unpredictable works. “The pictorial version of the wall is one of the many possible versions of the protocol used to determine compositions, shapes, colours and orientations. When I discovered NFTs, I saw that several versions of the same protocol could become works of art and be collectible.” Introduced to this new field of artistic possibilities, Eltono – who has been accepted on the prestigious platform of generative art artblocks.io – created a mural made from NFT works generated at the precise time of their acquisition by collectors, in the framework of the exhibition at Hangar 107. “I sold NFTs that didn’t exist yet. It was the act of collecting the work that made it. It was like a surprise package, even for the collectors who know my work.” For his last exhibition at the Backslash Gallery, Rero also tried it on and exhibited a GIF on a computer screen saying: “Your entire life is online”, a perfectly contextualised work. But he does not plan to stop there: “A physical work is



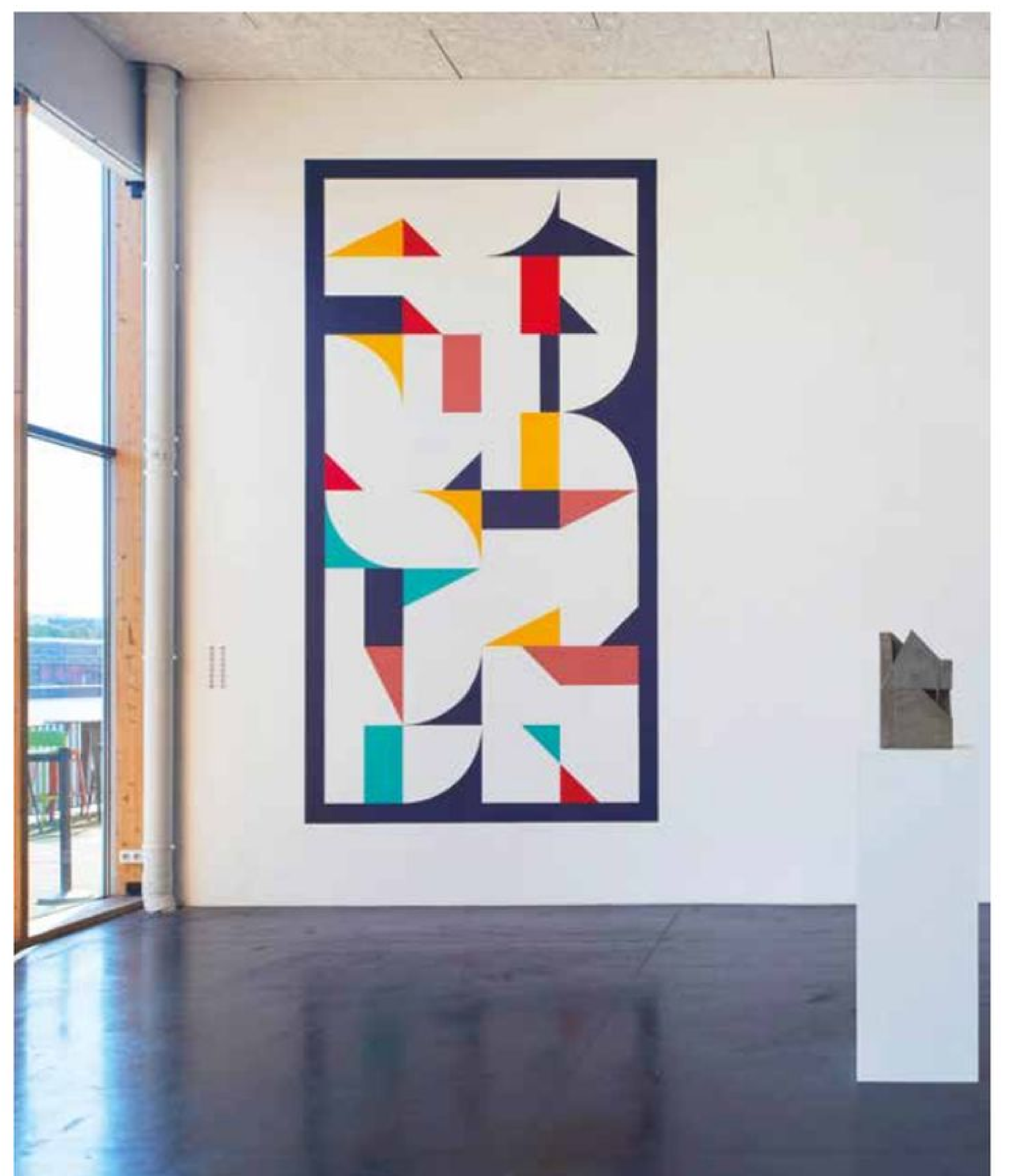
set. It is definite in time while NFT works could evolve over time. But it is also very polluting." Zevs is fully aware of the environmental cost of this energy-consuming technology. In his latest exhibition entitled *Oïkos Logos,* held at the MAMO of Marseille, the artist questioned environmentalism and the impact of human activity on the planet. Instead of embracing the energy-consuming tokenisation of art, he is going against the stream, refusing even the invitations of a big auction house. With his hacker mindset always looking to appropriate symbols, Zevs has conceived the NFT Store, an independent project through which he has integrated the NFT phenomenon into his dripping logo work. "It is a sarcastic installation. This shop sells postcards, t-shirts, sweatshirts and posters showing big brand logos liquidated by the NFT acronym. The stock is set in advance and the project will end when everything is sold." This metaphor of the collapse taps into the doubts raised by this overbid of often average, if not bad, cryptoart. It is hard not to be baffled by the astronomical selling prices of the CryptoPunks, which, despite being the first of their kind, were rather visually uninteresting. "There's a difference between a random artist taking a picture of his work and Daniel Arsham doing an NFT work that evolves and changes as the year goes by. The level of creativity isn't the same, and so far, I am a bit sceptical about this new well of productivity. But it might be a generational thing, too," says Arnaud Puig, aka ARDPG. However, encouraged by his gallerist in Geneva, he created one NFT for his last show entitled *Used to Be* at the iDroom Gallery. "I want to keep experimenting and do something physically impossible, adding another dimension to my work around words."

In the fast-paced speculative world of NFTs driving greed and building bridges between the real and the virtual, many artists are bound to disappear. Like at the beginning of Street Art, the market will select. We are only in the early days of a new phenomenon that recalls the beginning of the Internet and the arrival of MP3. NFTs seem to extend intellectual property to almost anything, yet, paradoxically call into question the libertarian utopia on which they are based. Turning art into a financial asset, they tend to standardise art to the benefit of flagship artists, leaving the vast majority in insecurity incompatible with creation. The bright side is that they might eventually call our attention back to artistic diversity. But we will have to wait and see if the fruit of the experiments exhibited in galleries and in the new NFT museum soon to open in New York's supertall skyscraper will meet our expectations… It still seems unlikely that physical media and good old gallery exhibitions will vanish any time soon. ■

Don't miss
- **Eltono,** *Sérendipité*, Hangar 107, Rouen (FR), until 19 September 2021 www.eltono.com
- **Zevs,** *Oïkos Logos,* MAMO, Marseille (FR), until 19 September 2021 www.mamo.fr

Above -
Eltono, Six NFT variations (out of 333, all sold out) of the *12 Points Script,* 2021. © COURTESY OF THE ARTIST ELTONO

Right - Eltono, *Modo n°46*, mural made from NFT works generated randomly for the Sérendipité exhibition, Hangar 107, Rouen (FR), 2021. © JUAN CRUZ





THE CRYSTAL SHIP N'A PAS FINI DE VOGUER

Il y a six ans, Bjorn Van Poucke, curateur et auteur de *Street Art Today 1&2*, amarrait son bateau de cristal dans le port d'Ostende, petite ville côtière flamande, bastion du peintre James Ensor. Dans une surenchère de propositions festivalières, *The Crystal Ship*, nom emprunté à une chanson des Doors, se distingue par des propositions contextuelles et narratives exigeantes, alternant grands et petits formats, et des artistes triés sur le volet assez rares sur les festivals (Escif, Axel Void, Miss Van, ROA, Sebas Velasco, 1010, Bosoletti, Faith 47, Milu Correch...). Cette année, une place de choix a été réservée aux artistes belges, rejoints par Aryz, INTI, Mentalgassi, Smug, Roberto Ciredz ou encore Add Fuel.

PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUELLE DREYFUS

Ci-dessus - Guido Van Helten, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2016. © HENRIK HAVEN – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP

Page suivante - Hyuro, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2017. © EGMOND DOBBELAERE – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP

Vous êtes originaire de Gand, comment la ville d'Ostende s'est-elle imposée dans votre parcours ?
Je réalise des projets d'Art Urbain depuis 15 ans. J'organisais notamment chaque année un festival itinérant, qui changeait de nom et de ville à chaque fois : Hasselt, Anvers, Amsterdam ou Roeselare. En 2015, en pleine préparation d'un événement, je reçois un coup de fil d'un membre du bureau municipal de la ville d'Ostende qui me félicite pour mon travail et souhaite m'inviter à organiser un festival. En plein vote des budgets, il me demande de lui donner une estimation des frais et trois mois après l'aventure commençait. Il faut savoir que je n'aime pas la gentrification, je ne fais pas faire des œuvres dans des petites rues abîmées pour faire de la déco, j'estime que les œuvres doivent s'inscrire dans des endroits fréquentés où les gens habitent ou travaillent et qu'elles doivent véhiculer une histoire, un message politique ou social. J'ai besoin d'une grande liberté créative et l'équipe du bourgmestre (Johan Vande Lanotte) a très bien compris mon concept et nous nous entendons très bien, il y a comme une connection. La première édition en 2016 a rassemblé 80.000 visiteurs sur l'année. C'était plus populaire que ce que j'imaginais. *The Crystal Ship* est devenue « ma petite fille », je viens de signer un nouveau contrat pour 5 ans.



LINE-UP 2021

- Add Fuel
- Aryz
- Dzia
- HuskMitNavn
- INTI
- Jacoba Niepoort
- Koaren
- Kitsune
- Medianeras
- Mentalgassi
- Mieke Drossaert
- Roberto Ciredz
- Smug
- Soaz
- Sozyone
- Toykyo

D'où proviennent les financements ?
99% du budget sont financés par la ville et le 1% restant ce sont des partenaires locaux. C'est une chance, car travailler avec des entreprises commerciales limite la créativité et l'indépendance. Ostende comprend la valeur de l'art, nous parlons le même langage. L'art donne de l'espoir aux gens et particulièrement en ces temps perturbés. Cela n'a pas toujours été aussi simple et évident avec d'autres partenaires publics.

Quelles ont été les contraintes liées à la pandémie ?
La manifestation a traditionnellement lieu durant les vacances de Pâques et dure 15 jours. En raison du confinement, nous avons imaginé une édition estivale qui s'étend sur deux mois et demi, d'habitude c'est un sprint mais cette année je dois courir un marathon ! Le nombre d'invités reste inchangé, une quinzaine, la différence c'est que j'ai convié plus de belges que d'ordinaire car s'il y a un 4e confinement, je suis sûre qu'ils pourront venir ! C'est important de s'adapter aux circonstances, organiser des événements, c'est assez proche de la gestion de crise. Depuis le début de la pandémie, nous n'avons jamais abandonné et si l'édition 2020 a été annulée, il y a quand même eu trois fresques réalisées durant l'été en dehors du centre ville : D*Face, Case Ma'Claim et Elisa Capdevila.

Comment composez-vous votre programmation ?
Je suis inspiré ou intéressé par des artistes qui font des choses différentes, comme Jacoba Niepoort, invitée cette année, qui mélange peinture et marqueurs. Je souhaite montrer un mélange intéressant de styles, de techniques, des installations, des sculptures, des grandes fresques, la plus grande fait 40 mètres, des petites interventions, il y a en plus de 250, et même des choses éphémères. Je recherche des artistes sur des chemins que personne n'a emprunté auparavant. Booker seulement des artistes populaires, ce serait facile mais je m'ennuierais. J'aime offrir des découvertes aux visiteurs, c'est important de les amener autre part. Je me sens responsable de l'argent public qu'on me donne. L'idée est de faire un bon mixe et que les visiteurs ne connaissent pas 50 % de la programmation.

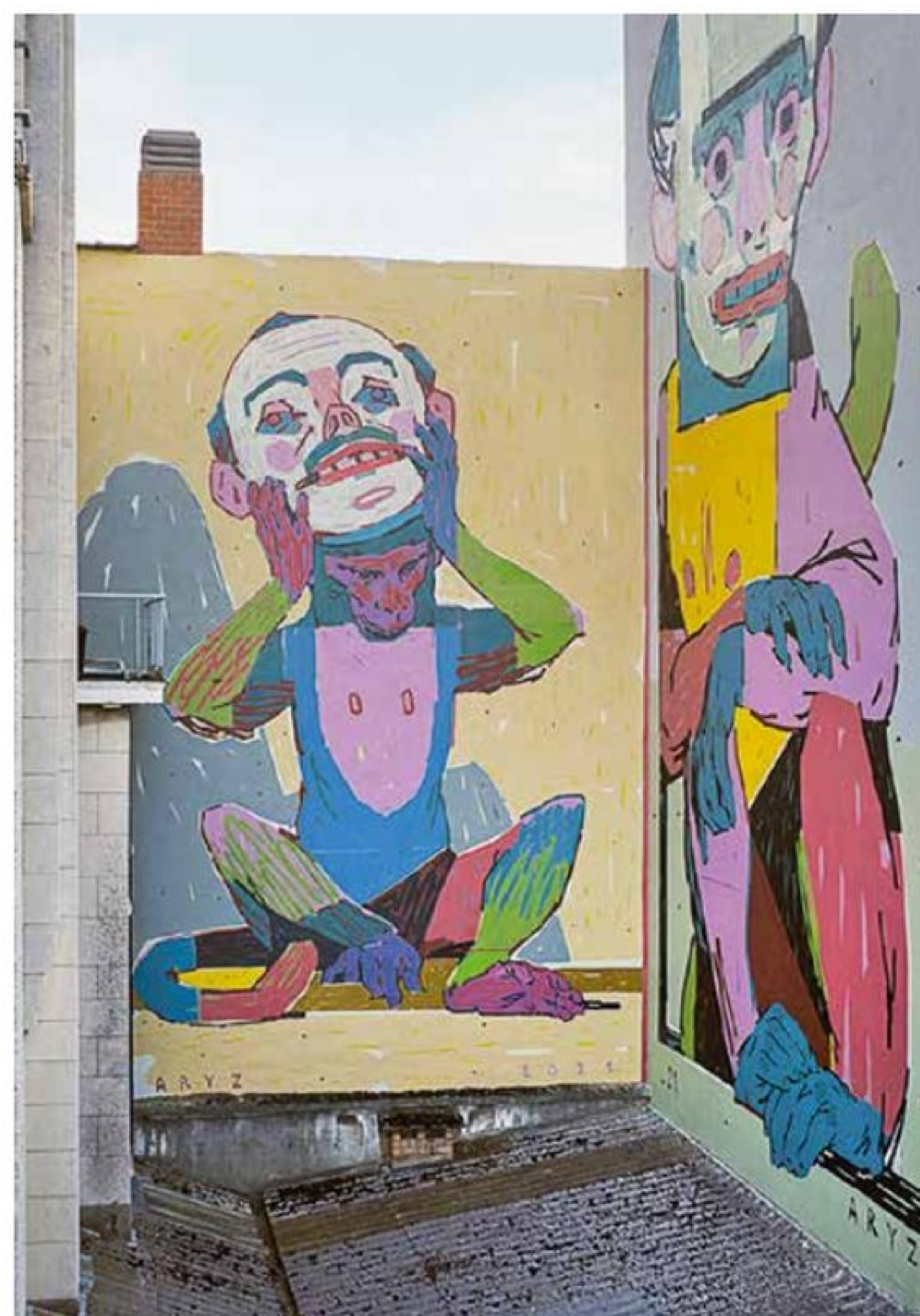
Ostende est une petite ville, ne craignez vous pas à terme un manque d'espaces et de murs ?
Cela devient chaque année de plus en plus difficile de trouver de nouveaux murs, les plus intéressants ont tous été peints, il y a 67 fresques. Nous avons donc décidé de repeindre quelques murs chaque année même si je dois rester créatif et continuer à dénicher de bons endroits. Heureusement que les habitants sont des grands fans du festival, et s'ils voient quelque chose, ils m'envoient un message pour que je contacte le propriétaire. Je ne vous cache pas que c'est difficile de choisir les murs qu'on garde ou pas, c'est comme choisir entre ses enfants. De plus, chaque oeuvre a des voisins, les fresques vivent dans le quartier, les habitants se les approprient. Quant aux artistes, ils attachent peu d'importance à une fresque datant de 5 ans, c'est un art éphémère, cela ne leur pose aucun problème, au contraire.

Que vous inspire la prolifération des festivals ?
Depuis quelques années, chaque petit village a son projet Art Urbain ou son festival. D'un côté, c'est très positif qu'il y ait de plus en plus de personnes inspirées et attirées par cet art, mais d'un autre côté, beaucoup de ces manifestations sont commerciales et au service de la promotion de la gentrification. Par ailleurs, les line-up restent très masculins. Depuis sa création, *The Crystal Ship* compte 40 % de femmes.

Y a-t-il une proposition artistique qui t'excite en particulier cette année ?
J'attends avec impatience la fresque de Sozyone, pionnier du graffiti en Belgique. Il va peindre un mur massif, inspiré par la peinture de James Ensor. Je suis hyper fier de ce projet qui est bluffant, c'est une combinaison étonnante des deux univers. ■

Pour suivre les autres projets de Bjorn Van Poucke :
www.streetartbelgium.com
www.allaboutthings.be
www.rubygallery.be





Ci-contre, en haut - Mieke Drossaert, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2021.
© JULES CESURE – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP

Ci-contre, en bas - Aryz, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2021.
© JULES CESURE – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP

Page suivante, en haut - SozyOne, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2021.
© ULES CESURE – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIPX

Page suivante, en bas, à gauche - Kitsune, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2021.
© JULES CESURE – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP

Page suivante, en bas, à droite - SOAZ, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2021
© COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP


REFLEX







THE CRYSTAL SHIP REMAINS AFLOAT

Six years ago, Bjorn Van Poucke, curator and author of *Street Art Today 1&2,* moored his crystal vessel in the port of Ostend, a small Flemish coastal town and the stronghold of the painter James Ensor. Amid a plethora of festivals, *The Crystal Ship* – named after a song by the Doors – stands out for its high-quality contextual and narrative works, alternating between large and small formats, and a high-end selection of artists you do not see everywhere, such as Escif, Axel Void, Miss Van, ROA, Sebas Velasco, 1010, Bosoletti, Faith 47 or Milu Correch... This year, Belgian artists are in the spotlight, joined by Aryz, INTI, Mentalgassi, Smug, Roberto Ciredz and Add Fuel.

INTERVIEW BY EMMANUELLE DREYFUS

Above - Elisa Capdevila, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2020. © JULES CESURE – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP

Following page - Phlegm, *The Crystal Ship*, Ostende (BE), 2017. © EGMOND DOBBELAERE – COURTESY OF THE CRYSTAL SHIP

You are from Ghent. How did Ostend cross your path?
I have been organising Urban Art projects for 15 years. I used to organise a travelling festival every year with a different name for different cities: Hasselt, Antwerp, Amsterdam, Roeselare… In 2015, I was in the middle of organising an event when I received a phone call from someone at the town hall of Ostend who congratulated me for my work and invited me to do a festival there. They were voting on the budget and I was asked for an estimate of the costs. Three months later, the festival opened. I should say that I don't like gentrification. I don't put murals in run-down roads just to decorate them. I think that murals should be in vibrant districts where people live and work, and that they should tell a story, convey a political or social message. I need a lot of creative freedom and the team of the mayor at the time (Johan Vande Lanotte) understood the way I work. We got along very well and had a great rapport. The first edition held in 2016 generated 80,000 visitors during the year. I didn't expect such enthusiasm. *The Crystal Ship* has become my baby. I just renewed my contract for five years.

Where does your funding come from?
99% of our budget comes from the town and 1% from local partners. We are very lucky because working with business partners often constrains creativity and independence. Ostend understands the value of art. We speak the same language. Art gives hope to people, especially in these times. It has not always been so smooth and simple with other public partners.

What were the limitations imposed by the pandemic?
The festival usually takes place during the Easter holiday and lasts for 15 days. Because of lockdown, we thought of extending the festival over two and a half months. Usually, it's a sprint, but this time, it's more of a marathon! The number of guest artists is unchanged: fifteen or so. But I invited more Belgian artists this time around. Because, if we end up in lockdown again, at least I know they'll be able to come! It's important to be adaptable. Organising events is a bit like doing crisis management. We have never given up since the beginning of the pandemic. Even if the 2020 edition was cancelled, three murals were painted over the summer in the city centre by D*Face, Case Ma'Claim and Elisa Capdevila.

How do you compose your line-up?
I am interested in atypical artists, such as Jacoba Niepoort, who is coming this year and mixes painting with markers. I want to show an interesting blend of techniques, installations, sculptures, big murals – the largest is 40 metres high – and smaller interventions. In total there are more than 250 works, with some being ephemeral. I am looking for artists doing things nobody else has done before. Inviting only big names would work, but it would be boring. I like for visitors to discover new things. It's important to broaden their horizons. I feel responsible for the public fund I receive. The idea is to arrive at a good balance, and for 50% of the line-up to be a surprise.

Ostend being a small town, don't you fear you will run out of space soon?
Every year, it's harder and harder to find new walls. The most interesting ones have been painted. There are 67 murals in town. So, we decided to paint over a few walls each year. I still have to stay creative, and keep on the look-out for good spots. Thankfully, the locals are very supportive of the festival, and whenever they spot a place, they send me a message and I contact the owner. I would be lying if I said it was easy to choose the walls we cover up. It's like choosing between your kids. Besides, murals have neighbours. They reside in the district, and locals become attached to them. As for the artists, they don't care much about a 5-year-old mural. It's an ephemeral art form, so it's not a problem for them, on the contrary.

What do you think of the proliferation of festivals?
Over the last few years, every small town has come up with its own Urban Art initiative or festival. It's very positive on the one hand because it means there are more and more people inspired and interested in this art form. But on the other, a lot of these initiatives have commercial interests and aim at gentrifying areas. Besides, their line-up often focuses on male artists – 40% of *The Crystal Ship* artists are women.

Is there any artistic project that you are particularly excited about this year?
I am really looking forward to Sozyone's mural, a pioneer of graffiti in Belgium. He is going to paint a very big wall inspired by James Ensor's work. I am very proud of this ambitious project. It will be a unique blend of two worlds. ■

To follow Bjorn Van Poucke's projects:
www.streetartbelgium.com
www.allaboutthings.be
www.rubygallery.be

2021 LINE-UP

- Add Fuel
- Aryz
- Dzia
- HuskMitNavn
- INTI
- Jacoba Niepoort
- Koaren
- Kitsune
- Medianeras
- Mentalgassi
- Mieke Drossaert
- Roberto Ciredz
- Smug
- Soaz
- Sozyone
- Toykyo




MULTA BOYS
2016
KONAS
PLAYAS
HIPO
YNFO
SMAK47



DANS LES RUES DE MADRID

TEXTE / GUILLERMO DE LA MADRID

À la différence des autres capitales européennes, Madrid ne se résume pas à une liste de monuments ou de grands faits historiques. On pourrait bien se demander ce qui fait l'attrait spécifique de cette capitale, et les locaux eux-mêmes seraient en peine de nous le dire. Il suffit cependant de flâner dans la ville pour comprendre que la véritable expérience de Madrid ne se trouve pas dans ses musées mais bien plutôt dans ses rues, ses squares et ses parcs. Il n'y a pas tant de choses à voir à Madrid, et pourtant, il y a tant de choses à vivre et partager. C'est sur les murs qui longent et entourent ces rues que nous voulons attirer votre regard.

Au début des années 2000, un (street) artiste français bien connu s'installe à Madrid. Quelques années plus tard, alors qu'il a déjà largement déployé son œuvre dans la ville, il dévoile les raisons qui l'ont poussé à y vivre : ses rues.

En l'espace de quelques décennies, le graffiti et le Street Art ont transformé le paysage urbain, s'emparant de l'espace public comme lieu d'expression libre en marge des institutions et des différentes formes de pouvoir (et de légalité), occasionnellement associés aux revendications de certains groupes ou individus, à certaines luttes sociales et politiques.

Le graffiti s'implante et se développe à Madrid dans les années 1980 et 1990, dans des quartiers et banlieues telles que Móstoles ou Alcorcón, donnant lieu à des mouvements locaux comme le « flechero », un courant graffiti dont Muelle est la figure de proue, et d'autres styles locaux influencés par le graffiti new-yorkais importé dans la ville par les magazines et les documentaires. La recherche de visibilité ramène le graffiti vers le centre-ville, où il cohabite avec d'autres formes d'expressions artistiques jusqu'à la fin des années 1990. À cette époque, ces différentes formes d'expression sont le fait d'initiatives artistiques spontanées sans aucun contrôle institutionnel qui mêlent différents styles, techniques, thématiques, mais aussi motivations.

Ces nouvelles formes artistiques, qui seront ensuite rassemblées sous le terme générique de Street Art, s'emparent des quartiers de Lavapiés, Huertas et Malasaña, ouvrant plus d'une décennie de cohabitation et de création frénétique, les rues de la ville se parant quasi quotidiennement de nouvelles fresques, collages, tags, posters, *throw-ups* et autres installations. À cette période, des artistes comme SUSO33 mélangent leurs racines graffiti avec d'autres formes artistiques. C'est dans les rues de Madrid qu'Eltono, Nuria Mora, 3ttman, Sam3 ou encore Okuda débutent leurs carrières aujourd'hui bien lancées.

Un virage s'opère à partir de 2010 : alors que le graffiti et le Street Art continuent de se propager illégalement, la ville commence à s'intéresser au Street Art de commande et au muralisme. Tout en contribuant à la professionnalisation des artistes, cela les éloigne aussi de la liberté totale que les interventions vandales leur permettaient. Les premières fresques officielles sont peintes par Blu (récemment effacées et remplacées par celle d'Okuda) et Sam3 le long de la rivière Manzanares, suivies d'initiatives et de projets menées par le Madrid Street Art Project (actif depuis 2012), de fresques commissionnées par le Département d'urbanisme du Conseil municipal de la ville (à partir de 2013), et plus récemment de celles réalisées dans le cadre d'Urvanity Art Fair (depuis 2017). Aujourd'hui, de nombreuses initiatives publiques se juxtaposent à la pléthore d'œuvres vandales qui fleurissent dans les rues, ce qui contribue à maintenir l'effervescence de la scène du graffiti et du Street Art local.

Ci-contre - Multa Boys, Malasaña, Madrid (ES), 2016.
© GUILLERMO DE LA MADRID



Ci-dessus - Maz, Dafne Tree, Boa Mistura, Kenor, Muros Tabacalera, Madrid (ES), 2019.
© GUILLERMO DE LA MADRID

Page suivante - Suso33, Lavapiés, Madrid (ES), 2017.
© GUILLERMO DE LA MADRID

TABACALERA : EL KELLER & MUROS TABACALERA

En passant le seuil de cette ancienne usine de tabac, attendez-vous à un ravissement des yeux et - osons le dire ! - de l'âme. Situé dans le quartier de Lavapiés, ce bâtiment date de la fin du XVIII^{ème} siècle. L'entreprise alors publique est privatisée à la fermeture de l'usine de tabac en 1999. Depuis 2010, une grande partie du bâtiment abrite la Tabacalera, un centre social autogéré par des collectifs civiques de quartier. Ces dix dernières années, cet espace magique, regorgeant de galeries feutrées, de nefs et de cours intérieures, est devenu un centre social et culturel qui fait vivre le quartier comme la ville en organisant toutes sortes d'activités culturelles gratuites, à la fois lieu de rencontre et point névralgique du quartier.
Tabacalera a joué un rôle crucial dans l'émergence, le développement et la diffusion du Street Art à Madrid grâce au travail mené par le collectif El Keller. Pensé comme un espace de convergence des différentes formes de Street Art, au cours des dix dernières années, le collectif n'a cessé d'organiser des ateliers gratuits et ouverts à tous sur le principe de l'autogestion. Invitant des artistes du monde entier à peindre les murs intérieurs du bâtiment, le collectif a permis de nouer des liens entre les différentes scènes artistiques et de donner de la visibilité au mouvement tout en s'assurant que l'intérieur de l'édifice soit peint du sol au plafond. La brillante carrière de quelques-uns des artistes ayant laissé leur marque sur ce lieu (tels Borondo ou Sabek) ne fait que confirmer le rôle joué par El Keller sur la scène du Street Art madrilène.
Une fois sortis du bâtiment et vos yeux de nouveaux accommodés à la lumière du jour, vous pourrez continuer à apprécier les fresques de Muros Tabacalera, un projet biannuel mené par le Madrid Street Art Project depuis 2014, qui en est aujourd'hui à sa troisième édition. 75 artistes locaux, nationaux et internationaux y ont été invités pour peindre les alentours de Tabacalera : Eltono, 108, Borondo, Tellas, Rubén Sánchez et Alice Pasquini sont quelques-uns des noms ayant marqué ce projet aujourd'hui emblématique du quartier.



LAVAPIÉS

Quartier de la multi et contre-culture, historiquement rebelle et communautaire, foyer de nombreux mouvements sociaux tout en étant liés aux traditionnels « castizos » madrilènes, Lavapiès est à l'image de l'effervescence des rues de la capitale. Situé en plein cœur de la ville, on ne s'étonnera pas d'apprendre que depuis trois décennies, les rues du quartier vibrent au rythme du Street Art sans discontinuer. Aujourd'hui, *throw-ups,* muraux, pochoirs, stickers, collages, graffitis militants, petites fresques illégales et commandes murales d'envergure sillonnent le quartier du nord au sud et d'est en ouest. Une balade dans les rues de Lavapiés, qui, non sans ironie, tournent littéralement le dos au Musée Reina Sofía, vous apportera bien plus qu'un panorama artistique : attendez-vous à un concentré de ce que la ville a de mieux à offrir. Cela étant dit, touché par le même phénomène dont sont victimes les centres-villes de toutes les grandes villes européennes, le quartier a lentement, mais assurément commencé à se gentrifier et se touristifier. Le Street Art officiel et les fresques monumentales ont souvent été accusé d'y contribuer. Il pourrait donc être intéressant d'aller rendre une visite respectueuse aux lieux de résistance locaux tels qu'Esta es una Plaza, une oasis sur le mode de l'autogestion où locaux et habitués du lieu ont construit un jardin potager partagé, une aire de jeu pour enfants, un petit amphithéâtre et des zones ombragées cohabitant depuis 10 ans avec les fresques de Blu, Roa et Liqen, ou encore les petites figurines d'Isaac Cordal.

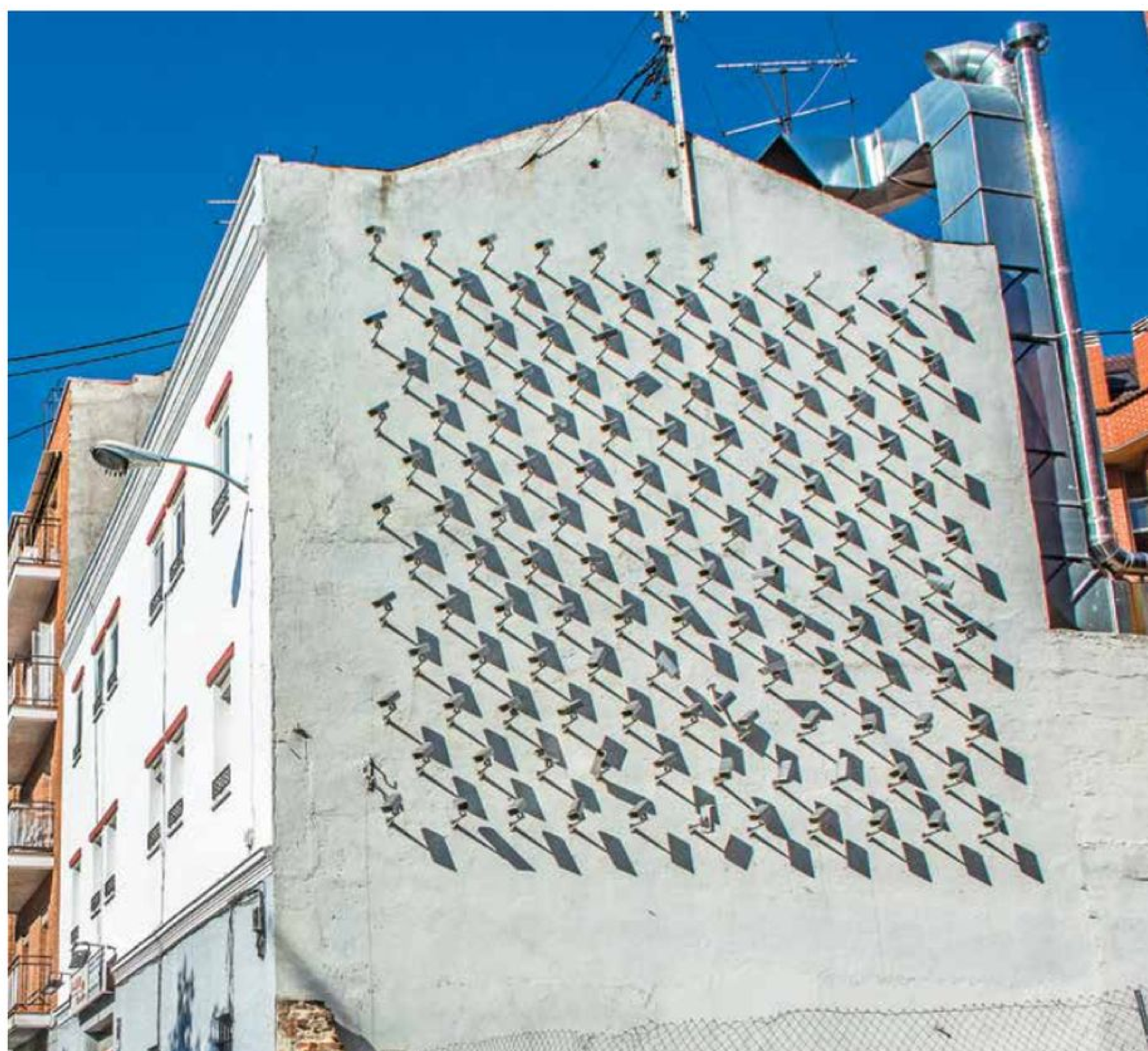
PARQUE DE LA ERMITA DEL SANTO

L'automne dernier, Madrid tenta d'importer Wallspot, un système permettant de gérer des espaces légaux pour des interventions artistiques permanentes et gratuites, déjà bien implanté à Barcelone. La ville manque cependant encore d'espaces autorisés où les street artistes et les grapheurs pourraient prendre le temps de peindre dans le calme et la bonne humeur. Il faudrait peut-être se demander (ou demander aux grapheurs et aux street artistes) si ce genre d'espaces est vraiment nécessaire et bénéfique, quand ces derniers investissent déjà régulièrement d'autres quartiers plus ou moins proches du centre-ville sans contrainte.
C'est notamment le cas du Parque de La Ermita del Santo, situé de l'autre côté de la rivière Manzanares. Probablement le spot de Street Art le plus accessible à pied depuis le centre-ville, ses longs murs sont régulièrement peints, surtout le week-end. Lieu historique du graffiti, il s'est récemment mis à accueillir d'autres formes d'expression plus proches de ce que l'on nomme aujourd'hui Street Art, et grapheurs et street artistes s'y côtoient à présent. Bien qu'étant un espace public non-réglementé, ses vastes murs se voient spontanément divisés en plus petits espaces que les artistes semblent se partager sans conflit. Certaines pièces peuvent rester plusieurs semaines, mais, souvent, le paysage change chaque week-end dans un rythme créatif effréné que les grapheurs et les street artistes respectent et revendiquent.



PAISAJE PROJECT

Suite aux deux fresques réalisées par Sam3 et Blu le long de la rivière Manzanares sous la houlette de La Noche en Blanco en septembre 2010, le Conseil municipal de Madrid lança un programme public d'embellissement du paysage urbain. Ce programme inclut des interventions murales dans cinq quartiers différents plus ou moins éloignés du centre-ville : Tetuán au nord, Usera et Villaverde au sud, et Puente de Vallecas et Villa de Vallecas à l'est. Entre 2013 et 2016, plus de 20 artistes y ont contribué, parmi lesquels Escif, Borondo, Hyuro, SUSO33, Aryz, SpY et Sixe.
Partir à la quête de ces fresques donnera une bonne parfaite au voyageur curieux qui voudra s'éloigner du centre-ville pour s'aventurer dans des zones délaissées du Street Art, mais aussi des touristes, et se faire une idée plus authentique de la ville et de ses habitants. Par ailleurs, le processus de gentrification étant déjà à l'œuvre dans les quartiers plus centraux, ces fresques contribuent également à la décentralisation de l'art et de la culture, tout en contenant, parfois, dans leurs sujets ou leur traitement, des références au quartier qui les abrite ou aux habitants qui les occupent : c'est notamment le cas des personnages de la fresque de Pelucas à la Villa de Vallecas, ou de celle d'Escif à Villaverde.





MALASAÑA

Haut lieu de la vie nocturne et point d'entrée de la modernité culturelle à Madrid dans les années 1980 et 1990, Malasaña est rapidement devenu un quartier tendance, mais aussi le lieu de rendez-vous de toutes sortes d'esprits créatifs, grapheurs et street artistes inclus. Alors que certains passèrent à Malasaña seulement pour la visibilité qu'apporte le centre-ville, d'autres s'installèrent durablement dans le quartier dont ils firent leur lieu de vie et de création.

Noviciado 9, par exemple, est une maison-atelier où des artistes tels qu'Eltono, Spok, 3ttman, Remed et Nano4814 ont vécu et travaillé au début des années 2000. Leur marque est d'ailleurs encore visible dans le quartier.

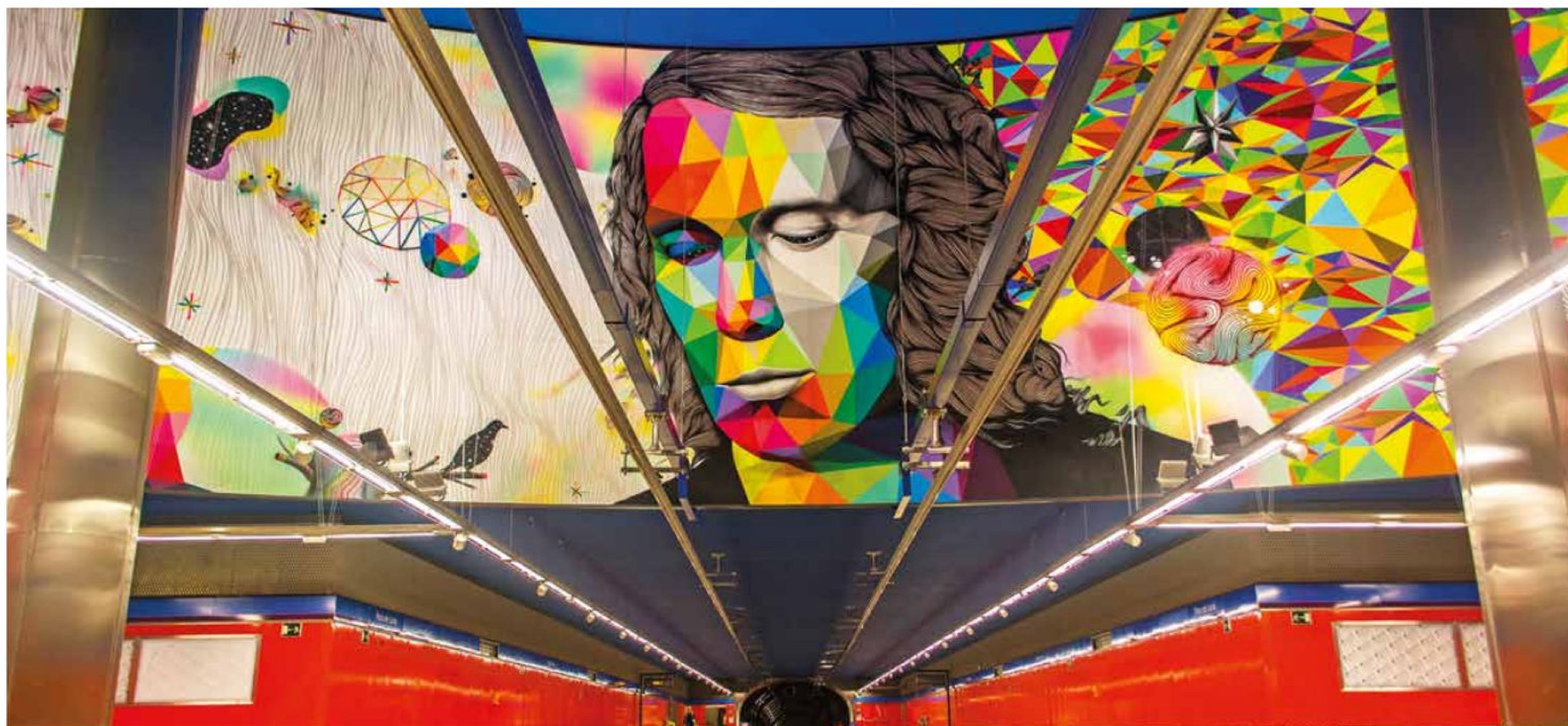
La fin des années 2010 amorce la transformation du quartier et le début du processus de gentrification en cours. Malgré cela, Malasaña a préservé son essence. Preuve en est : même en 2021, on peine à trouver un volet, une porte ou un mur qui ne soit recouvert de tags et de graffitis, au milieu d'un foisonnement d'interventions urbaines spontanées. Dans le quartier, le muralisme reste pour l'instant discret, à l'exception de quelques fresques orchestrées par Urvanity Art Fair et signées de la main d'Artez et d'Helen Bur, sur Calle Fuencarral, une rue piétonne et commerciale, ou de *The Rape of Europa* de Casassola, qui résiste encore dans le jardin partagé en autogestion récemment expulsé de la Calle Antonio Grilo. Cependant, Pinta Malasaña, une initiative annuelle organisée par Somos Malasaña et le Madrid Street Art Project célébrera à l'automne son 7ème anniversaire. Chaque année, 100 artistes y participent et peignent 100 espaces en un jour, dont beaucoup de volets ou de devantures de magasins, ce qui n'est pas sans entraîner des conflits, ou du moins quelques échanges musclés avec les grapheurs locaux qui considèrent ces espaces comme leur territoire. Un bon signe de l'effervescence artistique de Malasaña !

Street Art Tours :
Madrid Street Art Project : **www.madridstreetartproject.com** - Cool Tour Spain : **www.cooltourspain.com**

Page précédente, en haut - NSN997, Ase & Palo, Parque de la Ermita del Santo, Madrid (ES), 2021.
© GUILLERMO DE LA MADRID

Page précédente, en bas - Spy, Paisaje Tetuán, Madrid (ES), 2013.
© GUILLERMO DE LA MADRID

Ci-dessus - 3ttman, Malasaña, Madrid (ES), 2006.
© GUILLERMO DE LA MADRID



MADRID: LIFE IN THE STREET

TEXT / GUILLERMO DE LA MADRID

Unlike other European cities, it seems difficult to summarise Madrid in terms of monuments or historical significance. One might ask oneself then what the deal with Madrid is, and not even locals would be able to come up with a good answer. But as one wanders through the city, it may become clear where the best experience is: definitely beyond the great museums… the streets, squares and parks are the places to be. Madrid is a city where there may not be so many sights to see but there is so much to experience and share. It is on the walls that border and surround these streets that we will focus our gaze.

At the beginning of the 2000s, a well-known French (street) artist arrived in Madrid. A few years later, when he had already developed a fair amount of work in the city, he mentioned the reason why he had decided to stay: life in the street.

Claiming public space as a place for free expression, on the fringe of institutions and different forms of power (and therefore, legality), and occasionally linked to individual or group needs, social demands and political protest, graffiti and Street Art have transformed the landscape of cities in the last few decades.

In Madrid, graffiti took root and developed in the 1980s and 1990s in the peripheral neighbourhoods or in suburban towns such as Móstoles or Alcorcón, resulting in autochthonous movements such as the 'flechero' graffiti, whose main representative was Muelle and other local styles also influenced by New York graffiti, which arrived in the city through magazines and documentaries. It was the search for greater visibility that brought graffiti to the city centre, where it would coexist towards the end of the 1990s with other kinds of artistic expression. These various expressions shared the fact that they were produced by the exclusive initiative of the artist, without the control of any institution, and at the same time incorporated different styles, techniques, contents and in many cases, different motivations.

These new forms, which would end up being labelled as Street Art, took over central neighbourhoods such as Lavapiés, Huertas or Malasaña, giving rise to an intense coexistence that led to more than a decade of frantic activity in which the city's streets were transformed almost on a daily basis with pictorial interventions, stencils, tags, posters, throw-ups, installations, etc. In those years, as artists such as SUSO33 combined their roots in graffiti with other types of interventions, others with solid careers today such as Eltono, Nuria Mora, 3ttman, Sam3 or Okuda were beginning their activity in the streets of Madrid.

From 2010 onwards, an important change took place: while graffiti and Street Art continued with their non-permitted activity, the city began to open up to Street Art projects and muralism, which contributed to the professionalisation of the artists but in some cases distanced them from the total freedom of covert interventions in the streets. The first murals painted by urban artists were those by Blu (recently erased and later replaced by a mural by Okuda) and Sam3 along the Manzanares River, followed by initiatives and projects such as Madrid Street Art Project (since 2012), murals promoted by the City Council Urban Landscape Department (since 2013) or more recently those completed in the context of the *Urvanity Art Fair* (since 2017).

Today, numerous initiatives of this kind coexist with the rich, spontaneous, non-permitted activity artists carry out in the streets, which maintain a very interesting level of intensity, both in terms of graffiti and Street Art.

TABACALERA: EL KELLER & MUROS TABACALERA

Entering the huge building of the former tobacco factory is a unique experience for the eyes, and probably (and this may sound corny) for the soul, too. Located in Lavapiés, it dates back to the end of the 18th century and stopped functioning as a tobacco factory in 1999, following the privatisation of what was a public enterprise. Since 2010, a large part of the building has been occupied by the CSA La Tabacalera, a self-managed social centre run by civic collectives linked to the neighbourhood. Over the last 10 years, this magical space full of dark galleries, naves and courtyards has been an essential social and cultural centre for the neighbourhood and the city, generating countless free cultural activities of all kinds and working as a meeting point and energiser of the area.

Tabacalera has had a fundamental role in the creation, development and dissemination of Street Art in Madrid, through the work carried out by the El Keller collective. Born as a space where all forms of Street Art converge, in the last 10 years they have been organising open and free workshops, promoting self-management and welcoming artists from all over the world to paint the inside walls of the building, generating interaction between scenes, giving visibility to Street Art and ensuring that not an inch of the inside of the building is left unpainted. The subsequent careers of some of the artists who have been taking part in the space (think of names such as Borondo or Sabek) only come to reinforce the relevance of El Keller for Street Art in Madrid.

Once outside the building and with our eyes adjusted again to the light, we can continue to enjoy Street Art with *Muros Tabacalera,* a biannual project curated by Madrid Street Art Project where, since 2014 and over three editions, 75 local, national and international artists have painted the spaces of the outer perimeter of Tabacalera. Eltono, 108, Borondo, Tellas, Rubén Sánchez and Alice Pasquini are among the names which have been present in a project that is already a classic in the neighbourhood.





LAVAPIÉS

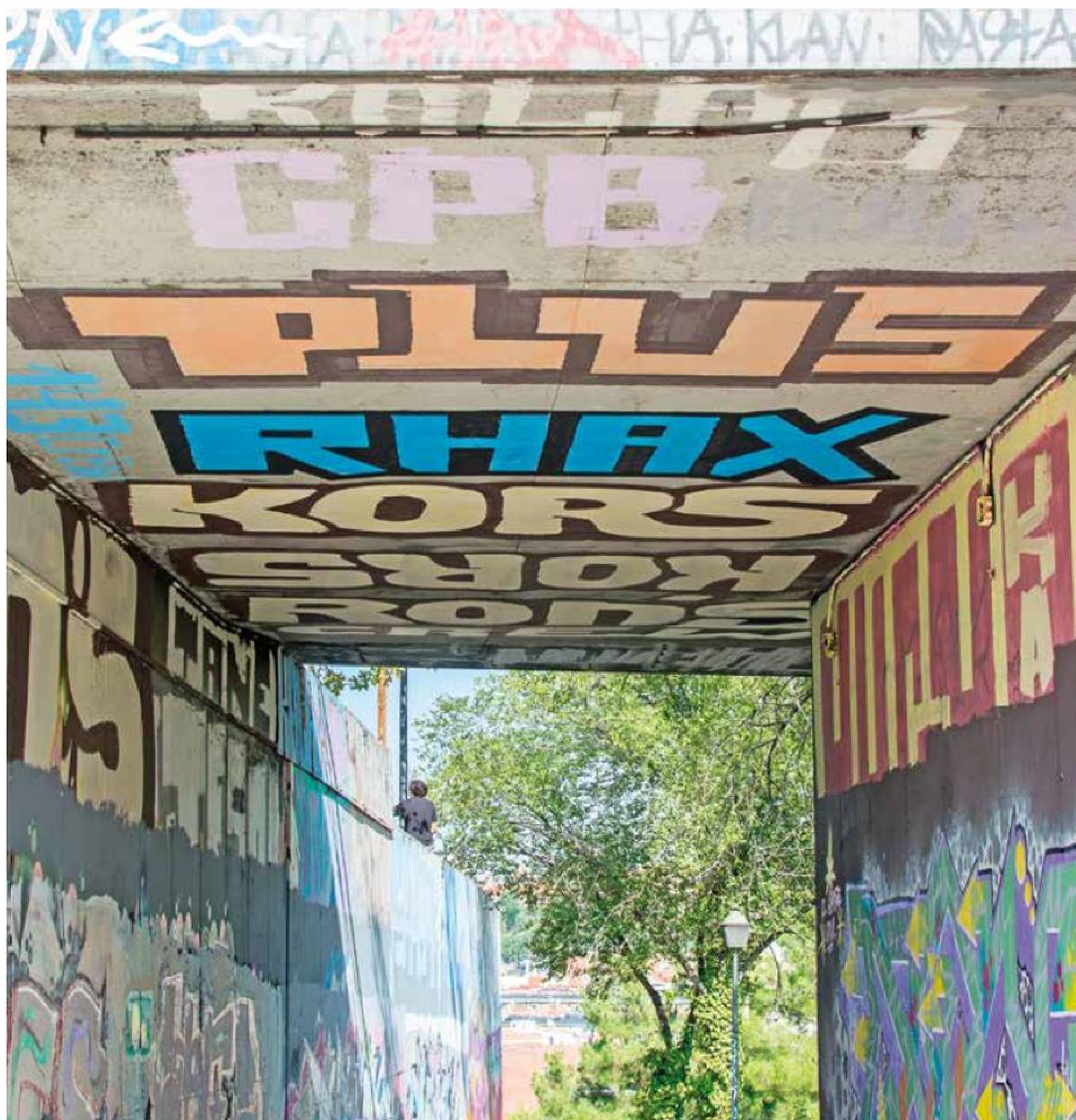
Traditionally rebellious, multi- and countercultural, with a sense of community, home to countless social movements and at the same time with a link to the most traditional 'castizo' Madrid, Lavapiés is representative of the city's bursting street life. With all this in mind, and taking into account the fact that the neighbourhood is located in the very centre of the city, it makes sense that graffiti and Street Art have always been very present in its streets in the last three decades. Today, throw-ups, pieces, stencils, stickers and paste-up work, political graffiti, smaller illegal walls and large commissioned murals mark out the neighbourhood from north to south and from east to west. A stroll through the streets of Lavapiés, which ironically and literally turn their back on the Reina Sofía museum, will give you much more than just art: an experience providing a taste of what the city has to offer.

Having said all this, and following a dynamic that is present in all the central districts of all big Western cities, the area has been undergoing a slow but now firm process of gentrification and touristification. Legal Street Art and big murals have sometimes been accused of contributing to it. Therefore, it can be interesting to respectfully visit spaces of resistance and community such as Esta es una Plaza, a self-managed kind of oasis where neighbours and friends of the space have built a community vegetable garden, a play area for children, a small amphitheatre and shaded areas which have coexisted for 10 years now with murals by Blu, Roa and Liqen or the small figures of Isaac Cordal.

Previous page - Rosh333 x Okuda, Paco de Lucía Station, Madrid (ES), 2014-2015.
© GUILLERMO DE LA MADRID

Above, up - Ze Carrion, Enforce One, Enllama, El Keller – Tabacalera, Madrid (ES), 2018.
© GUILLERMO DE LA MADRID

Above, down - El Rey de la Ruina, Lavapiés, Madrid (ES), 2015.
© GUILLERMO DE LA MADRID



PARQUE DE LA ERMITA DEL SANTO

Last fall a brief attempt to import Wallspot's system of free, permanent, legal walls, which has long worked in Barcelona, was carried out. Currently Madrid lacks spaces where street artists and graffiti writers can paint with a proper permit which grants them the necessary calm, time and ultimately, enjoyment. Anyway, we should ask ourselves (or ask writers and artists) if this is indispensable or beneficial when there are spaces in neighbourhoods closer to or farther away from the city centre where they paint without explicit permission but regularly and without problems.

This is the case in Parque de La Ermita del Santo, on the other side of the Manzanares River. It is probably the closest spot of this kind within walking distance from the city centre, and its long walls are painted regularly, especially at the weekends. Traditionally a graffiti spot, it has recently become a space where other expressions, closer to what has been called Street Art, have started to be present, and where both graffiti writers and street artists share time and space. Despite being an unorganised and unregulated space, the extensive walls often end up naturally divided into similar-size spaces and conflict seems to be out of the question. Moreover, pieces may last for weeks, but it is more likely that the landscape changes every weekend, in a frantic, creative rhythm graffiti writers and artists have assumed and respect.

PAISAJE PROJECT

Following the two murals painted by Sam3 and Blu by the Manzanares River in September 2010, organised under the umbrella of *La Noche en Blanco,* the City Council launched a public program which aimed to improve the quality of the city's urban landscape. This included mural interventions in five different areas, all of them with varying distance from the city centre: Tetuán up north, Usera and Villaverde in the south and Puente de Vallecas and Villa de Vallecas in the east. Between 2013 and 2016, more than 20 artists, including Escif, Borondo, Hyuro, SUSO33, Aryz, SpY and Sixe, painted murals.

The quest for these murals provides the restless wanderer with a nice excuse to leave the city centre, and walk around and get lost in areas with little activity in Street Art and an almost complete absence of tourism. This will help to complete a more global idea of how the city breathes and who its inhabitants are. Moreover, with gentrification processes already underway in central neighbourhoods, these murals contribute in some way to the decentralisation of art and culture, and contain in some cases elements which connect their content or creative processes with the neighbourhoods where they have been painted and/ or the people who actually live there: this is the case with the characters in the Pelucas mural in Villa de Vallecas, or the Escif mural in Villaverde.





MALASAÑA

The undisputed bastion of nightlife and the explosion of cultural modernity in Madrid in the 1980s and 1990s, Malasaña soon became not only the place to be, but also a meeting point for all kinds of creative spirits, including graffiti writers and street artists. In fact, there were those who came to Malasaña seeking only the visibility of the city centre, but others went further and settled in the neighbourhood, making it their home and workplace. An example of this was Noviciado 9, the home atelier where artists such as Eltono, Spok, 3ttman, Remed or Nano4814 lived and worked in the early 2000s, and whose work can still be seen in the area.

The end of the first decade of the 2000s marked the transformation of the neighbourhood, with a process of gentrification which is still underway. Even so, Malasaña retains much of its essence. Proof of this is that even in 2021 it is difficult to find a shutter, a door or a wall that is not bursting with tags and pieces, which coexist with spontaneous Street Art interventions. Muralism has not entered the neighbourhood too much so far, with the exception of a couple of *Urvanity*-managed murals by Artez and Helen Bur in the pedestrian and commercial Calle Fuencarral or *The Rape of Europa* by Casassola, which still resists in the recently evicted, self-managed community garden in Calle Antonio Grilo. However, *Pinta Malasaña,* an annual initiative organised by Somos Malasaña and Madrid Street Art Project will celebrate its 7th edition this autumn. Every year, 100 artists take part, painting in a single day another 100 spaces, many of them shop shutters or shopfronts. At times, this has generated some conflict, or at least a tense dialogue, with writers who consider these spaces to belong to the graffiti scene, but one could always say that this is clearly a sign of the ongoing vitality of Malasaña.

Street Art Tours :
Madrid Street Art Project: **www.madridstreetartproject.com** - Cool Tour Spain : **www.cooltourspain.com**

Previous page, up - Plus, Rhax, Kors, Parque de la Ermita del Santo, Madrid (ES), 2020.
© GUILLERMO DE LA MADRID

Previous page, down - Hyuro, Paisaje Vallecas, Madrid (ES), 2016.
© GUILLERMO DE LA MADRID

Above - Digo Diego, Pinta Malasaña, Madrid (ES), 2017.
© GUILLERMO DE LA MADRID



STRAAT : LE NOUVEAU CENTRE D'ART URBAIN À AMSTERDAM

TEXTE / TIM MARSCHANG

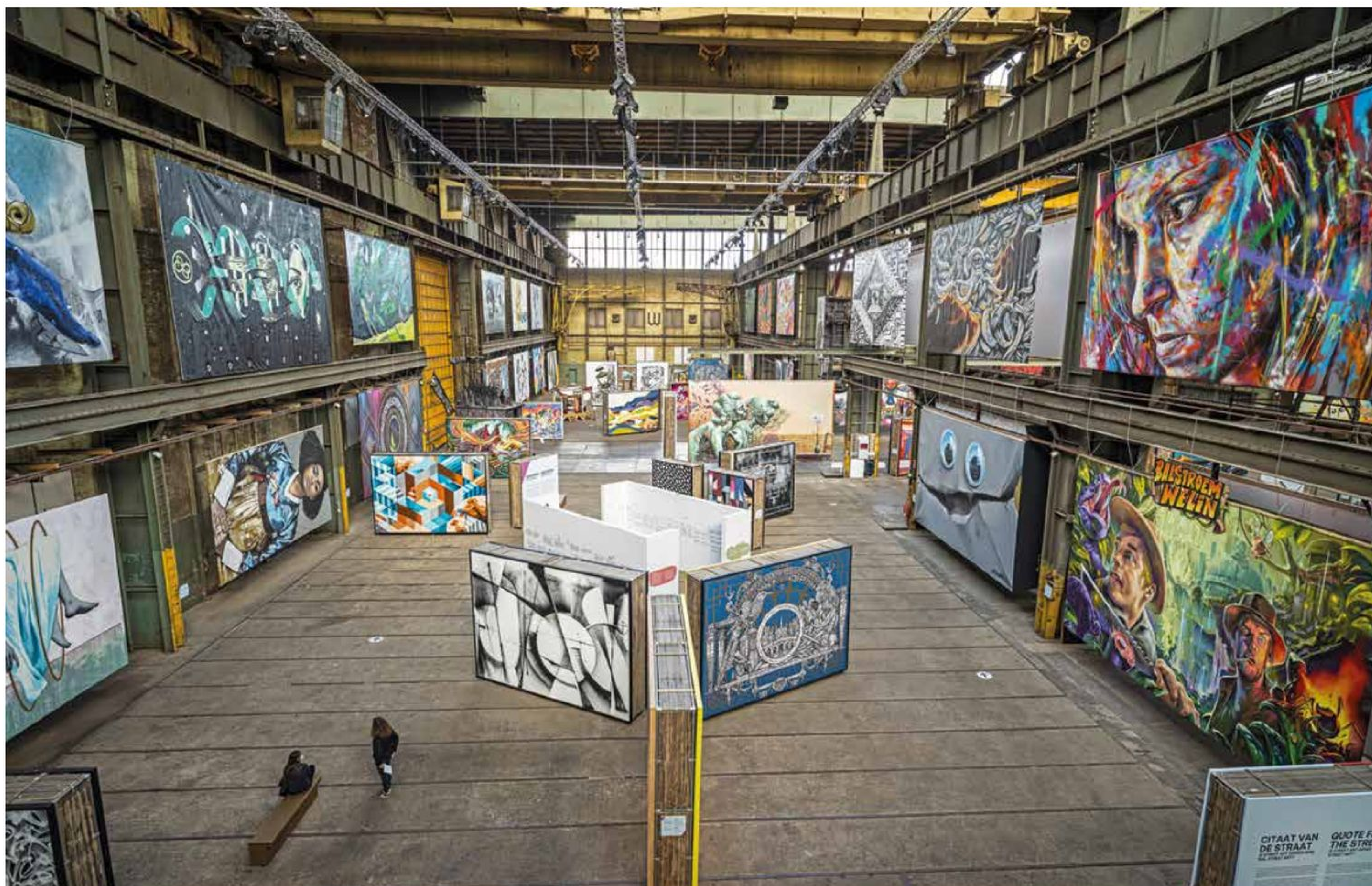
Après des années de patience et de doute, le STRAAT à Amsterdam a enfin ouvert ses portes. L'inauguration de ce nouveau centre d'Art Urbain est tombée à l'un des pires moments de la pandémie, et depuis octobre 2020, les portes du STRAAT se sont ouvertes et refermées en un battement de cœur. Maintenant que les nouvelles réglementations et les vaccins COVID sont en place, nous pouvons enfin profiter de l'une des collections de Street Art les plus remarquables et ce, dans un lieu unique. Alors, épinglez ce musée du Street Art dans votre Google Maps lorsque vous visiterez la belle capitale des Pays-Bas.

Ci-dessus - Vue de l'intérieur du STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2021. © COURTESY OF STRAAT MUSEUM

Page suivante - Vue de l'extérieur du STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2021. © COURTESY OF STRAAT MUSEUM

À l'intérieur, c'est un musée de Street Art, à l'extérieur, un paradis du graffiti : voilà bien une contradiction dans les termes ! Et pourtant, on n'aurait pas pu rêver accord plus parfait ! L'ouverture très attendue du STRAAT (le mot néerlandais signifiant « rue ») dans l'iconique port industriel de NDSM en octobre 2020 s'est passée dans le plus grand silence, et les portes de ce grand entrepôt de soudure sont restées fermées presque sans discontinuer pendant la pandémie. Aujourd'hui, cette vaste collection d'œuvres grands formats est prête à briller sous les feux de la rampe et à éblouir les visiteurs du musée. Amsterdam entretient une riche histoire avec le graffiti, et le NDSM est un lieu déjà bien connu des writers. Depuis la fin des années 1980, cet iconique port industriel a attiré des writers de tout bord qui en ont marqué tous les recoins. Impossible d'ignorer les murs bariolés, les tags insolents, les collages défraîchies et les pochoirs spirituels qui le parcourent : l'endroit rêvé pour accueillir le STRAAT, le tout premier musée de Street Art du Bénélux, et également, de par sa taille, le plus grand du monde. STRAAT est installé dans un ancien entrepôt de 8.000 m² en plein cœur du NDSM, un port industriel faisant à la fois figure de monument national et de gigantesque aire de jeu pour les graffeurs et street artistes d'Amsterdam. Il vous suffit de prendre le ferry derrière la Central Station et de descendre quand vous apercevrez le sourire innocent d'Anne Frank (une œuvre réalisée par l'artiste brésilien


Let me be myself



Ci-dessus - Vue d'ensemble du STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2021.
© COURTESY OF STRAAT MUSEUM

Page suivante, en haut - Farid Rueda, *Theft and Love,* STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2018.
© COURTESY OF STRAAT MUSEUM

Page suivante, en bas - Quelques œuvres de la section Aesthetical, STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2021.
© COURTESY OF STRAAT MUSEUM

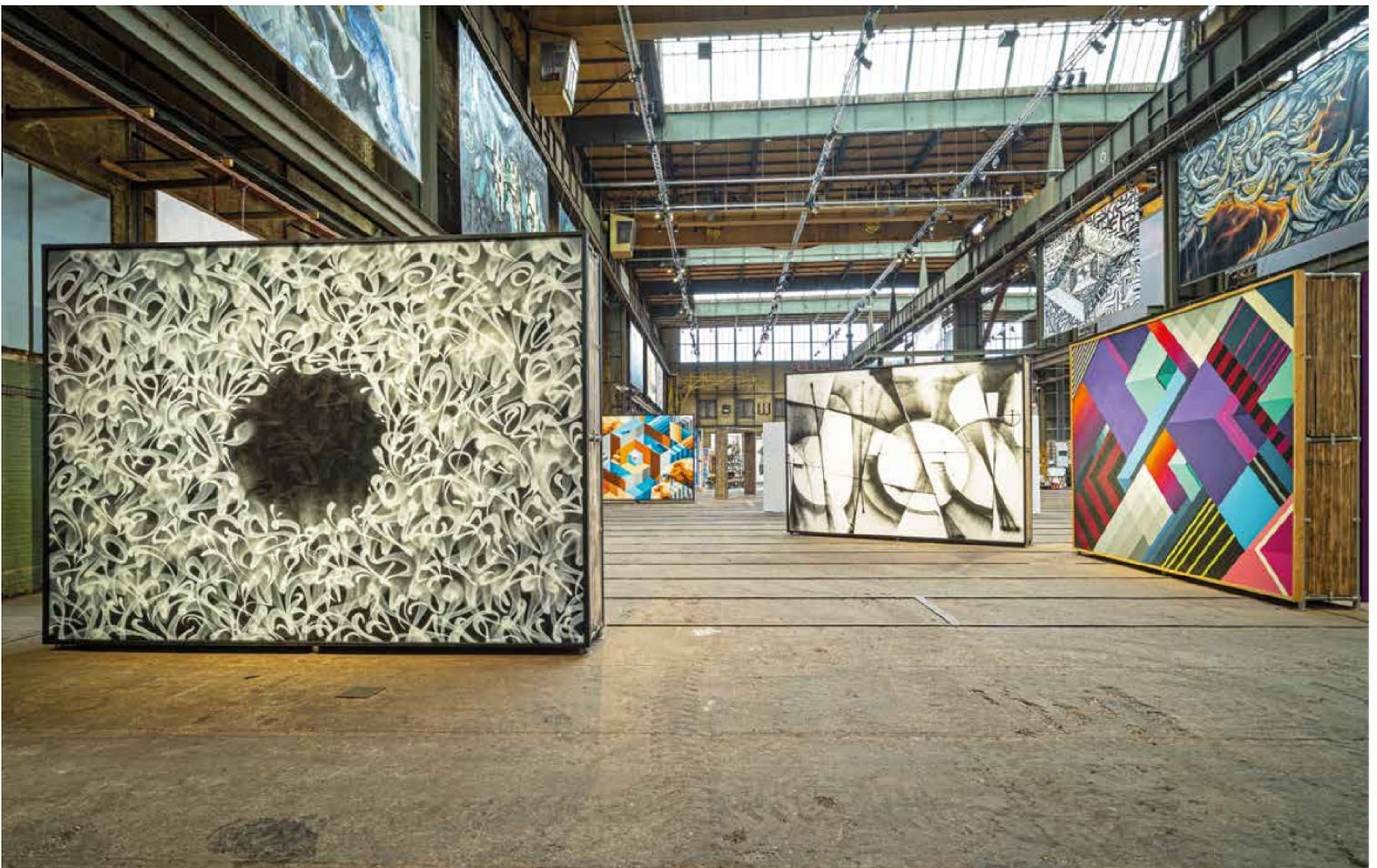
Eduardo Kobra, et intitulée *Let me be myself).* N'ayez crainte, vous vous apprêtez à vous immerger dans une expérience totalement unique ! Préparez-vous à découvrir la jungle urbaine du STRAAT !

Pendant plusieurs années, l'équipe du STRAAT a invité des artistes du monde entier pour de courtes résidences artistiques. Le résultat ? Des œuvres uniques que les artistes tirèrent de leur expérience, de leur univers propre et de leurs croyances. Maintenant que le musée a enfin ouvert ses portes, après plusieurs années de contretemps et de problèmes logistiques divers, les visiteurs sont invités à découvrir la sélection de plus de 150 œuvres actuellement exposées. Avec plus de 140 artistes et 32 pays représentés, le musée vous donnera un véritable aperçu des diverses cultures et courants de l'Art Urbain. Toutes les œuvres, dont les dimensions vont de 9 x 5 mètres à 2 x 3 mètres, sont accrochées sur des murs artificiels, ou suspendues au milieu du vaste espace du musée, le divisant ainsi ingénieusement en divers segments et intersections, le tout dans un accord savant avec le style industriel de ce vieil édifice. Ce labyrinthe d'œuvres vous mènera à travers l'histoire du graffiti et du Street Art, et vous présentera différents aspects de cette nouvelle forme artistique. Au début, vous ne saurez pas où donner de la tête – en haut, en bas, à droite, à gauche... Vous aurez l'impression de vous lancer dans une véritable chasse au trésor du Street Art ! Ce qui est sûr, c'est que le STRAAT dépasse de loin l'expérience muséale habituelle. Il vous plongera dans un grand bain d'inspiration urbaine fait d'anecdotes factuelles et de notices informatives sur le mouvement graffiti et Street Art vous permettant ainsi découvrir les petites histoires que la rue vous aurez cachées.

Les œuvres exposées sont regroupées en cinq thématiques. La section *Personal* développe l'idée que le Street Art est un reflet de l'univers propre à chaque artiste. La section *Aesthetical* s'attarde sur la recherche de formes parfaites menée par certains artistes urbains. *Grounded* met en lumière le lien entre le Street Art et son environnement. *Conscious* aborde la dimension militante et sociale du Street Art. Et enfin, *Empathic* se concentre sur la manière dont le Street Art communique avec son audience. Ces différentes sections rassemblent aussi bien des portraits intimes que monumentaux, des œuvres abstraites à couper le souffle et des installations totalement innovantes qui parlent des grands enjeux contemporains comme la crise climatique ou celle des réfugiés. Exactement le genre d'œuvres que vous verriez dans la rue.

L'exposition en cours intitulée *Quote From The Streets*, ouvre une discussion délicate autour de la question : le Street Art en est-il toujours quand on le sort de la rue ? Mais la vraie question serait plutôt : avons-nous vraiment besoin de trouver une réponse ? Exposer des œuvres issues du Street Art et du graffiti dans des musées ou des galeries n'implique pas forcément d'oublier les racines de la culture urbaine ! Au contraire, les musées de ce type permettent de consolider le mouvement,






VERMOGEN
INO



de le mettre en contexte et d'apporter aux artistes la reconnaissance et le respect qu'ils méritent. Toutes les œuvres présentées ont été créés spécialement pour le musée, à l'image des œuvres uniques que les artistes créent au gré de leurs voyages et de ce que leur inspire l'atmosphère des lieux qu'ils visitent. Passion et respect pour les artistes sont les maîtres mots de l'équipe du STRAAT, qui, maintenant que le musée est ouvert, peut enfin mener ses projets à bien.

Vous pourrez parcourir le musée librement ou bien réserver votre visite guidée, mais il ne faudra pas oublier la STRAAT Gallery, où sont organisées des expositions individuelles et collectives dédiées à l'histoire et à l'évolution du Street Art. L'un des fils rouges de la STRAAT Gallery est de rendre hommage à la très grande diversité de cette culture ainsi qu'à l'importance de ce mouvement à l'échelle mondiale. Les expositions changeront tous les deux mois, présentant chaque fois une nouvelle sélection d'œuvres disponibles à la vente. Les artistes exposés à la galerie seront également invités et encouragés à créer des œuvres pour la collection permanente du STRAAT.

Et ce n'est pas fini ! La collection du musée est en constante mutation, et David Roos, le commissaire d'exposition du STRAAT, espère bien accueillir toujours plus d'artistes une fois que la COVID sera derrière nous. « Nous voulons proposer une expérience urbaine totale à chacun de nos visiteurs, et changer à jamais l'opinion qu'ils se font du graffiti et du Street Art. Cette forme d'art contemporain ne se résume plus à des tags ou à de jolis portraits. Elle est aujourd'hui devenue l'un des mouvements artistiques les plus importants de notre époque. »

Alors que les villes cherchent de nouvelles manières d'attirer les touristes, le Street Art semble apporter la réponse idéale, le STRAAT n'étant que la cerise sur le gâteau d'une ville déjà bouillonnante sur le plan culturel. En sortant, vous passerez par la boutique du musée où vous pourrez acheter quelques bombes si le cœur vous en dit, et laisser votre marque sur les murs extérieurs. Que vous soyez un chasseur de Street Art chevronné ou un simple curieux, ce musée est un incontournable à ne pas rater ! Prenez également le temps d'admirer les murs extérieurs. Vous y verrez déjà quelques writers continuer l'histoire et écrire le chapitre suivant du graffiti à Amsterdam. Vous pourrez aussi partager les photos que vous aurez prises du musée sur Instagram et utiliser l'application *Street Art Cities* pour continuer votre chasse au trésor dans les rues d'Amsterdam. ■

ARTISTES DE L'EXPOSITION *QUOTE FROM THE STREETS* :

- Rafael Sliks (BR)
- Zësar Bahamonte (ES)
- Snik (GB)
- Dvate (AU)
- Royyal Dog (KR)
- Dourone (ES/FR)
- Said Dokins (MX)
- DERM (BE)
- Skount (ES)
- Nase (NL)
- MonkeyBird (FR)
- Bims (FR)
- L'Outsider (FR)
- Daan Rietbergen (NL)
- Mr. June (NL)
- Caratoes (BE)
- WESR (PE)
- Bruno Smoky (BR)
- Nicky Nahafahik (NL)
- Xoooox (DE)
- Jenny Sharaf (US)
- Nasca Uno (DE)
- Oscar (DE)
- Sidney Waerts (NL)
- Welin (DK)
- Balstrøm (DK)
- David Walker (GB)
- JanIsDeMan (NL)
- Eoin (IE)
- Sokar Uno (DE)
- Kevin Ledo (CA)
- Fin DAC (IR)
- Guido de Boer (NL)
- Mike 171 (US)
- SJK 171 (US)
- Dotsy (NL)
- Jim Vision (GB)
- Joren Joshua (NL)
- TWOONE (JP)
- Daze (US)
- Inkie (GB)
- Nomad Clan (GB)
- Alex Senna (BR)
- Vesod (IT)
- George Rose (AU)
- Guido van Helten (AU)
- INO (GR)
- The Lost Object (US)
- Helen Proctor (AU)
- Ever (AR)
- Morcky (IT)
- Dagoe (ES)
- SWOK (NL)
- Ox Alien (NL)
- Phibs (AU)
- Bounce (US)
- Davor Smoljan (BA)
- Klaas Lageweg (NL)
- Welin (DK)
- Bartkore (BE)
- Millo (IT)
- Beyond (NL)
- Dan Kitchener (GB)
- Cripta Djan (BR)
- Treze (ES)
- Adele Renault (BE)
- Nuno Viegas (PT)
- Base 23 (DE)
- Icy & Sot (IR)
- Jeffrey Cheung (US)
- Osch (CL)
- Erin Yoshi (US)
- SellFable (NL)
- United Painting (NL)
- Alaniz (AR)
- Bonzai (GB)
- Thomas Powell (GB)
- Guitar y Banjo (BE)
- Nafir (IR)
- Crânio (BR)
- Dale Grimshaw (GB)
- Li-Hill (CA)
- Seyb (FR)
- Clandestinos (BR/CA)
- Chor Boogie (US)
- Vegan Flava (SE)
- Jelmer Noordeman (NL)
- Mando Marie (US)
- Elmar Karla (DE)
- Eddie Colla (US)
- Pso Man (BE)
- Kram (ES)
- A squid called Sebastian (BE)
- Vyal One (US)
- Alex Face (TH)
- Wayne Horse (DE)
- Malakkai (ES)
- Taquen (ES)
- Nils Westergard (US)
- FAKE (NL)
- Tankpetrol (PL)
- Bijdevleet (NL)
- David Shillinglaw (GB)
- Karski (NL)
- Alice Pasquini (IT)
- Paola Delfin (MX)
- Lean Frizzera (AR)
- Tymon de Laat (NL)
- Buff Monster (US)
- Ben Slow (GB)
- Pez (ES)
- Mark Gmehling (DE)
- Chris Dyer (CA)
- Sipros (BR)
- Apitatán (EC)
- Oz Montania (PY)
- Brigada Ramona Parra (CL)
- Entes (PE)
- Mateus Bailon (BR)
- Farid Rueda (MX)
- Uno Nueve (CL)
- Gleo (CO)
- Cix (MX)
- Steve Locatelli (BE)
- Astro (FR)
- Ekundayo (US)
- Kool Koor (US)
- Binho Ribeiro (BR)
- Shaun Burner (US)
- Milu Correch (AR)
- Michel Alders (NL)
- Hugo Kaagman (NL)
- Carl KENZ (DE)
- Joram Roukes (NL)
- DOES (NL)
- Czee13 (GB)
- Saïd Kinos (NL)
- Street Art Frankey (NL)
- Bier en Brood (NL)
- Dodici (IT)
- Dilk (GB)

Page précédente - INO, *Available 4 rent*, STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2018. © TIM MARSCHANG – COURTESY OF STRAAT MUSEUM

Ci-dessus - Œuvres de Nils Westergard, Taquen et d'autres artistes de la section *Personal*, STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2021. © TIM MARSCHANG – COURTESY OF STRAAT MUSEUM



STRAAT: CENTRE OF URBAN ART IN AMSTERDAM

TEXT / TIM MARSCHANG

After years of patience and doubt, the STRAAT *museum* in Amsterdam has finally opened its doors. Originally scheduled to open at what was the worst possible time, since October 2020 the doors have opened and closed in a heartbeat. Now with new regulations and COVID vaccinations up and running, we can finally enjoy one of the most unique Street Art collections in an even more unique location. So, pin this Street Art museum in your Google Maps when visiting the beautiful Dutch capital city.

A Street Art museum on the inside, graffiti heaven on the outside – it sounds like a contradiction in terms. But it is actually a perfect match! The much-awaited opening of the STRAAT (meaning 'street' in Dutch) at the iconic NDSM Wharf in October 2020 was silent, and the pandemic kept the doors of this huge welding warehouse closed most of the time since then. Now, this grand collection of huge artworks is ready to shine and leave a lasting impression on every visitor.

Amsterdam has a rich history of graffiti and the NDSM Wharf is well-known spot for every graffiti writer. Since the late 1980s, this iconic freeport has attracted writers from just about everywhere who have left their mark all over the place. You cannot literally turn a blind eye to the colourful walls, dirty tags, loosened paste-ups and sharp stencil work – the perfect spot, therefore, to open STRAAT, the very first Street Art museum in the Benelux, and with its size, the biggest in the world. STRAAT resides in an 8,000m^2 former warehouse right in the middle of the NDSM Wharf, both a national monument and the biggest outdoor playground for graffiti and Street Art in Amsterdam. Just hop on the ferry at the back of the Central Station, and when you get off, a huge Anne Frank lures you closer with her innocent smile (painted by Brazilian Eduardo Kobra, titled: *Let me be myself*). But do not be afraid – you are about to enter something you have never seen before! Get ready to set foot in the urban jungle of STRAAT.

For years, the STRAAT team invited artists from all around the world, who, during a brief artist residency, created a unique canvas based on their experience, style and beliefs. Now that the museum is finally open after years of hiccups and logistic problems, people can enjoy more than 150 artworks on display. With 140+ artists from 32 countries, you will get an overall selection of diverse cultures and creativity.

All the paintings, ranging from 9 by 5 to 2 by 3 metres, are mounted on artificial walls or hang loosely in the huge space, ingeniously dividing it into squares and intersections, and carefully matching the industrial look of the old building. This labyrinth of artworks guides you through the history of graffiti and Street Art, showing you different aspects of this contemporary art form. You will not know where to look first – up, down or around the corner. You get the feeling that you are on an actual Street Art hunt somewhere. It definitely surpasses the museum experience one generally expects. It plunges you into an overall urban inspiration, sharing background stories and detailed information

Left - SNIK, *Escape*, STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2018. © COURTESY OF STRAAT MUSEUM

ARTISTS PART OF THE *QUOTE FROM THE STREETS* EXHIBITION:

- Rafael Sliks (BR)
- Zësar Bahamonte (ES)
- Snik (GB)
- Dvate (AU)
- Royyal Dog (KR)
- Dourone (ES/FR)
- Said Dokins (MX)
- DERM (BE)
- Skount (ES)
- Nase (NL)
- MonkeyBird (FR)
- Bims (FR)
- L'Outsider (FR)
- Daan Rietbergen (NL)
- Mr. June (NL)
- Caratoes (BE)
- WESR (PE)
- Bruno Smoky (BR)
- Nicky Nahafahik (NL)
- Xooox (DE)
- Jenny Sharaf (US)
- Nasca Uno (DE)
- Oscar (DE)
- Sidney Waerts (NL)
- Welin (DK)
- Balstrøm (DK)
- David Walker (GB)
- JanIsDeMan (NL)
- Eoin (IE)
- Sokar Uno (DE)
- Kevin Ledo (CA)
- Fin DAC (IR)
- Guido de Boer (NL)
- Mike 171 (US)
- SJK 171 (US)
- Dotsy (NL)
- Jim Vision (GB)
- Joren Joshua (NL)
- TWOONE (JP)
- Daze (US)
- Inkie (GB)
- Nomad Clan (GB)
- Alex Senna (BR)
- Vesod (IT)
- George Rose (AU)
- Guido van Helten (AU)
- INO (GR)
- The Lost Object (US)
- Helen Proctor (AU)
- Ever (AR)
- Morcky (IT)
- Dagoe (ES)
- SWOK (NL)
- Ox Alien (NL)
- Phibs (AU)
- Bounce (US)
- Davor Smoljan (BA)
- Klaas Lageweg (NL)
- Welin (DK)
- Bartkore (BE)
- Millo (IT)
- Beyond (NL)
- Dan Kitchener (GB)
- Cripta Djan (BR)
- Treze (ES)
- Adele Renault (BE)
- Nuno Viegas (PT)
- Base 23 (DE)
- Icy & Sot (IR)
- Jeffrey Cheung (US)
- Osch (CL)
- Erin Yoshi (US)
- SellFable (NL)
- United Painting (NL)
- Alaniz (AR)
- Bonzai (GB)
- Thomas Powell (GB)
- Guitar y Banjo (BE)
- Nafir (IR)
- Crânio (BR)
- Dale Grimshaw (GB)
- Li-Hill (CA)
- Seyb (FR)
- Clandestinos (BR/CA)
- Chor Boogie (US)
- Vegan Flava (SE)
- Jelmer Noordeman (NL)
- Mando Marie (US)
- Elmar Karla (DE)
- Eddie Colla (US)
- Pso Man (BE)
- Kram (ES)
- A squid called Sebastian (BE)
- Vyal One (US)
- Alex Face (TH)
- Wayne Horse (DE)
- Malakkai (ES)
- Taquen (ES)
- Nils Westergard (US)
- FAKE (NL)
- Tankpetrol (PL)
- Bijdevleet (NL)
- David Shillinglaw (GB)
- Karski (NL)
- Alice Pasquini (IT)
- Paola Delfin (MX)
- Lean Frizzera (AR)
- Tymon de Laat (NL)
- Buff Monster (US)
- Ben Slow (GB)
- Pez (ES)
- Mark Gmehling (DE)
- Chris Dyer (CA)
- Sipros (BR)
- Apitatán (EC)
- Oz Montania (PY)
- Brigada Ramona Parra (CL)
- Entes (PE)
- Mateus Bailon (BR)
- Farid Rueda (MX)
- Uno Nueve (CL)
- Gleo (CO)
- Cix (MX)
- Steve Locatelli (BE)
- Astro (FR)
- Ekundayo (US)
- Kool Koor (US)
- Binho Ribeiro (BR)
- Shaun Burner (US)
- Milu Correch (AR)
- Michel Alders (NL)
- Hugo Kaagman (NL)
- Carl KENZ (DE)
- Joram Roukes (NL)
- DOES (NL)
- Czee13 (GB)
- Saïd Kinos (NL)
- Street Art Frankey (NL)
- Bier en Brood (NL)
- Dodici (IT)
- Dilk (GB)



Above - Fin DAC, *Yansu,* STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2017.
© COURTESY OF STRAAT MUSEUM

Following page - Millo, *Untitled,* STRAAT Museum, Amsterdam (NL), 2017.
© TIM MARSCHANG – COURTESY OF STRAAT MUSEUM

about Street Art and graffiti, telling you the untold stories you might miss on the streets.

Works on display are grouped around five themes. *Personal* introduces the idea that Street Art is a reflection of the artist's universe. *Aesthetical* shows that sometimes Street Art simply pursues creating perfect shapes. *Grounded* reveals the connection between Street Art and its surroundings. *Conscious* demonstrates how Street Art can raise awareness. *Empathic* is about how Street Art communicates with its audience. You will find a wide array of monumental to intimate portraits, mind-blowing abstract work and ground-breaking installations that tell of contemporary struggles such as the climate and refugee crises, exactly the kind of work you find on the streets.

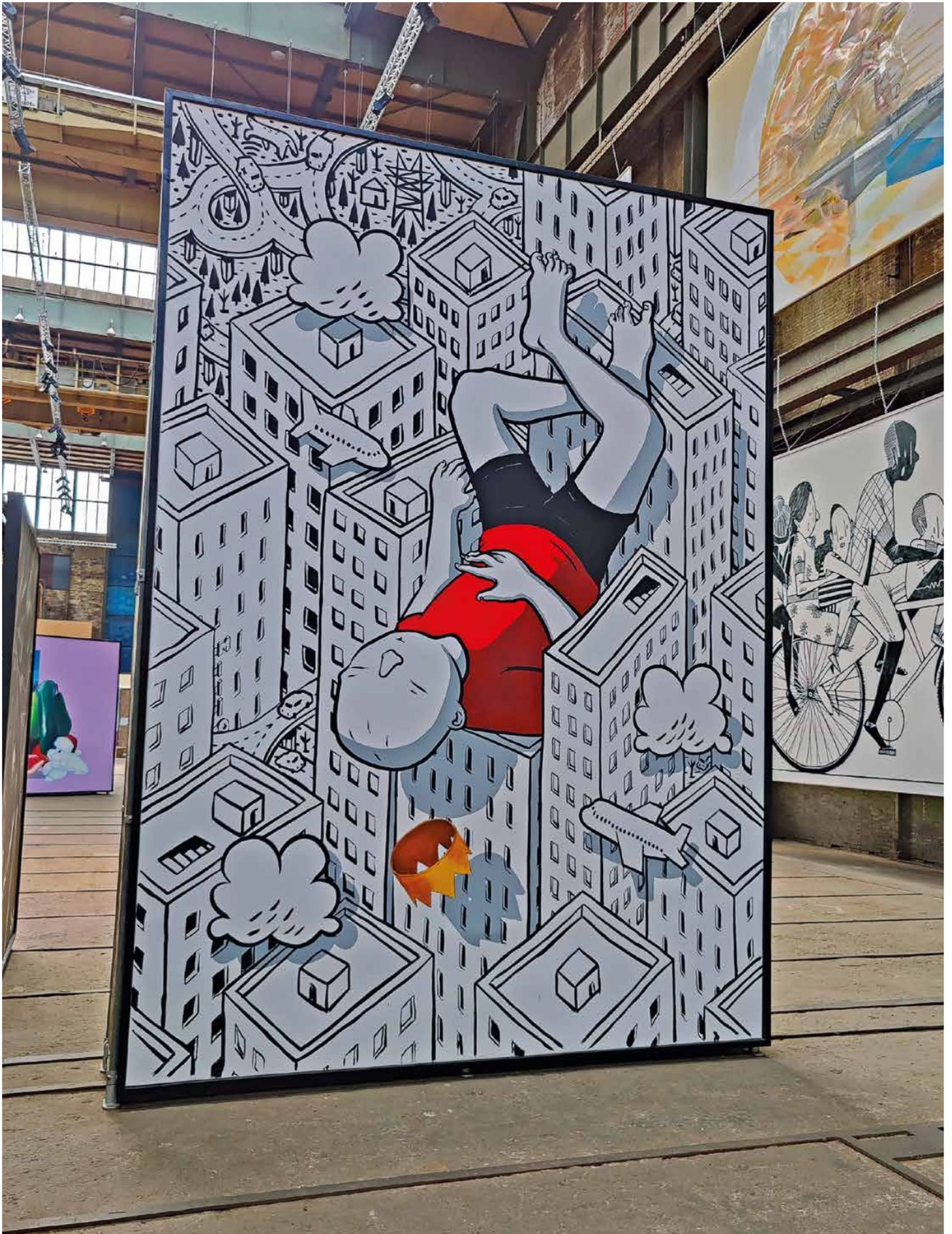
The current exhibition *Quote From The Streets* opens up a delicate discussion, questioning if Street Art inside is still street art. Well, the truth is: do we actually need to answer this question? Bringing Street Art and graffiti to museums and galleries does not necessarily mean that it makes you forget about the roots of this urban culture! On the contrary, museums such as this give more body, more background, and acknowledge the artists, giving them the respect they deserve. All the artworks on display were especially created for this purpose, exactly the same as when an artist travels, becomes inspired by the local vibe, and creates a unique artwork. Passion and respect for the artist are key to the STRAAT team, and now that the museum is open, they can finally unfold their next plans.

You can wander around by yourself or book a special Street Art tour in the museum. But there is also the STRAAT Gallery, where solo and group exhibitions are organised to showcase both the history and the future of Street Art. An overarching theme of the STRAAT Gallery is to magnify the diversity and range of the culture and prominence of this movement all around the globe. A new exhibition will be organised every two months in order to present a diverse selection of artworks for sale. Artists who participate in the gallery programming are also invited and encouraged to create works for the permanent STRAAT collection.

There is more: the collection of the museum is ever changing, so David Roos, curator of the museum, hopes to welcome many more artists when times go back to normal again. "We want to create an overall urban experience for everybody who visits, and forever change the mind of every visitor when it comes down to Street Art and graffiti. This contemporary art form is no longer just some fast tags and/or beautiful portraits, it's becoming one of the most influential art movements of our times."

While cities are looking for new ways to attract visitors, Street Art could be exactly the catalyst they are looking for, and STRAAT is the cherry on top of an already cultural hotspot in Amsterdam. While exiting the museum through the gift shop, you can buy cans if you are so inspired and want to leave your mark on one of the outside walls. If you are a die-hard Street Art hunter or just a regular explorer, put this museum on your to-do list, because you do not want to miss it. Take a look at the outside walls and you will see some writers already dropping the next layers, building the next chapter of graffiti history. You can also share some cool shots of the STRAAT Museum on Instagram or use the Street Art Cities app to explore Street Art throughout Amsterdam! ■

More info and tickets on www.straatmuseum.com www.streetartcities.com





LE STREET ART A L'AFFICHE

TEXTE / MAXIME DELCOURT

De Jacques Villeglé, qui proposait dans les années 1950 un vrai travail de récupération d'affiches lacérées, aux attaques visuelles de Zevs, l'affiche a toujours été un support particulièrement prisé par les artistes urbains. Pour son format, qui invite à circonscrire ses idées dans un minimum d'espace, mais aussi pour sa visibilité, qui contraste avec l'anonymat dans lequel les street artistes ont longtemps été confinés. Au passage, si cela permet de poser un regard sur le monde, le capitalisme à outrance et notre relation aux images, ce n'est peut-être pas plus mal.

STREET ART ON POSTER

From Jacques Villeglé and his work on lacerated posters back in the 1950s to Zevs's visual attacks, posters have been the medium of choice of urban artists for a long time. Its concise format forces them to synthesise their ideas in a limited space, and its high visibility contrasts with the usual anonymity of street artists. Besides, they are a perfect tool to criticise society, over-capitalism and our relationship to images.

Ci-contre - Zevs, Marlboro *Last Cowboy,* 2021. © ZEVS

Ci-contre - Intervention des Frères Ripoulins, Lyon, 1984.
© J-F LEFEVRE

Page suivante - Stinkfish, Paris (FR), 2019.
© STINKFISH



Depuis toujours, l'affiche a permis à l'art de se déployer dans la rue. Les artistes, grands acteurs de l'art nouveau, du modernisme ou de l'Art déco, peuvent en témoigner : tous, d'Alfons Mucha à Leonetto Cappiello et Jean Faucheur, ont utilisé ce format, plus ou moins grand, pour traduire leur démarche artistique, leur ancrage stylistique et leur vision politique, au risque de se faire attraper par les forces de l'ordre – rappelons que, dans les années 1960, Daniel Buren s'est fait arrêter pour affichage sauvage à Berne, en Suisse. Car, au-delà de l'art, l'affiche a toujours été un moyen de poser un regard sur la société, en direct et à la vue de tous. Il est donc inévitable qu'elle serve de support aux street artistes, qui prennent ainsi un malin plaisir dès la fin des années 1970 à détourner les panneaux publicitaires de leurs fonctions initiales.

Certains font dans la discrétion la plus totale ; d'autres, en revanche, envisagent cette réappropriation de l'espace public comme un ultime coup de com' : « Lorsque nous avons créé les Frères Ripoulin dans les années 1980, l'idée était d'utiliser l'affiche comme une publicité à notre travail, rembobine OX, membre de ce collectif parisien. Ainsi, on signait notre œuvre et on mettre notre numéro de téléphone sur l'affiche afin que l'on puisse nous contacter. Pour nous, c'était un moyen de se faire repérer, de démarcher le monde de l'art. Alors, forcément, on créait nos affiches dans les rues les plus fréquentées de la ville. »

For centuries, posters have been a way for art to infiltrate the public space. The leading figures of Art Nouveau, Modernism and Art Deco took advantage of it: from Alphonse Mucha to Leonetto Cappiello and Jean Faucheur, they all used advertising posters, large or small, to spread their artistic vision, their style and political opinions, sometimes at the risk of getting into trouble with the authorities – in the 1960s, Daniel Buren was arrested for illegal bill posting in Berne, Switzerland. Advertising posters have always been a way to directly and openly comment on society. It was only a matter of time until street artists took hold of it, appropriating billboards from the end of the 1970s.

Some adopted a discreet approach while others used it as the ultimate publicity stunt: "When we created the Frères Ripoulin collective in the 1980s, the idea was to use advertising posters to promote our work," remembers OX, a member of the Parisian collective. "We used to sign our work and leave our phone number on the poster as contact info. For us, it was a way to draw attention and market ourselves to art professionals. So obviously, we chose posters in the busiest streets."

A win-win deal

But times have changed, and today, big brands monopolise every inch of urban space, shaping our perception of


HORAIRES D'OUVERTURE
RECEPTION
6H00-12H00

Connexions mercantiles

Depuis, les temps ont changé : les marques monopolisent la moindre parcelle de l'espace urbain, modifiant profondément notre perception des couleurs ou des formes, privant quiconque de sa liberté à se fier à son imaginaire. C'est là tout l'intérêt des affiches pour les street artistes et autres graffeurs, qui voient dans ce support une double possibilité : détourner ces espaces publicitaires pour diffuser un autre message, plus artistique, parfois plus social ; s'associer à différentes marques dans l'idée d'accéder en toute légalité à ces espaces tout en remplissant au passage leur compte en banque. Avec les années, c'est même devenu une tendance : tandis que des agences comme Renc'Art se spécialisent dans la communication via le Street Art, de plus en plus d'artistes sont invités à *customiser* les campagnes visuelles de marques prestigieuses, visiblement très heureuses de pouvoir offrir une touche artistique, plus jeune et dynamique, à leur identité visuelle – pensons ici à Fabel pour Calvin Klein, Kongo pour Hermès, Retna pour Louis Vuitton ou encore Grems pour Nike.

Au fond, cette association n'a rien de surprenant : les artistes comme les publicitaires ont pour volonté commune d'afficher leur travail dans les endroits les plus visibles possible, d'interpeler le passant, de questionner son regard. Surtout, les artistes ont, de tous temps, été sollicités par des marques afin de réaliser des affiches, à l'image de ce qu'ont pu autrefois entreprendre Toulouse-Lautrec ou Norman Rockwell. Il serait toutefois injuste de limiter l'usage de l'affichage public à de seules fins mercantiles. L'idée, comme souvent, est avant tout de faire passer un message. L'affiche réalisée en 2008 par Shepard Fairey dans le cadre de la campagne présidentielle de Barack Obama est en cela un cas d'école : il s'agissait ici de participer à un moment historique, d'illustrer un vent supposé nouveau sur le plan politique – d'où le slogan *Hope*.

Au sens street

Aux accointances avec le pouvoir en place, d'autres préfèrent en revanche rester fidèles à la voie du vandalisme, refusant la marchandisation d'un courant artistique, bien conscients que l'affiche, véritable support du message publicitaire, est une excellente façon de populariser une cause, un combat, un discours. C'était le cas en 2012 lorsque le collectif Brandalism remplaçait les affiches des panneaux publicitaires par des affiches factices, reprenant le logo de grandes marques tout en modifiant le contenu ; c'est également le cas avec Zevs qui, depuis les années 2000, détourne avec audace et beaucoup provocation les logos et les campagnes publicitaires d'enseignes internationales. Dernièrement, le street artiste français s'est même attaqué à différents titres de presse *(Paris Match, Libération, Télé Z)*, dont il a remplacé les couvertures initiales par un cow-boy, semblable à celui qui incarne la marque Marlboro, recouvert de sang.

Ces dernières années, tous ces détournements ont fait la joie des réseaux, où les gens relaient en masse ce genre de tentatives, également proposées par des artistes tels que Mobstr, Stinkfish ou Etienne Lavie. De là à considérer l'affiche comme un espace de contestation, il n'y a qu'un pas que l'on se gardera de franchir. C'est même les lacets noués que l'on peut affirmer leur importance sur le plan créatif, la taille des panneaux et la concurrence avec les images publicitaires dictant certains choix graphiques comme l'utilisation d'aplats et de larges cernes. Quant à OX, il préfère conclure ainsi : « Beaucoup voient dans les affiches une pollution visuelle. Or, la ville paraît muette quand il n'y pas d'affiches. Pareil dans le métro, où elles rendent ces lieux nettement moins anxiogènes. En fin de compte, elles ne sont rien d'autre qu'un support hyper accessible à l'expression artistique. » ■

colours and forms and impairing our imaginative freedom. And it is precisely why street and graffiti artists are so drawn to posters, which provide two opportunities: appropriating advertising space to convey a more artistic and sometimes social message, and partner with brands to legally access these advertising slots, all the while cashing in some real money. It has even become a trend over the years: while agencies such as Renc'Art specialise in Street Art-based communication campaigns, more and more artists are invited to customise advertising campaigns for prestigious brands looking to pimp their visual identity with a fresh contemporary art touch – we can think of Fabel with Calvin Klein, Kongo with Hermès, Retna with Louis Vuitton or Grems with Nike.

In the end, there is nothing surprising in this association since artists, like advertisers, aim to show their work in the most visible spots, to grab people's attention and retain it. And in the past, it was common for artists to collaborate with brands to design ads, like Toulouse-Lautrec or Norman Rockwell used to do. Public posting, however, is not limited to mere commercial interest. Often, it is a way to convey messages. The poster Shepard Fairey did in 2008 during Obama's presidential campaign is a study case in that regard: it was about taking part in a historical moment and capturing a time of political change – hence, the slogan *Hope*.

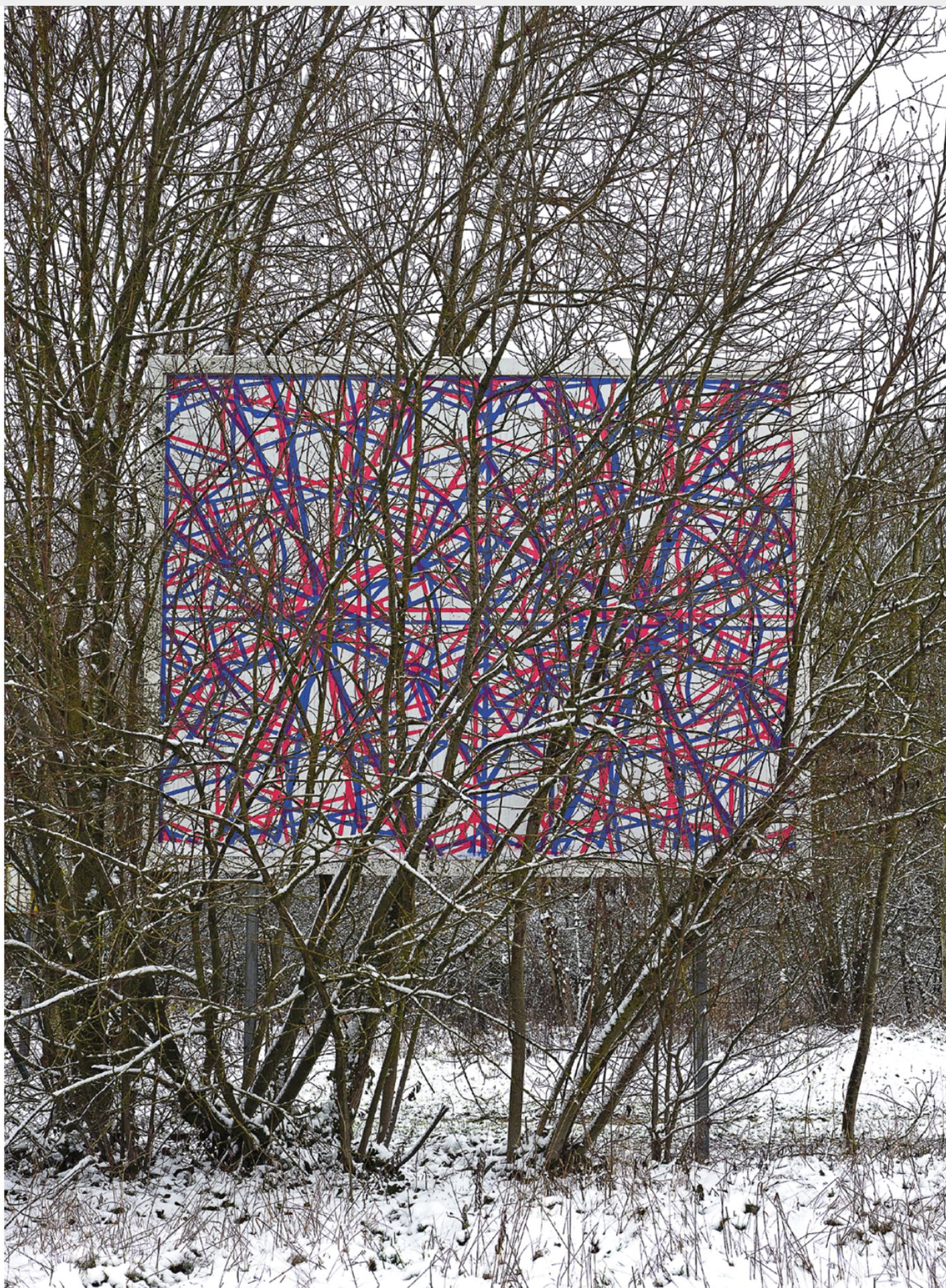
Vandal style

While some like to rub shoulders with officials, others continue to prefer the ways of vandalism, refusing the commodification of Street Art, well aware that posters, generally used for advertising campaigns, are also an excellent tool to spread awareness about specific issues and causes. Such was the case in 2012, when the Brandalism collective replaced advertising posters with fake ones, reusing big brands' logos while twisting their message. It is also the modus operandi of Zevs, who started his bold and mischievous appropriation of the logos and ad campaigns of international corporations in the 2000s. Recently, the French street artist lashed out on various French media such as *Paris Match, Libération and Télé Z*, the covers of which he replaced with a cowboy similar to the one embodying the Marlboro brand, yet covered in blood.

Over the past years, these detournements buzzed on social media, where people are happy to massively share these visual attacks, also perpetrated by artists such as Mobstr, Stinkfish and Etienne Lavie, turning ads into a medium of anti-establishment messages. But in all cases, the role they play from a creative standpoint is undeniable, as the size of the boards and the competition with advertising images have directed graphic choices such as the use of flat tints and big outlines. And OX concludes: "Many see advertising posters as visual pollution. But cities would be so silent without them. The same goes in subways, which they make way less claustrophobic. In the end, they provide a very accessible medium for artistic creation." ■

Ci-contre- SHEPARD FAIREY, *Arab Woman,* 2019. © SHEPARD FAIREY





OX, Chaumont, 2021. © ox



OX, Amsterdam, 2018. © OX

OX – L'ART DU VIDE

OX – THE ART OF SILENCE

Les Frères Ripoulin est un collectif né d'une passion commune : celle d'OX et ses partenaires de jeu rencontrés aux Arts Décoratifs de Paris pour Jean Faucheur qui, dans les années 1980, pratiquait déjà les collages sur de grands panneaux publicitaires. Très vite, ces vandales arpentent les rues de Paris et New York avec une idée en tête : « Non pas détourner les affiches, ni saccager le support, mais se le réapproprier et le recouvrir entièrement de nos dessins », confie OX, toujours actif aujourd'hui et visiblement fier d'avoir pu collaborer avec des artistes de renom (Keith Haring, Olivia Clavel et Kiki Picasso du collectif Bazooka, Agnès b., etc.). Malgré les années, OX a gardé la même obsession pour les panneaux publicitaires. Il aime la liberté qu'ils permettent, l'espace qu'ils offrent aux couleurs, et dit les envisager selon une méthode qui n'appartient qu'à lui : « Je ne suis pas fan des messages trop frontaux, je préfère laisser au spectateur la possibilité d'y trouver ce qu'il veut. Aussi, j'ai plutôt tendance à vouloir dialoguer avec le décor, faire de l'espace public l'élément central de mon travail, privilégier l'abstraction et la soustraction au concret et à l'accumulation d'éléments visuels. » Ou comment tendre vers le minimalisme pour dévoiler une interaction poétique avec l'environnement. ■

Frères Ripoulin is a collective created around the shared passion of OX and his buddies, whom he met at the Ecole des Arts Décoratifs de Paris, for Jean Faucheur, an active practitioner of billboard paste-ups back in the 1980s. Very quickly, these vandal artists roamed through the streets of Paris and New York with one idea in mind: "We didn't want to appropriate or damage the billboards, but to use and entirely cover them with our own drawings," says OX, still active today and proud to have collaborated with renowned artists such as Keith Haring, Olivia Clavel, Kiki Picasso from the Bazooka Group, and Agnès b. Time passed, but OX remained fond of billboards. He likes the freedom of expression they provide and the role they give to colours, claiming he has a unique approach to this medium: "I don't like messages that are too straightforward. I prefer letting viewers see what they want. I also generally look to interact with the environment, using the public space as the central element of my work. I favour abstraction and removal over figuration and the adding of visual elements." Through his minimalist approach, OX opens a poetical dialogue with the environment. ■



SHEPARD FAIREY, *Earth Crisis,* Galerie Itinerrance, Paris (FR), 2016. © SHEPARD FAIREY

SHEPARD FAIREY – L'AFFICHE POLITIQUE

SHEPARD FAIREY – THE ART OF POLITICS

Issu de la culture du skateboard, Shepard Fairey est ce que l'on pourrait appeler vulgairement un artiste de la rue. Floquer des planches de skate, coller des stickers, réutiliser les codes de la pop culture pour détourner les messages publicitaires, cela a toujours fait partie des obsessions de l'artiste américain. Outre cette fameuse affiche Hope à l'effigie d'Obama, dont l'influence sur les élections a été saluée par l'ancien président des États-Unis, on doit donc à Shepard Fairey un certain nombre d'œuvres aujourd'hui clairement identifiées par le grand public. Il faut dire que sa peinture, imprégnée d'une imagerie commerciale (il dirige également une agence de publicité à Los Angeles, Studio Number One), s'articule autour de la notion de choc esthétique : de l'affiche du film Walk the Line de James Mangold (2006) à sa représentation de la devise « Liberté, Egalité, Fraternité », l'idée est à chaque fois de faire référence à ces affiches qui, autrefois, alimentaient la propagande des gouvernements. Ce n'est sans doute pas pour rien si Shepard Fairey, qui proposait en 2017 un kit d'affiches à télécharger gratuitement dans l'idée de soutenir les manifestations anti-Trump, se dit inspirer par le constructivisme russe. Mieux, l'Américain se revendique populiste : tout, chez lui, rappelle qu'il est possible de réaliser des œuvres divertissantes et pop sans pour autant oublier d'y glisser une réflexion. ■

Shepard Fairey comes from the skate culture and is the quintessence of the street artist. Customising skateboards, pasting stickers and using the codes of pop culture to twist advertising messages are common practices of this American artist. Aside from his famous Obama Hope poster, whose impact on the presidential election was recognised by the elected president himself, Shepard Fairey has created a number of works that today have become iconic among the general public. Influenced by commercial imagery (Shepard Fairey also runs Studio Number One, an advertising agency based in Los Angeles), his work hinges on the notion of aesthetic shock: from the poster of the movie Walk the Line by James Mangold (2006) to his interpretation of the French motto 'Liberté, Egalité, Fraternité', Shepard draws from the graphic codes of 20th-century governmental propaganda. In 2017, he made a set of posters available as a free download for people to take part in anti-Trump protests and makes no secret of his Russian constructivist inspirations. In fact, the American even claims to be a populist, reminding us that it is possible to create entertaining and pop artworks that convey real messages. ■

STEPHANE MOSCATO – SATIETE DU SPECTACLE

STEPHANE MOSCATO – SATIETY OF THE SPECTACLE

Stéphane Moscato ne s'en est jamais caché : « la forme n'est pas suffisante, il faut que le fond s'y ajoute ». Ainsi, l'artiste marseillais ne se contente pas de créer ses affiches en atelier, souvent préparées au cutter à partir de logos, de slogans et de couleurs récupérés ça et là. Il s'agit avant tout pour lui de traiter ce format comme un « ready made », de se réapproprier la peau des murs et d'y diffuser ses idées, telles quelles, en toute spontanéité. Traduction : les œuvres de Stéphane Moscato se reçoivent comme un étonnant mélange d'art contemporain et de culture rock, d'Ernest Pignon-Ernest et de Raymond Pettibon, des préceptes situationnistes et des codes de communication propres à une affiche de concert ou à une pochette d'album. Born To Be Punk, disait le titre d'une de ses premières expositions en 2008, à la Galerie Guillaume Daeppen : c'est vrai qu'il y a un héritage de cette culture DIY dans la façon qu'a le pochoiriste et affichiste de réaliser son travail. À Marseille, il dit disposer de suffisamment de matériaux ou de déchets à récupérer pour ses collages anarchiques, systématiquement soulignés par une réflexion. Depuis le début des années 2000, Stéphane Moscato n'a en tout cas rien perdu de son goût pour le « trash maîtrisé », pour ce recyclage d'images qui l'amène à se réinventer en permanence, et à penser perpétuellement ses œuvres en fonction du lieu où elles vont être affichées. ■

For Stéphane Moscato: "Form is nothing without ontent." In addition to creating posters in his studio, often made of logo and slogan cut-outs associated with graphic elements collected here and there, this Marseille-based artist also uses this medium as a readymade, a way to appropriate the "skin of the walls" and broadcast his ideas uncensored. As a result, his works are a unique blend of contemporary art and rock culture, of Ernest Pignon-Ernest and Raymond Pettibon, of situationist precepts, music concert and album cover graphic codes. Born To Be Punk was the title of one of his first exhibitions held at the Gallery Guillaume Daeppen in 2008, and the mark of this grunge culture on Stéphane Moscato truly shows in the way this stencil and poster artist creates his work. Marseille seems to provide enough recycled materials and waste for his anarchic paste-ups conveying strong messages. Since the early 2000s, Stéphane Moscato has been developing his somewhat trashy yet curated aesthetic based on recycled images, which led him to constantly reinvent himself through context-specific works. ■

STEPHANE MOSCATO, *MEOOOW,* Cours Julien, Marseille (FR), 2019. © STEPHANE MOSCATO



STEPHANE MOSCATO, *Crooked City,* Dock Des Suds, Marseille (FR), 2018. © STEPHANE MOSCATO





Zevs, *Visual Attack GAP,* Paris (FR), 2001. © ZEVS

ZEVS – ATTAQUE VANDALE

ZEVS – LIQUID STRIKES

Obsédé par les logos, le street artiste français ne cesse depuis près de vingt ans de trouver de nouvelles façons de décliner ses célèbres attaques visuelles. Que ce soit en faisant dégouliner les logos de célèbres enseignes (Nike, McDonald's) ou en bombant un point rouge au milieu du front des icônes d'affiches publicitaires, l'idée est à chaque fois d'interroger l'image d'une marque, de dénoncer l'omniprésence du capitalisme et de s'accaparer les codes de la pop culture - pour l'anecdote, il a d'ailleurs eu l'idée des « logos liquidés » après avoir lu un comics dans lequel Superman se liquéfiait au contact de la kryptonite. À la croisée du graffiti, de la performance et de l'art contemporain, ce qui n'a rien d'illogique de la part d'un artiste issu d'une famille de peintres, toutes ces affiches confirment que Zevs est bel et bien un « serial pub killer », obsédé à l'idée de se jouer des publicités, quitte à les faire disparaître. Ainsi de ses « kidnapping visuels », où les mannequins des publicités sont retirés des panneaux, ne reste plus que le contour de leur corps, comme s'il s'agissait pour Zevs de provoquer le regard du spectateur, d'amener une forme (la publicité), foncièrement attirée par la visibilité, à se réinventer à travers l'absence d'informations. ■

This French street artist obsessed with logos has spent the last twenty years inventing new ways of attacking public space. Whether he drips famous logos such Nike or McDonald's or sprays bloody red dots on ad models' foreheads, Zevs follows the same idea: to question images, denounce the overbearing power of capitalism, and twist the codes of pop culture. Just for the anecdote: it was after reading the comic book where Superman liquefies on contact with kryptonite that Zevs thought of dripping logos. At the crossroads of graffiti, performance and contemporary art, not surprising for an artist born into a family of painters, Zevs has firmly established himself as a "serial pub killer", determined to fight against advertising, possibly even eradicating it. Like when he "visually kidnaps" models from their ads, leaving only the outlines of their bodies, in order to grab our attention and force the attention-seeking advertisement medium to reinvent itself through this prank. ■

COMBO CK – DESSINS AFFICHES

COMBO CK – MAKING INTENTIONS CLEAR

En 2014, Combo CK, jamais le dernier lorsqu'il s'agit de poser un regard cynique sur la société, marque les esprits en détournant des affiches dans le cadre des élections municipales française. Trois ans plus tard, au moment des élections présidentielles, le Français récidive et remplace cette fois-ci les différents candidats par des personnages de dessins animés : Picsou, Ariel la petite sirène ou encore Pinocchio et Cartman. À chaque fois, ces posters sont affichés dans la rue, accompagnés d'un slogan personnalisé : « Ayez confianceee, votez pour moiiii », dit Kaa, le serpent du *Livre de la jungle*, tandis que la *catchline* de Cendrillon se reçoit comme une pique à ces ministres accusés d'abus de pouvoir (« Ma robe et mes souliers m'ont été offerts par une amie »). Le geste opéré ici par Combo CK est d'autant plus fort qu'il utilise un support (l'affiche) totalement légal, là où le graffiti est traditionnellement interdit au sein de l'espace public. Ou comment faire des panneaux JCDecaux, habituellement réservés à des affiches censées prodiguer différentes valeurs marchandes, le lieu d'exposition d'un art populaire, capable d'influer sur la politique. Le tout, sans jamais être lourdingue ou moralisateur, l'idée étant simplement de remettre l'art, l'humour et l'humain en valeur au sein de ces rues noyées sous des quantités d'images. ■

In 2014, Combo CK, known for the cynical look he takes on society, made the headlines when appropriating posters of the French municipal election campaigns. Three years later, during the presidential elections, the French artist struck again by, this time, replacing candidates with cartoon characters such as Scrooge McDuck, the Little Mermaid, Pinocchio or Cartman. Each time, he left his posters in the street with humorous slogans: "Trussst me, votttte for me" – in reference to Kaa, the python in *The Jungle Book*, or "My dress and shoes are gifts from friends," says Cinderella, to jibe the French ministers accused of misuse of power. Here, Combo CK's gesture is all the more powerful in that he uses a medium (the poster) which is completely legal, while graffiti is traditionally illegal in the public space. Combo CK also transformed JCDecaux billboards, normally used to advertise commercial goods, to exhibit a popular art form conveying political messages. And he did so without ever being crude or patronising, as his goal is simply to put art, humour and the human element back into the heart of these streets, saturated with images. ■





Combo CK, *Élection Présidentielle 2017,* Paris (FR), 2017. © COMBO CK



OKUDA

Le peintre du pop surréalisme

—

INTERVIEW / SOLENN CORDROC'H

Depuis ses débuts en 2005, Okuda façonne un art protéiforme et polychromatique aux quatre coins du monde. Sculptures, photographies, vidéos et bien évidemment fresques, l'artiste espagnol multidisciplinaire nous ouvre les portes de son monde éminemment fantasque, qualifié de pop surréaliste, où passé et futur se marient avec vivacité dans des œuvres engagées et colorées.



Ci-dessus – *Kaos Trip* solo exhibition, K11 Art Mall Guangzhou City (CN), 2020.
© OKUDA

Vos œuvres sont incroyablement dynamiques, de par leurs couleurs et leurs formes géométriques à foison. Que représentent-elles ? Ont-t-elles une signification particulière ?
Je visualise assez facilement le cercle chromatique des couleurs donc je les utilise toutes en adéquation les unes avec les autres. Elles attirent facilement le regard et retranscrivent un certain sentiment de joie. Les formes géométriques font elles aussi partie intégrante de mes œuvres. Elles m'évoquent des langages du passé que j'aime mixer avec un style plus contemporain. L'idée est de représenter le passé et le futur, un monde à la fois organique et digital.

Sculptures, photographies, vidéos, votre art s'étend au-delà des fresques murales. Que vous apporte ces différents médiums ?
J'adore jongler avec toutes les disciplines, elles retranscrivent toutes les facettes de ma personnalité. Il me serait impossible de n'en choisir qu'une, elles se complètent toutes entre elles. Je pratique la photographie depuis longtemps même si mes images restent plus confidentielles que mes fresques par exemple. De même pour les sculptures, qui deviennent de plus en plus une large partie de mon travail. Et concernant la vidéo, restez à l'écoute car je collabore avec un artiste musical assez important, mais je ne peux en dire plus pour le moment.

Quel serait le prochain outil que vous aimeriez prendre en main ?
L'architecture ! J'aimerais vraiment réaliser un bâtiment de A à Z. Jusqu'alors, j'ai toujours peint sur des murs déjà existants alors qu'il serait assez grisant de façonner sa propre structure d'envergure.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?
Le surréalisme de manière générale. Tout m'inspire dans ce courant. Quand j'ai découvert Dalí, une nouvelle fenêtre s'est ouverte sur le monde. Je me suis de suite sentie connecté à sa perception artistique. Et plus





récemment, pendant la pandémie, j'ai redécouvert le pouvoir d'Internet et sa formidable capacité à connecter les humains des quatre coins du monde, au-delà des spatialités. D'ordinaire, je voyage souvent mais j'ai été, comme tout le monde, condamné à rester sur mon canapé. Au lieu de me morfondre, j'en ai profité pour créer et m'abreuver d'art en ligne. C'était une période d'une énergie folle et très inspirante également.

La musique est également vectrice d'idées chez vous. Qu'aimez-vous écouter ?
Effectivement, j'écoute constamment de la musique quand je travaille. La musique fait pleinement partie de ma vie et beaucoup de mes amis évoluent dans la sphère musicale, comme DJs, musiciens, producteurs... Ma playlist est très variée, du flamenco au bossa nova en passant par le rap, le hip hop ou l'électro selon mes humeurs. J'apprécie tout particulièrement M.I.A., Die Antwoord et Bad Bunny.

N'oublions pas votre passion pour le cinéma. Quel serait le film qui reflèterait au mieux votre art ?
Le premier film qui me vient à l'esprit est *The Fall* de Tarsem Singh. C'est l'histoire d'une petite fille hospitalisée qui se lie d'amitié avec un cascadeur de Hollywood, lui-aussi accidenté. C'est un film assez surréaliste qui cristallise deux histoires en une, un peu comme ma vie. Il y a d'un côté mon quotidien parfois barbant et de l'autre, mon monde coloré et surréaliste qui se reflète dans mon art.

Vous avez étudié l'art à l'université de Madrid, qu'avez-vous retenu de ces années d'apprentissage ?
J'ai appris l'histoire de l'art et différentes techniques artistiques qui me sont encore utiles aujourd'hui. Mais le plus important est de pratiquer sans relâche et de tester constamment de nouvelles choses pour se forger sa propre identité. J'ai commencé à me forger ma voie dans le Street Art à l'âge de 16 ans en graffant, puis petit à petit, j'ai trouvé ma véritable voie, celle de Okuda.

D'ailleurs, que signifie Okuda ?
Je ne sais pas vraiment si ce mot signifie quelque chose. Okuda est un nom japonais emprunté dans le générique de fin d'un jeu vidéo auquel nous jouions enfant mon frère et moi. Je l'ai de suite adopté, peut-être parce qu'il se rapproche un peu de mon véritable nom, Oscar San Miguel.

Page précédente – *Flags of Freedom*, Moscou (RU), 2019.
© ANDREW GUBENKO – COURTESY OF INK AND MOVEMENT

Ci-dessus – *Boreal Revolution*, émail synthétique sur bois, 200 x 200 cm, 2019.
© COURTESY OF INK AND MOVEMENT



Ci-dessus – Okuda San Miguel, *Berlin Mural Fest, 2019.* © ELCHINO PO – COURTESY OF INK AND MOVEMENT

Page suivante, en haut – *Living in 2 Worlds at Once,* émail synthétique sur bois, 180 x 140 cm, 2021. © COURTESY OF INK AND MOVEMENT

Page suivante, en bas à gauche – *No Borders in Love,* émail synthétique sur bois, 200 x 200 cm, 2021. © COURTESY OF INK AND MOVEMENT

Page suivante, en bas à droite – *Family in Time in Pandemic,* émail synthétique sur bois, 200 x 200 cm, 2021. © COURTESY OF INK AND MOVEMENT

OKUDA EN QUELQUES DATES

1980 Naissance à Santander (ES).
2009-2010 Participation au projet *IAM* dans des galeries à Barcelone et Madrid (ES), Paris (FR), New York (US) et Berlin (DE).
2015 *Kaos Temple,* La Iglesia Skate, Llanera (ES).
2016 *Universal Chapel* pour le Projet *Unexpected,* Fort Smith (US).
2017 *The Dream of Mona Lisa,* Galerie Adda & Taxie, Paris (FR).
2017 *Skull Mirror, LaBel Valette* Festival, Pressigny-les-Pins (FR).
2018 *Fallas Equilibri Universal,* Intervention en extérieur, Valence (ES).
2019 *Palais Iluminaty,* intervention sur une façade dans le centre historique, Festival Borgo Universo, Aieli (IT).
2020 *Infinite Cantabria,* intervention extérieure sur un phare, Bareyo (ES).
2021 *The Multicolored Kiss,* fresque, Madrid (ES).

Quel est votre processus créatif ? Comment procédez-vous pour donner vie à une œuvre ?
La plupart du temps, je ne prépare rien. J'arrive simplement sur le lieu, j'observe le mur et son environnement et une idée me vient sur le vif. Je préfère laisser libre court à ma créativité sur le moment, plutôt que de m'imposer une forme déjà tracée sur le papier. L'œuvre se construit au fur et à mesure lorsque je la façonne ou la peints avec mon assistant.

Quels messages souhaitez-vous véhiculer à travers vos productions ?
Mon message est universel, je prône la liberté, l'égalité et le respect entre les personnes, tant les humains que les animaux. Certaines personnes ne remarqueront bien sûr pas ces messages et se concentreront plutôt à l'aspect esthétique et coloré des créations, mais d'autres pourront déchiffrer mes intentions. Lorsque je peins des humains ou des visages, j'essaie de symboliser toutes les peaux, toutes les races, toutes les couleurs en une seule pour un monde multiculturel. Selon moi, l'art est un moyen de supprimer les frontières entre les cultures et les religions.

Et percevez-vous une différence de réception de vos œuvres selon les pays ?
Généralement, les retours sont les mêmes, mais tout dépend de la culture d'un pays et de la mentalité des habitants. En Russie, il est déjà arrivé qu'une fresque soit moins bien perçue parce que les couleurs utilisées pouvaient évoquer celles du drapeau LGBTQI+. Aux États-Unis également, la représentation des corps nus dans mes œuvres a déjà froissé certaines personnes.

Pensez-vous que le Street Art a des limites ou qu'il doit s'en imposer ?
Il n'y a aucune limite et tant mieux ! L'espace public n'a pas de fin, surtout quand un artiste vient de la pratique illégale du Street Art, rien ne peut le stopper. C'est clairement mon état d'esprit ! Et même la crise sanitaire ne m'a pas empêché de créer. J'ai profité de ce moment de flottement où tout s'arrête pour penser l'ouverture de mon nouvel atelier à Madrid. Je ne compte pas me mettre des barrières avec ce lieu et proposer, au contraire, des expériences artistiques. Je pense notamment collaborer avec un chef pour un dîner où les créations culinaires seraient à l'image et au goût de mon univers, hautement coloré et surréaliste.

Diriez-vous qu'il est plus facile d'être un street artiste aujourd'hui ?
Difficile à dire… Les réseaux sociaux facilitent sûrement l'exposition et la reconnaissance des artistes d'aujourd'hui. Dans les années 1990, ils ne pouvaient exposer que dans la rue et être reconnus par une échelle de personnes plus restreinte. Et probablement d'un point de vue technique également, c'est plus facile pour les artistes à l'heure actuelle.

Justement, comment utilisez-vous les réseaux sociaux ?
J'utilise principalement Instagram comme un journal. Je me mets d'une certaine manière à nu, car je documente mon cheminement artistique pas à pas, en studio et en extérieur.

Vous avez peint un phare de 16 mètres en Espagne en 2020. Avant l'exécution de ce projet, près de 4.000 personnes ont signé une pétition appelant à ce que le phare reste blanc, en arguant que cette rénovation « changerait complètement le style du phare du Cap d'Ajo et ne respecterait pas le patrimoine architectural de la province de Cantabrie ». Comment avez-vous réagi ? Qu'avez-vous rétorqué à l'égard des critiques ?
Je ne leur ai pas répondu parce que je ne peux pas changer leur point de vue. Ils sont dans leur droit de ne pas apprécier et de ne pas vouloir comprendre mon art. C'était juste très étrange d'avoir ces réactions dans mon propre pays et dans la ville où j'ai grandi, à Santander. Les médias ont fortement relayé cette contestation et, au final, beaucoup de personnes sont venus voir le phare. C'était une bonne publicité !

Vous avez carte blanche pour un projet, que faites-vous ? Et où ?
Je suis en train de peindre des toiles assez grandes, inspirées par *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch. La peinture est exposée au musée Prado de Madrid, donc ce serait intéressant que j'accroche mes œuvres à côté pour créer une résonnance.

Où rêveriez-vous de peindre ?
Dans mes rêves les plus fous, j'installerai une sculpture monumentale entre les pyramides d'Égypte pour connecter le passé, le présent et le futur.

Quels sont les street artistes de la scène espagnole à suivre ?
Felipe Pantone, Nano4814, Daniel Muñoz, Sixe Paredes.

Vos futurs projets ?
D'abord emménager dans mon atelier à Madrid comme je l'ai énoncé précédemment et tester des expérimentations culinaires et artistiques avec des chefs. Je vais aussi exposer des sculptures dans plusieurs villes en Chine et peindre, comme toujours, des fresques dans différents coins d'Europe. J'ai également hâte d'investir à nouveau une église, cette fois-ci située en Italie. ■






TOMATO
SOUP





OKUDA

The master of pop surrealism

INTERVIEW / SOLENN CORDROC'H

Since his beginnings in 2005, Okuda has spread his multifaceted and polychromatic art across the world. Going from sculptures to photographs, videos, and murals, this multidisciplinary Spanish artist has let us in on his whimsical world described as pop surrealist, where past and future are constantly merging in engaging colourful works.

The profusion of colours and geometric shapes makes your works incredibly vibrant. What do they represent? Do they have a specific meaning?
I easily visualise the colour wheel in my mind, so I use colours in concordance with one another. They grab attention and convey a feeling of joy. Geometric shapes are an integral part of my works. To me, they evoke languages from the past that I like to mix with a more contemporary style. The idea is to merge the past and the future and create a world both digital and organic.

Sculptures, photographs, videos… your art is not limited to murals. What do these different media do for you?
I like to go from one discipline to another. They allow for different facets of my personality to express themselves. I couldn't just stick to one. They are complementary. I have been practicing photography for a while, even if my photographs are less known than my murals, for example. And sculpture, too, which is becoming an important aspect of my practice. As far as video is concerned, stay tuned, because I am collaborating with a somewhat big artist in the music industry, but I can't disclose too much yet.

What is the next medium you would like to try?
Architecture! I would really like to conceive a building from start to finish. So far, I have always painted on pre-existing walls, so I would find it really fun to build my own structure.

What are your inspirations?
Surrealism in general. Everything about this movement inspires me. When I discovered Dalí, it was a new window onto the world. I felt immediately connected to his artistic vision. More recently, during the pandemic, I discovered the power of the Internet and its incredible capacity to connect people from all over the world across borders. In normal

Left – *Titanes – Legends from La Mancha,* Calzada de Calatrava (ES), 2019.
© RIVERA Y DONAS – COURTESY OF INK AND MOVEMENT



times, I travel a lot, but like everybody else, I have had to stay on my couch. Instead of moping, though, I used this opportunity to create and discover art online. It was a very energising and inspiring period for me.

You are also inspired by music. What do you listen to?
Indeed. I am always listening to music when I work. Music is an integral part of my life and many of my friends work in the music industry as DJs, musicians or producers. I listen to a lot of different stuff, from flamenco to bossa nova, rap music, hip-hop or electro, depending on my mood. I especially like M.I.A., Die Antwoord and Bad Bunny.

And you are also passionate about cinema. Which film would best reflect your art?
The first film that comes to mind is *The Fall* by Tarsem Singh. It is the story of a little girl in hospital who becomes friends with a Hollywood stuntman also in hospital. It is quite a surrealist movie with two stories in one, a bit like my life. On the one hand, there is my, at times boring, daily life, and on the other, there is the colourful and surrealist world I conjure up in my work.

You studied art at the University of Madrid. What did you keep from your education?
I learned about art history and various artistic techniques that I still find useful today. But the most important is to keep practicing and trying new things to forge your own identity. I came to Street Art via graffiti when I was 16, and I found my own Okuda voice slowly over time.

What does Okuda actually mean?
I don't really know if the word means anything. Okuda is a Japanese word I found in the credits at the end of a video game I used to play with my brother when I was a kid. It stuck right away because it sounded a bit like my real name, Oscar San Miguel.

What is your creative process? How do you give life to your works?
Most of the time, I don't plan anything. I arrive on-site, I observe the wall and its environment, and an idea pops up. I prefer to let my creativity erupt spontaneously in the moment, instead of following a form I have previously drawn on paper. Then the work emerges progressively as I paint with my assistant.

Are you trying to convey a particular message through your work?
My message is universal. I am an advocate of freedom, equality and respect for all men and living creatures. Some people won't catch that message, and will be drawn to the aesthetic and colourful dimension of my creations, but others will understand the intention behind it. When I paint people or faces, I try to represent every skin tone, every race, every colour in one to praise a multicultural world. To me, art is a way to break down barriers between cultures and religions.

Do you notice different reactions from the audience in different countries?
I generally receive similar feedback, but it all depends on the culture of each country and the mentality of its population. In Russia, my murals were sometimes criticised because the colours I use were thought to refer to the LGBTQI+ flag. And in the United States, some people were shocked by the representation of naked bodies in my paintings.

Do you think Street Art has limits, or, on the contrary, that it should set some?
There's no limit, and it's for the best! The public space is limitless, especially for artists who started as vandals. Nothing can stop us. That is my mindset, at least. And even the public health crisis didn't stop me from creating. I took advantage of this time of uncertainty with everything on

OKUDA TIMELINE

1980 Born in Santander (ES).
2009-2010 Takes part in the *IAM* project in galleries in Barcelona, Madrid (ES), Paris (FR), New York (US), and Berlin (DE).
2015 *Kaos Temple*, Skate Church, Llanera (ES).
2016 *Universal Chapel* for the *Unexpected* project, Fort Smith (US).
2017 *The Dream of Mona Lisa*, Adda & Taxie Gallery, Paris (FR).
2017 *Skull Mirror*, *LaBel Valette* Festival, Pressigny-les-Pins (FR).
2018 *Fallas Equilibri Universal*, outdoor intervention, Valencia (ES).
2019 *Illuminaty Palace*, intervention on an entire façade in the historical center, Festival Borgo *Universo*, Aieli (IT).
2020 *Infinite Cantabria*, outdoor intervention on a lighthouse, Bareyo (ES).
2021 *The Multicolored Kiss*, mural, Madrid (ES).

hold to think about the opening of my new studio in Madrid. With this place, I don't plan to limit myself in any way. On the contrary, I want to propose artistic experiences. I am thinking of collaborating with a chef to organise a dinner where the dishes would look and taste like my art: colourful and surreal.

Do you feel that it is easier to be a street artist today?
It's hard to say… Social media probably make it easier for those artists to show their work and be recognised. In the 1990s, street artists only had the street and were known by a small circle of people. It might also be easier for artists on a technical level today.

How do you use social media?
I mainly use Instagram as a diary. I lay myself bare to a certain extent, as I document my artistic journey step by step, indoors and outdoors.

You painted a 16m-high lighthouse in Spain in 2020. Before you completed this project, nearly 4,000 people signed a petition for the lighthouse to remain untouched, arguing that this renovation would "totally change the style of Ajo Cape and would not respect the architectural heritage of Cantabria." How did you react? What did you answer?
I didn't answer anything because I couldn't change their minds. They have the right to dislike my art and not look to understand it. It was just very strange to get these reactions in my own country and in Santander, the city where I grew up. The media talked a lot about the protests, and in the end, it brought a lot of people to the lighthouse. It was good publicity!

If you had carte blanche for a project, what would you do, and where?
I am currently painting fairly large paintings inspired by Hieronymus Bosch's *ww* which is exhibited at the Prado in Madrid, so it would be interesting if I could hang my works next to it to open a dialogue.

Where do you dream of painting?
In my wildest dreams, I would like to put a monumental sculpture between the pyramids of Egypt to connect past, present and future.

Who are some Spanish street artists to keep an eye on?
Felipe Pantone, Nano4814, Daniel Muñoz, Sixe Paredes.

Any upcoming projects?
First, move into my new studio in Madrid, as I said earlier, and then do those culinary-artistic experiments with chefs. I am also going to exhibit sculptures in several Chinese cities and paint several murals in various cities throughout Europe. I am also looking forward to painting in a church, this time in Italy. ■

Previous page, right - *Infinite Cantabria,* intervention on the *Faro de Ajo,* Bareyo (ES), 2020. © BEATRIZ CARRETERO – OMAR H. GARCIA – COURTESY OF INK AND MOVEMENT

Below - Okuda San Miguel, *Kaos Temple – La Iglesia Skate,* Llanera, Asturias (ES), 2015. © ELCHINO PO – COURTESY OF INK AND MOVEMENT





SAYPE

L'humanisme vu du ciel

—

INTERVIEW / EMMANUELLE DREYFUS

Des paysages champêtres suisses aux parcs des grandes métropoles en passant par une plage au Bénin, les fresques hyperréalistes, géantes et biodégradables, de Saype frappent inévitablement les esprits par leur charge symbolique. En 2019, cet adepte de philosophie, lance au pied de la Tour Eiffel le projet *Beyond Walls,* une chaîne humaine qui symbolise l'entraide et la bienveillance entre les peuples. Ces mains qui s'enlacent, visibles en plan large uniquement grâce à des drones, ont depuis parcouru dix étapes malgré le contexte sanitaire. Preuve de son engagement, il intervient en ce mois de septembre au siège de l'ONU à New York. *Peace, love and unity !*

Quel a été l'impact de la crise sanitaire sur ton travail ?
Cela ne m'a pas donné d'idées créatives, cela m'a plus conforté dans le fait que dans les périodes de crises, il faut se serrer les coudes. Malgré tout, j'ai quand même réussi à voyager vu que je travaille en extérieur. Par ailleurs, en Suisse nous avons vécu un semi confinement, même si nous avions des restrictions, il était possible de circuler librement. J'ai donc continué à faire des essais au grand air et comme je collabore moins avec les galeries, je n'ai pas été impacté par leur fermeture. En avril dernier, j'ai quand même travaillé sur le thème *Beyond Crisis* avec l'idée de donner un coup d'air frais dans une actualité plombée. Cette fresque de plus de 3.000 m² réalisée à Leysin met en scène une petite fille qui regarde vers l'horizon.

En 2019, tu inities le projet *Beyond Walls* au pied du Champs-de-Mars, dont l'idée est de créer la plus grande chaîne humaine du monde. A quelle étape en es-tu ?
Le projet a été clairement touché par la pandémie, même si nous avons continué à travailler dessus, car nous en sommes à la dixième étape. Avec mon équipe, composée de mes amis d'enfance, nous avions déjà pu aller dans trois autres pays avant le confinement : Andorre, Genève, Berlin. En 2020, j'ai réussi à faire quatre fresques supplémentaires (Ouagadougou, Yamoussoukro, Turin et Istanbul) puis, en 2021, pour le moment nous sommes allés à Cape Town en Afrique du Sud, un pays hyper symbolique, et au Bénin, où nous avons peint directement sur la plage et c'était une première. Évidemment il y a eu pas mal d'annulations, une dizaine de projets en dernière minute. En avril, il était prévu que j'intervienne devant le parlement de Belfast en Irlande, terrain de trente ans de guerre civile, mais pour le moment c'est en stand-by, Bruxelles aussi est tombée à l'eau. *Beyond Walls* est un projet que j'ai initié et que je guide en toute indépendance. Entre le moment où j'identifie une ville et un spot et la réalisation, il peut se passer un an, car il y a tout un travail d'investigation durant lequel il faut trouver les bons contacts pour bénéficier des autorisations. Il m'arrive parfois d'être aidé par les ambassades suisses ou par l'Institut français comme à Istanbul mais cela reste très rare. C'est un projet 100% autofinancé afin de garder une liberté totale.

Pourquoi ce projet te tient-il tellement à cœur, alors même que cela demande un véritable investissement au-delà de la dimension artistique ?
C'est un équilibre entre des commandes qui sont rémunératrices mais pour lesquelles il y a des contraintes au niveau artistique, Avec *Beyond Walls,* ce qui me guide c'est la dimension humaine. Il me semble que nous avons besoin de ce genre de messages, nous sommes dans un moment de polarisation des mondes qui est dangereux ; j'ai envie d'être engagé dans la cause humaniste et de défendre des idéaux qui me tiennent à cœur. A chaque étape, les rencontres d'une richesse inouïes, nous vivons des aventures humaines dingues. Pour mon équipe cela donne une vraie synergie très chouette à partager. Après, c'est clair que cela me bouffe de l'énergie pour la réalisation d'une date. Cela demande une logistique importante pour emmener 4 à 5 personnes à l'autre bout du monde et tout le matériel. A Cape Town nous sommes restés presque trois semaines et au Bénin plus de deux semaines. Plus le projet avance, plus on se demande ce

Page précédente – *Beyond Walls Project,* Step 1 Paris, peinture biodégradable sur le Champs-de-Mars, 15.000 mètres carrés, Paris (FR), 2019.
© VALENTIN FLAURAUD POUR SAYPE



Ci-dessus – *Beyond Walls Project,* Step 8 Istanbul, peinture biodégradable à l'université de Bogazici, 2.500 mètres carrés, Istanbul (TR), 2020.
© VALENTIN FLAURAUD POUR SAYPE

Page suivante, en haut – *World in Progress,* peinture biodégradable, siège européen des Nations Unies, Genève, 6.000 mètres carrés, Genève (CH), 2020.
© VALENTIN FLAURAUD POUR SAYPE

Page suivante, en bas – Saype réalisant la fresque *World in Progress à Genève (CH),* 2020.
© VALENTIN FLAURAUD POUR SAYPE

que nous allons privilégier. Mais l'idée est d'aller jusqu'en 2024 et l'objectif minimum est de 30 étapes.

Est-ce qu'il te reste du temps pour développer ton travail d'atelier ?

Le travail de Land Art a clairement pris le pas sur l'atelier. Je suis booké jusqu'à avril 2022, non stop. Du coup, c'est compliqué de repartir sur de la recherche en atelier tant que l'agenda est plein. En revanche, je n'ai pas du tout envie d'arrêter pour autant. Il y a des étapes de vie où s'il y a quelque chose qui s'ouvre à toi, tu ne réfléchis pas, tu fonces, tu y vas à l'instinct. C'est ce qu'il m'arrive. Sans abandonner pour autant, je propose des œuvres de Land Art en galerie. Je vends soit des impressions graphiques de mes œuvres qui sont éphémères, soit la prestation en elle-même, je prends un cachet comme un chanteur le ferait. Quand je crée une œuvre, je vais photographier trois à quatre angles de vue différents, avec des lumières différentes qui vont donner un mood. Je vais garder un tirage pour en faire une édition à 30 exemplaires, et avec les trois autres clichés je fais faire un tirage unique dans lequel j'y introduis des vestiges de mon œuvre éphémère. Comme une œuvre-objet, j'intègre dans le cadre, le croquis que j'avais dans la main lors de la performance, de la matière du lieu, comme du sable du Bénin que j'ai mis sous résine... Cela donne du sens d'avoir le croquis avec des traces de peinture d'une œuvre qui n'existe plus. Cela permet aussi de rendre accessible mon travail aux galeries tout en lui donnant une autre dimension. J'aime bien cette discussion entre la photo de l'œuvre et les vestiges de ce qui s'est passé.

Qui sont tes commanditaires ?

A l'époque, je faisais beaucoup de commandes, mais ce n'est quasiment plus le cas. Parfois je suis invité par une station de ski, mais je refuse de plus en plus car tu perds en liberté artistique, donc je suis rentré dans un mode où j'essaie de faire vivre l'art par/pour l'art. Quand je fais une œuvre, je sors des éditions qui vont me permettre de financer l'étape d'après. Je suis quasiment indépendant. Il m'arrive encore d'accepter des commandes commerciales si elles correspondent à mes valeurs. Je ne suis pas contre, comparativement à JR qui va refuser de s'associer à une marque, cela ne me pose pas de problème du moment que son éthique est dans la ligne directrice de ce que je veux faire. J'ai travaillé par exemple avec l'ONU en 2020 car finalement sa fonction première c'est de trouver des solutions communes. J'ai été invité à représenter les 75 ans de l'ONU au siège de Genève. Et je vais retravailler avec à New York. La condition pour que j'accepte ce genre de commande commerciale, c'est d'avoir une liberté totale.

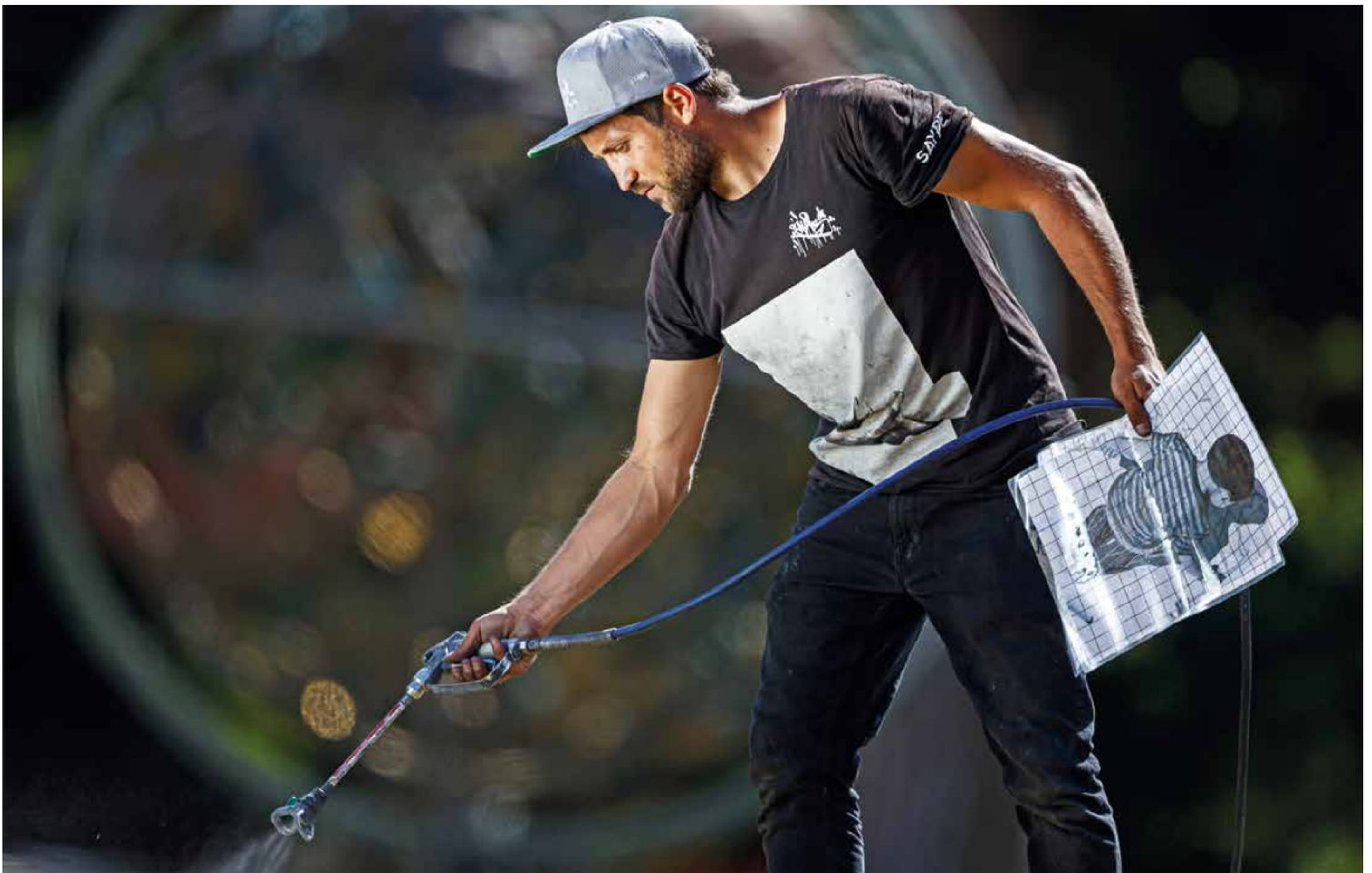
Comment penses-tu les fresques, quel est ton processus créatif ?

C'est un peu comme dans le Street Art, je me nourris de l'histoire et de l'esthétisme du lieu. Je ne peux pas réfléchir à une œuvre en la détachant du contexte dans lequel elle va s'inscrire. C'est un mélange de ce que j'ai envie de dire et comment le lieu va me permettre de l'exprimer au mieux. Dans *Beyond Walls,* le motif est récurrent (une poignée de main) donc ce que je vais chercher c'est un lieu surprenant et une histoire pour ajouter du sens. Par exemple, au Bénin, il y a des paysages atypiques, et c'était le carrefour de la traite négrière, il y a eu 14 millions de personnes qui sont parties depuis l'endroit où j'ai peint. L'idée c'était de revenir sur l'histoire de l'esclavage. Pour prolonger le thème, j'aimerais aller peindre la chaîne au Brésil car la plupart des esclaves arrivaient là-bas ou aux Antilles. Je peins aussi très souvent des enfants car je trouve que c'est poétique et aussi parce que cela questionne ce que l'on va leur laisser. Quand j'ai une idée, comme pour la fresque *Beyond Crisis* et choisi le site, je commence à faire des sketchs au crayon et ensuite je fais un photo shooting du modèle que je vais représenter. Après le shooting, je vais sur le site choisi, je réfléchi aux ombres, au parcours du soleil, à comment l'herbe réfléchit différemment la lumière, comment l'œuvre va évoluer dans l'environnement. Je fais quelques repères au sol avec des piquets de bois qui me donne une forme d'échelle imaginaire et j'attaque les dégradés de gris. Je fais tout à l'œil, je crois que c'est le truc qui fait halluciner les gens quand ils viennent me voir peindre. Je découvre le résultat au drone à la fin en même temps que tout le monde.

La photo est donc une étape essentielle dans le processus, elle ne conserve pas seulement le souvenir de l'œuvre, elle en est aussi à l'origine...

En effet, en atelier je crée la scène que je veux représenter que je photographie. Même les mains de *Beyond Walls* sont issues de photographies. Elles appartiennent à des gens que je croise, des voisins, un épicier, un sportif, un homme politique... et ce ne sont jamais les mêmes poignées dans chaque pays. J'ai une base de données où j'ai deux milles poignées de mains et du coup je ne sais plus à qui elles appartiennent. Des gens connus et inconnus se retrouvent ainsi sur la même









fresque. Tout le monde se mélange, c'est idéal pour parler d'universalité.

Tu as aussi un côté apprenti chimiste, car tu as mis au point ta propre peinture écologique. En quoi consiste-t-elle ?
J'utilise de la caséine qui est une protéine de lait, de la craie et du charbon de bois. Elle ne contient que des produits naturels et j'ai fait faire pas mal d'études auprès de laboratoires pour vérifier l'impact sur les sols et la biodiversité. J'aimerais remplacer la caséine par de l'amidon de maïs pour sortir de la cause animale et minimiser son impact. J'ai besoin d'un assistant dédié à la préparation de la peinture car elle ne se conserve pas longtemps, elle fermente. C'est trop compliqué de la préparer en amont, donc les mélanges sont faits sur place. Et ensuite, je la pulvérise avec un pistolet Airless, j'utilise entre 100 à 500 litres de peinture donc faut que ça envoie. C'est une fourchette car mon record c'est 3.500 litres.

Cet hiver, tu as aussi fait des tests sur la neige à la Clusaz. Est-ce concluant ?
Cela fonctionne, mais c'est une galère. Techniquement et d'un point de vue logistique c'est du haut niveau, il faut gérer la précision horaire et nous avons dû faire face au fait que les outils gelaient, le pigment a tendance aussi à être absorbé par la neige. C'était un test approfondi mais c'est certain que je vais aller plus loin et sortir, je l'espère, quelque chose de beaucoup mieux.

Aurais-tu envie d'expérimenter la couleur ?
C'est beaucoup plus compliqué car il faut des pigments naturels qui viennent de l'autre bout du monde, cela coïncide moins avec ma démarche. J'essaie d'avoir une conscience écologique aiguisée, même si je suis toujours pris dans des paradoxes vu que je fais le tour du monde. Je l'assume, j'en suis conscient mais en revanche quand je fais quelque chose j'essaie de le minimiser. Il y a des équilibres à trouver et de vrais ajustements à faire dans nos manières de vivre.

Est-ce que la réalisation d'une fresque nécessite un entraînement sportif ?
En effet, c'est ultra physique ! Je suis le seul à peindre et souvent, je fais 20 kilomètres par jour en plein soleil et je perds des kilos. En Côte d'Ivoire, qui est je crois, la plus grande fresque réalisée par un seul homme, 18.000 mètres carrés, j'ai perdu 5 kilos en 9 jours. On est sur le pont de 5h du matin à minuit, c'est vraiment un rythme bourrin. C'est une performance physique, donc je vais courir trois fois par semaine, je fais du sport. Il faut que je sois en bonne condition, sinon je ne tiendrais pas le coup. Heureusement, quand j'étais enfant, j'étais un grand sportif.

Est-ce parfois frustrant le côté éphémère de ton art ?
Au contraire, cela renforce la poésie de l'œuvre, j'adore. Il ne reste que sa trace mais très souvent j'ai la chance d'avoir un véritable engouement médiatique pour chaque réalisation donc il y a beaucoup de publications. Cela laisse une empreinte sur la société et finalement pas d'empreinte réelle, je trouve que c'est encore plus fort, le concept me plaît beaucoup. La performance, je l'apparente souvent à un concert marquant. On s'en souvient toute sa vie, finalement il ne reste plus que le souvenir.

Tu n'aimes pas les cases, mais considères-tu que ton art s'inscrit plus du côté du Land Art ou du Street Art ?
Il y a quelques similitudes avec le Street Art, mais je pense que je suis plus proche du Land Art. J'ai été graffeur au départ et la dynamique de venir peindre avec un spray sur un support me lie au Street Art. Mon passé m'a mis dans ce sérail et d'ailleurs j'ai toujours été assimilé au Street Art et je suis souvent représenté par des galeries Street Art. C'est une scène qui m'intéresse, mais je suis dans un circuit différent. Je me sens plus proche d'artistes qui se sont appropriés un médium comme Christo, Vhils ou JR.

En 2019, tu as été désigné comme l'une des trente personnalités de moins de trente ans les plus influentes au monde, dans le domaine de l'art et de la culture, par le magazine *Forbes.* Est-ce que cela ouvre encore plus de portes ?
Dans ton CV, il y a un peu tout qui t'aide. L'étape 1 de *Beyond Walls* à la Tour Eiffel m'a vraiment ouvert des portes. C'était la première fois de l'histoire que le Champs-de-Mars accueillait une œuvre d'art. J'étais très fier, même plus que le classement de *Forbes* car pour être honnête, je ne connaissais pas avant d'être nommé. A Londres, pour la soirée de lancement, je ne me suis pas du tout rendu compte de ce qui m'arrivait car ce n'était pas du tout un accomplissement pour moi.

Quel est le lieu le plus émouvant où tu es intervenu et où tu aimerais aller ?
L'étape à Istanbul a été très émouvante pour tout un tas de raisons. Faire *Beyond Walls* là-bas c'était important pour moi, d'abord en raison du contexte politique très tendu et complexe et aussi parce que ma femme est turque. Quand je me suis rendu compte de la taille de l'installation sur le Bosphore, une fresque sur une barge de 80 mètres de long qui crée un lien entre l'Europe et l'Asie, j'ai pleuré tellement j'étais ému. Ce fut un moment très fort dans ma carrière. J'aimerais aller peindre dans des lieux très emblématiques tels que la Statue de la Liberté, la Muraille de Chine, l'Alaska, l'Himalaya, la Mongolie. Dans les trucs un peu fous que j'ai en tête, j'ai envie d'aller sur l'île d'Henderson, un paradis inhabité et paumé dans le Pacifique et pourtant noyé sous le plastique. J'aimerais y aller pour la série *Trash* que j'ai commencé il y a peu, sur les déchets que les humains laissent dans la nature.

Quelles sont tes prochaines étapes ?
Cette année, pour *Beyond Walls* j'espère pouvoir aller à Belfast et j'irai sans doute à Rio et à l'exposition universelle de Dubaï. En septembre, je serai au siège de l'ONU à New York, et entre temps j'ai un projet autour de Paris, je partirai ensuite au Pérou et j'ai aussi un projet en Suisse à Gruyère. En décembre je serai à Miami. Je ne peux pas trop en dire car il me manque encore des éléments pour toutes ces interventions. ■

https://www.saype-artiste.com/

Page précédente, en haut –
Beyond Walls Project, Step 10 Bénin, peinture biodégradable sur la plage de Ouidah, 1.000 mètres carrés, Ouidah (BJ), 2021.
© VALENTIN FLAURAUD POUR SAYPE

Page précédente, en bas –
Beyond Walls Project, Step 8 Istanbul, peinture biodégradable sur une barge flottante dans la Corne d'or du Bosphore, 2.200 mètres carrés, Istabul (TR), 2020.
© VALENTIN FLAURAUD POUR SAYPE

SAYPE EN QUELQUES DATES

1989 Naissance à Belfort (FR).
2004 Guillaume Legros débute le graffiti.
2012 Saype se met à peindre des scènes de métro hyperréalistes en noir et blanc, où s'entasse les gens au quotidien.
2015 Première fresque sur herbe : *L'amour,* 1.600 m² à La Clusaz (FR). This is not Graffiti, solo show, Zurich (CH).
2016 Fresque *Qu'est-ce qu'un grand homme ?,* 10.000 m², Leysin (CH). *Impermanence* à la Cheloudiakoff Gallery, Belfort (FR).
2017 *Le mineur,* 4.000 m², Bévilard (CH). *Un grand homme et l'avenir,* 4.000 m2, Niederanven (LU). *A story of the future,* 6.000 m², Les Rochers-de-Naye (CH).
2018 *Persistent Impermanence,* solo show, Speerstra Gallery, Bursins (CH). Projet autofinancé, en soutien à l'association SOS Méditerranée *Message from Future,* 6.000 m², Geneva (CH). *Take care for Future,* 8.000 m², Huila (CO). *Present by Future,* 6.000 m², Belfort (FR). *Ecology as a tradition,* 4.000 m², Voronej (RU). *What legacy?,* 2.000 m², Vevey (CH).
2019 Exposition *Marseille, la lumineuse,* David Pluskwa, Marseille (FR). Lancement en juin de *Beyond Walls* au pied de la Tour Eiffel, 15.000 m², Paris (FR). *In the world hands,* 5.000 m², Buenos Aires (AR). *Une histoire de point de vue,* 3.000 m², Estvayer-le-Lac (CH). *Beyond Walls, step 2: Andorrs,* 3.500 m², Engolasters (AD). *To the moon,* 10.000 m², Liverpool (UK). *Beyond Walls, step 3: Geneva,* 5.000 m², Genève (CH). *Beyond Walls, step 4: Berlin,* 4.000 m², Berlin (DE). Nouvelle série : *Trash,*1.000 m², Les Bagenelles (FR).
2020 *Beyond Walls, step 5: Ouagadougou,* 5.000 m², Ouagadougou (BF). *Beyond Walls, step 6: Yamoussoukro,* 18.000 m², Yamoussoukro (CI). *Beyond Crisis,* 3.000 m², Leysin (CH). *Rock the grass,* 4.000 m², Belfort (FR). *World in progress,* 6.000 m², Jardins de l'ONU, Genève (CH). *Un grand homme et l'avenir,* 4.500 m², Valberg (FR). *Beyond Walls, step 7: Turin,* 6.400 m², Turin (IT). *Beyond Walls, step 8: Istanbul,* 6.300 m², Istanbul (TR).
2021 *Beyond Walls project, step 9: Cape Town,* 6.000 m², Cape Town (SA). *Beyond Walls, step 10: Ouidah,* 1.000 m², Ouidah (BJ). Exposition *Humanity* à la galerie Mazel, Bruxelles (BE).

SAYPE

Humanism seen from the sky

INTERVIEW / EMMANUELLE DREYFUS

From the pastoral Swiss landscapes to the parks of the big metropolis via the beaches of Benin, Saype's huge biodegradable hyper-realistic paintings stand out for their symbolic meaning. In 2019, this philosopher artist launched his *Beyond Walls* project at the foot of the Eiffel Tower, a human chain that symbolises solidarity and kindness. Visible only from the sky via drones, these interlaced hands have since been replicated in six other locations despite public health restrictions. As proof of Saype's humanist commitment, he is painting at the UN headquarters in New York this September. His motto? Peace, love and unity.

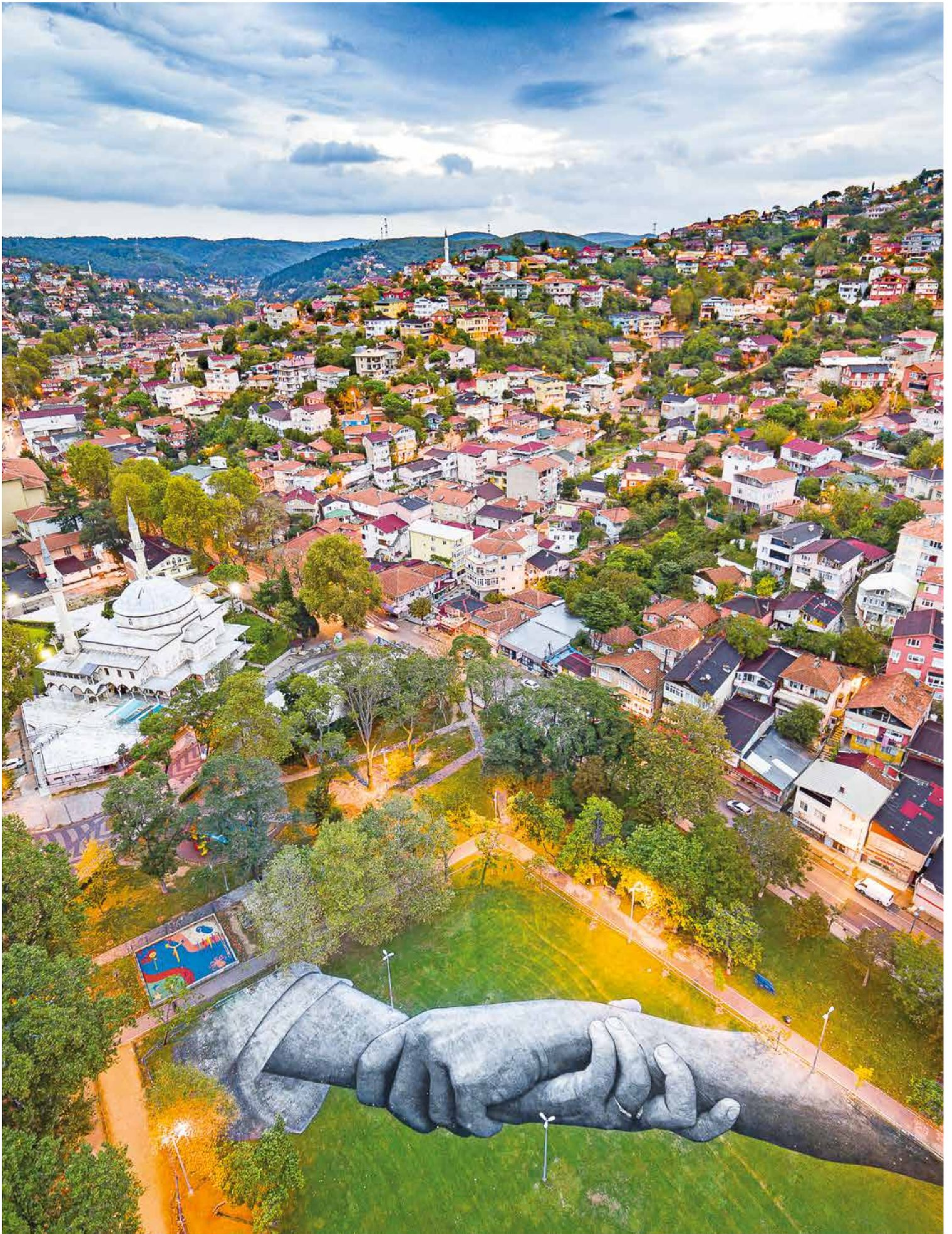
How did the health crisis impact your work?
It didn't really inspire me on a creative level, but it comforted me with the idea that people should come together in times of crisis. Nevertheless, I managed to keep travelling as I work outdoors. Besides, in Switzerland, we were only partly locked down. There were restrictions, but we could still move around. So, I kept conducting outdoor experiments, and since I am no longer working with galleries very often, I was not really impacted by their closing. Last April, I even did a work entitled *Beyond Crisis,* to try to breathe some fresh air into the midst of this dreary climate. This work on the ground, covering more than 3,000m² in Leysin, represents a little girl looking at the horizon.

In 2019, you launched the *Beyond Walls* project in Champs-de-Mars in Paris (FR). Your idea was to create the biggest human chain on earth. Where is it now?
The project was obviously impacted by the pandemic, but we kept working on it, and I have completed the tenth location. With my team – composed of childhood friends – we were able to travel to three more places before the lockdown: Andorra, Geneva and Berlin. In 2020, I managed to make four additional paintings (in Ouagadougou, Yamoussoukro, Turin and Istanbul). Then, in 2021, so far, we have gone to Cape Town in South Africa, which is a very symbolic country, and to Benin, where I painted directly on the beach for the very first time. Some ten destinations were cancelled at the last minute. In April, I was supposed to paint in front of the Irish parliament in Belfast, a city that went through thirty years of civil war, but it is on hold for now, and Brussels, too. *Beyond Walls* is a project I launched and am conducting on my own. From the time I choose a place and a specific spot to the time I complete the project, a year can pass by, because I investigate and look for the right contacts to get authorisations. Sometimes, Swiss embassies or the Institut Français help me, like in Istanbul, but it's quite rare. The project is fully self-financed, and I have complete creative freedom.

Why is this project so important to you, even though it is such a big investment, aside from the production phase?
It is a question of balance with my otherwise paid projects for which I have to constraint myself creatively. For *Beyond Walls,* I am guided by human interest only. I feel that we need the kind of messages the project conveys. We are living in a dangerous time of polarisation. I want to convey a humanist message and defend the values I believe in. In each place, I have met incredible people and had deep human experiences. It also tightens the bond within my team. Of course, it takes a lot of energy to plan each new intervention. There is a lot of logistics involved to fly four or five people to the other side of the planet with all the supplies. We stayed almost three weeks in Cape Town and more than two weeks in Benin. As the project unfolds, I ask myself what I should prioritise. But I want to keep going until 2024, with a minimum of 30 stops.

Do you still have time for your studio work?
My land artwork has clearly taken over my studio production. I am fully booked until April 2022. It will be hard to conduct studio experiments as long as my schedule is that busy. But I don't feel like slowing down. Sometimes in life, you get opportunities, and you don't think twice. You just go for it; you follow your instinct. That's what I am doing right now. However, I keep showing land artworks in galleries. I sell prints of my ephemeral works or the actual performance, in which case I take a fee, like a singer. When I paint a work, I photograph it from three or four different angles in different light that gives a different mood. I then choose one to print in a limited edition of 30, and I use the other three to make single prints to which I add elements of the original work, turning it into a work-object. For example, I integrate the sketch I had in my hand when painting, some concrete elements from the place, such as the sand from Benin which I cast in resin. It makes the sketch more meaningful to have traces of paint from a work that no longer exists. It is also a way to make my work accessible to galleries while

Following page –
Beyond Walls Project, Step 8
Istanbul, 1,600 square meter biodegradable paint in the district of Beykoz, Istanbul (TR), 2020.
© VALENTIN FLAURAUD FOR SAYPE





SAYPE TIMELINE

1989 Born in Belfort (FR).
2004 Starts doing graffiti.
2012 Starts painting hyper-realistic subway scenes in black-and-white showing people packed in public transportation.
2015 First work on grass: *L'amour,* 1,600m² in La Clusaz (FR). *This is not Graffiti,* solo show, Zurich (CH).
2016 *Qu'est-ce qu'un grand homme?,* 10,000m², Leysin (CH). *Impermanence,* Cheloudiakoff Gallery, Belfort (FR).
2017 *Le mineur,* 4,000m², Bévilard (CH). *Un grand homme et l'avenir,* 4,000m², Niederanven (LU). *A story of the future,* 6,000m², Les Rochers-de-Naye (CH).
2018 *Persistent Impermanence,* solo show, Speerstra Gallery, Bursins (CH). Self-financed project to support the association SOS Méditerranée. *Message from Future,* 6,000m², Geneva (CH). *Take care for Future,* 8,000m², Huila (CO). *Present by Future,* 6,000m², Belfort (FR). *Ecology as a tradition,* 4,000m², Voronezh (RU). *What legacy?,* 2,000m², Vevey (CH).
2019 *Marseille, la lumineuse,* Galerie David Pluskwa, Marseille (FR). Launch of the *Beyond Walls* project in June at the foot of the Eiffel Tower, 15,000m², Paris (FR). *In the world hands,* 5,000m², Buenos Aires (AR). *Une histoire de point de vue,* 3,000m², Estvayer-le-Lac (CH). *Beyond Walls, step 2: Andorra,* 3,500m², Engolasters (AD). *To the moon,* 10,000m², Liverpool (UK). *Beyond Walls, step 3: Geneva,* 5,000m², Geneva (CH). *Beyond Walls, step 4: Berlin,* 4,000m², Berlin (DE). New series: *Trash,* 1,000m², Les Bagenelles (FR).
2020 *Beyond Walls, step 5: Ouagadougou,* 5,000m², Ouagadougou (BF). *Beyond Walls, step 6: Yamoussoukro,* 18,000m², Yamoussoukro (CI). *Beyond Crisis,* 3,000m², Leysin (CH). *Rock the grass,* 4,000m², Belfort (FR). *World in progress,* 6,000m², Palais des Nations park, Geneva (CH). *Un grand homme et l'avenir,* 4,500m², Valberg (FR). *Beyond Walls, step 7: Turin,* 6,400m², Turin (IT). *Beyond Walls, step 8: Istanbul,* 6,300m², Istanbul (TR).
2021 *Beyond Walls, step 9: Cape Town,* 6,000m², Cape Town (SA). *Beyond Walls, step 10: Ouidah,* 1,000m², Ouidah (BJ). *Humanity,* solo show, Galerie Mazel, Brussels (BE).

adding another dimension to it. I like this dialogue between the photo of the work and the remnants of its physical embodiment.

Who do you accept commissions from?
I used to do a lot of commissioned works, but not anymore. Sometimes, I get invited to a ski resort, but I often say no, because I lose my creative freedom. Today, my mindset is to do art for the sake of art. When I paint a huge piece, I make prints out of it to finance my next project. I am almost self-reliant. I sometimes do commercial work if it is aligned with my values. I am not against it, unlike JR who sometimes refuses to be associated with a brand. I have no problem with it as long as the brand's values agree with mine. For example, in 2020, I worked for the UN, as, in the end, the primary mission of this institution is to find global solutions. I was invited to celebrate the UN's 75th anniversary at its headquarters in Geneva. And I will work with it again in New York. My condition when I accept these kinds of projects is to have total creative freedom.

How do you conceive your ground paintings? What is your creative process?
A bit like in Street Art, I draw from the history and aesthetic of the place. I can't conceive a work without taking the context or the environment into account. It is a mix between what I want to say and how the location will allow me to say it best. In *Beyond Walls,* the motif is always the same (interlaced hands), so I am looking for unusual locations charged with history to add layers of meaning. For example, Benin has unique landscapes and was a crossroads of the slave trade. Fourteen million people were taken from the beach where I painted. The idea was to reflect on the history of slavery. To continue with this theme, I would like to continue my human chain in Brazil, because most slaves were sent there, or to the West Indies. I also often represent children. I find it poetical because it questions our legacy to them. When I have an idea, such as for the *Beyond Crisis* piece, and the location is set, I start with a sketch and then organise a photo shoot with the model I want to represent. After the shoot, I go on-site, study the shadows, the course of the sun, how the grass catches the light, and how the work will interact with the environment. I mark a few reference points on the ground with wooden pegs, which gives me a sort of virtual scale, and then I start working on my shades of grey. I do everything myself from the ground. I think that's what people find most incredible when they see me paint. I discover the final result at the same time as the others via the drone images.

The photo is a key step in your process. It is not merely about recording the work, it is also at its origin.
Yes. In my studio, I recreate the scene I want to represent and photograph it. Even the hands of *Beyond Walls* come from photographs. They are the hands of people I have met: neighbours, grocers, athletes, politicians… It's never the same hands in each country. I have a backlog of thousands of photos of interlaced hands. I don't even remember who they belong to. Known and unknown people end up on the same work and mingle, which is perfect to talk about universality.

You also like to play chemist, as you came up with your own biodegradable paint recipe. What is it made of?
I use casein, which is a protein present in milk; chalk, and wood charcoal. The paint is made of natural products only and I had it checked by laboratories for its environmental impact on the soil and biodiversity. I would like to replace the casein with corn starch to disconnect myself from animal exploitation and minimise my impact. I need an assistant to prepare the paint, though. It doesn't last very long and quickly ferments. It is too complicated to prepare in advance, so I mix it on-site. And then, I spray it using an airless gun. I use between 100 and 500 litres of paint, so I

need real gun power. It's an average, though, as my record was 3,500 litres.

You experimented on snow at La Clusaz last winter. Was it a successful trial?
It works, but it's complicated. It was very demanding technically and logistically. I had to be very careful with timing, as the tools would freeze, and the pigment was absorbed by the snow. It was a successful experiment, but I want to go further and get even better results, I hope.

Don't you want to experiment with colour?
It would be far more complicated because I would need to have natural pigments imported from remote places, which does not align with my philosophy. I try to be environmentally aware, although it might sound contradictory, as I am constantly travelling. But I am OK with that. At least I am aware of it, and when I plan an intervention, I try to make it low impact. We need to find a balance and make adjustments in our lifestyle.

Do you need physical training to complete your work?
Yes, it's very physical! It's only me painting, and often, I walk 20 km a day in the sun, so I slim down. In the Ivory Coast, which was the largest ground work ever made by a single person, 18,000 square meters, I lost 5kg in nine days. I was working from 5am to midnight. It's no joke! It's a real physical performance, so I run three times a week and exercise. I need to be in shape, otherwise I can't keep up. Thankfully, I was quite an athlete when I was young.

Are you sometimes frustrated that your art doesn't last?
On the contrary, it makes the work even more poetic. I love it. Only its memory remains. And I am fortunate that each of my paintings often attracts a lot of media attention and generates a lot of posts. It has an impact on society, while in the end having none on the environment. I think it's even more powerful. I really love the idea. And to me, the performance is similar to a memorable music concert. It stays with you for the rest of your life, but as a memory.

You don't like to be put in boxes, but do you feel closer to land or Street Art?
My work shares some common traits with Street Art, but I do feel closer to Land Art. I started as a graffiti artist and the fact that I spray paint over a surface connects me with Street Art. Because of my background, I am embedded in this movement. I have always been tied to it and the galleries where I show are specialised in Street Art. I am interested in this scene, but I am going my own way. I feel closer to artists who invented their own media such as Christo, Vhils or JR.

In 2019, *Forbes* magazine listed you as one of the thirty most influential personalities under thirty in the realm of art and culture. Did it change anything for you?
Every line of a CV counts. The first step of the *Beyond Walls* project at the Eiffel Tower opened a lot of doors. It was the first time in history that an artwork was created on Champs-de-Mars. I was very proud, more so than for the *Forbes* listing, because to be honest, I didn't know the magazine before. At the celebration party held in London, I didn't realise what was happening at all because it wasn't an accomplishment to me.

What is the most moving place you have visited or would like to visit?
My stop in Istanbul was very moving for many reasons. Doing *Beyond Walls* over there was very important to me: first, because of the very tense and complicated political situation of the country, and secondly, because my wife is Turkish. When I realised the size of the installation I was going to do on the Bosporus, an 80m-long barge connecting Europe and Asia, I was so moved, I cried. It was a really emotional moment in my career. I would like to paint in emblematic places such as the Statue of Liberty, the Great Wall of China, in Alaska, in the Himalayas or in Mongolia. One of my crazy ideas is to go to Henderson Island, an uninhabited paradise in the middle of the Pacific Ocean, and yet polluted by plastic waste. I would like to go there for the *Trash* series I started recently about the waste we leave in natural environments.

Where will you stop next?
For *Beyond Walls* this year, I hope to go to Belfast. I will also try to go to Rio and the World's Fair in Dubai. In September, I will be at the New York headquarters of the UN, and in the meantime, I have a project in Paris. I will then leave for Peru. And I also have a project in Gruyeres, Switzerland. In December, I will be in Miami. I can't really say more for now, because not everything about my upcoming interventions is decided yet. ■

https://www.saype-artiste.com/

Previous page - Saype painting his first *Beyond Walls Project* at the bottom of the Eiffel Tower, Paris (FR), 2019.
© VALENTIN FLAURAUD FOR SAYPE

Below - *Beyond Walls Project,* Step 10 Benin, 250 square meter biodegradable paint in the Ganvié floating village, Benin (BJ), 2021.
© VALENTIN FLAURAUD FOR SAYPE




MARTINI
2 premières heures
Eglise N.D du Bon Voyage

ASTRO

Le magicien de l'illusion

INTERVIEW / **SOLENN CORDROC'H**

Le compas dans l'oeil et la bombe de peinture dans la main, le street artiste français Astro réussit un brio tour de magie, celui d'immerger les passants dans ses œuvres monumentales où l'illusion est reine. Maître du trompe l'œil, l'artiste exerce un art éminemment vertigineux et saisissant qui entremêle formes géométriques et calligraphie. Une recette unique à découvrir dans cette interview.

Vous êtes entrés dans le monde du Street Art par le graffiti, comment avez-vous découvert cet univers ?
Je suis originaire de la banlieue donc je tutoyais le graff au quotidien. J'étais également passionné par le roller que je pratiquais à un haut niveau, mais je me suis blessé à l'âge de 16 ou 17ans et j'ai dû être immobilisé. C'est durant ce temps de convalescence que j'ai repris la pratique du dessin et que j'ai continué sans interruption. Finalement, c'est grâce à cet accident de roller que je suis devenu graffeur. Même aujourd'hui dans mes œuvres, je pense avoir réussi à préserver une certaine essence des débuts de par mes formes calligraphiques, que j'utilisais déjà dans mes graffs.

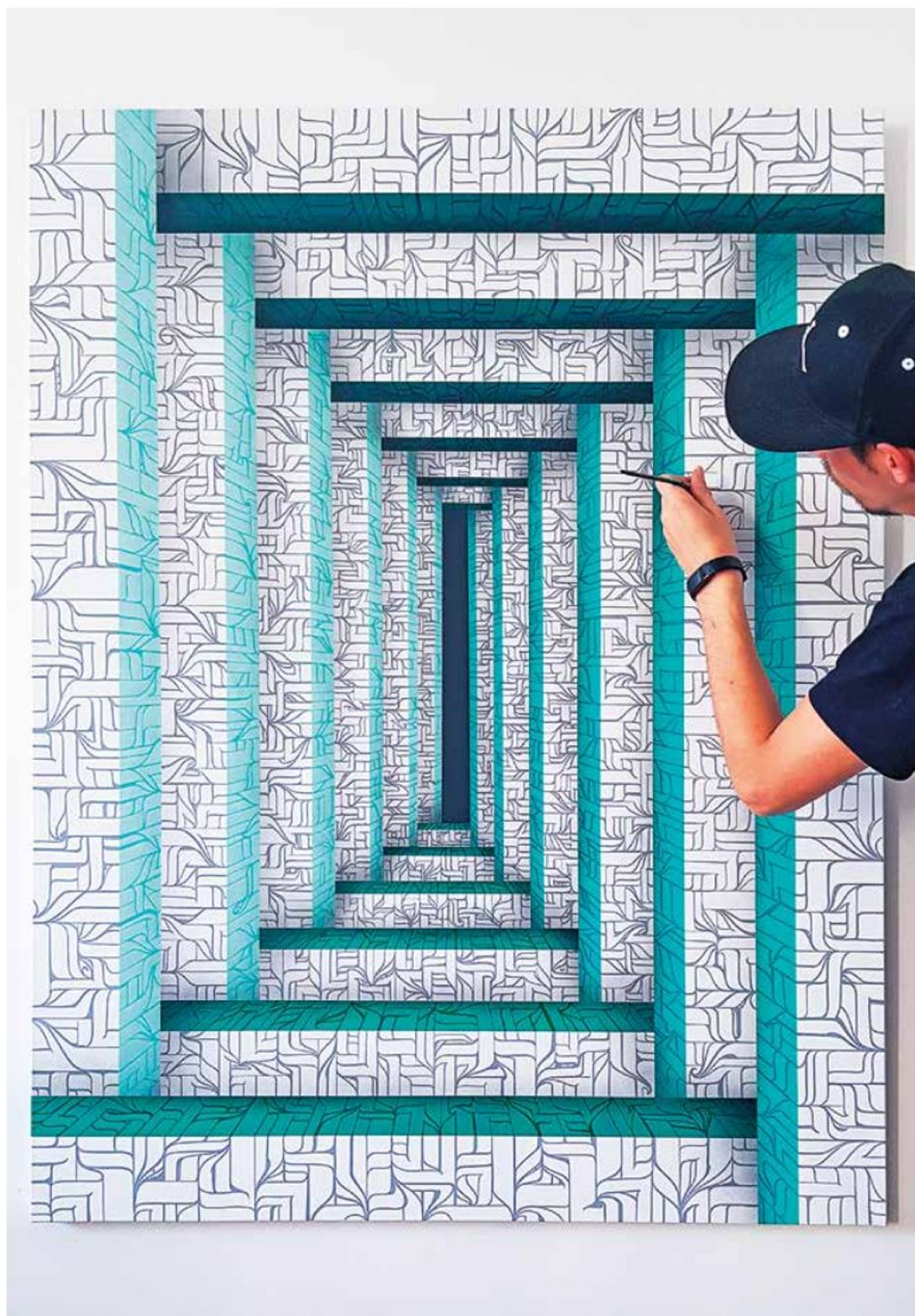
Quelles sont vos sources d'inspiration principales ?
La calligraphe ! Pendant longtemps, les monogrammes ont été ma première source d'inspiration. A l'époque, je feuilletais tous les jours le livre *5000 Decorative Monograms* de J.O'Kane pour bien m'imprégner de la noblesse des lettres. Puis je me suis intéressé aux calligraphies anglaises de style gothique, hébraïques, chinoises etc… Je suis aussi très inspiré par l'architecture. Je regarde toujours en l'air quand je me promène pour dénicher des formes de bâtiments ou des perspectives originales.

Quelle est l'œuvre architecturale de Paris qui vous inspire le plus ?
Sans aucun doute l'Arche de la Défense pour sa forme rectiligne épurée. J'essaye de retranscrire son côté simple et compréhensible, même de très loin, dans mes créations d'illusions. J'aime beaucoup également le Centre Pompidou pour son architecture unique qui détonne dans Paris et le musée du Louvre pour son côté



Page précédente –
Graphik Opening,
La Seyne-sur-Mer (FR), 2021.
© ASTRO

Ci-contre – *Graphik Castle,* Label Valette Festival, Pressigny-les-Pins (FR), 2021.
© FABE COLAGE



c'est un travail commissionné. Néanmoins, il y a toujours plusieurs mois de battements entre l'idée du projet et sa conception, donc je change souvent mes idées au dernier moment. Au final, l'œuvre pensée au début ne ressemblera presque jamais à celle peinte.

Comment choisissez-vous vos couleurs ? Signifient-elles quelque chose ? Sont-elles utilisées scrupuleusement pour faire résonnance avec l'environnement du mur ?
J'orchestre un choix de couleurs en fonction du lieu à peindre, mais le plus souvent, je reste cantonné à mes couleurs préférées, le turquoise et le violet. Ce sont des couleurs douces, lumineuses et non agressives. Je n'aime pas utiliser de teintes trop extravagantes pour ne pas perturber l'illusion de l'œuvre et puis, je n'ai pas envie que les habitants soient gênés face à un kaléidoscope de couleurs qu'ils verraient chaque jour. Dernièrement, j'ai utilisé du rouge et de l'orange pour une fresque à Marseille, mais les fenêtres étaient dans ces tons-là. Bref, je m'adapte à mon environnement.

Quelles sont les différentes réactions des personnes face à vos fresques ?
Il y a souvent deux lectures, l'une éloignée du mur qui permet d'avoir une vue d'ensemble et l'autre plus rapprochée qui dévoile les détails, dont les calligraphies. Certaines personnes sont vraiment impressionnées. Elles ne comprennent pas comment j'ai pu peindre une illusion d'optique et pensent que le mur est creusé, et non plat. C'est vrai que les illusions peuvent parfois déstabiliser les esprits. Je me souviens par exemple d'un enfant qui s'était cogné sur le mur d'une de mes fresques à Calais en 2017. J'avais peint des fenêtres grandes ouvertes et il voulait voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Autre moment assez étonnant, j'étais en collaboration avec une marque de drone qui devait filmer pendant que je peignais un mur au Portugal. Normalement, les drones ont un capteur pour repérer leur environnement et s'arrêter à temps pour ne pas s'encastrer dans un mur. Mais cette fois-ci, l'illusion était telle que deux drones se sont fracassés contre le mur.

Ci-dessus – *Columns,* 130 x 97 cm, 2020. © ASTRO

Page suivante – *Spectral Opening,* 130 x 97 cm, 2021. © ASTRO

à la fois moderne et ancien. J'ai dû prendre au moins 200 fois en photos l'envers de la pyramide à l'intérieur du musée.

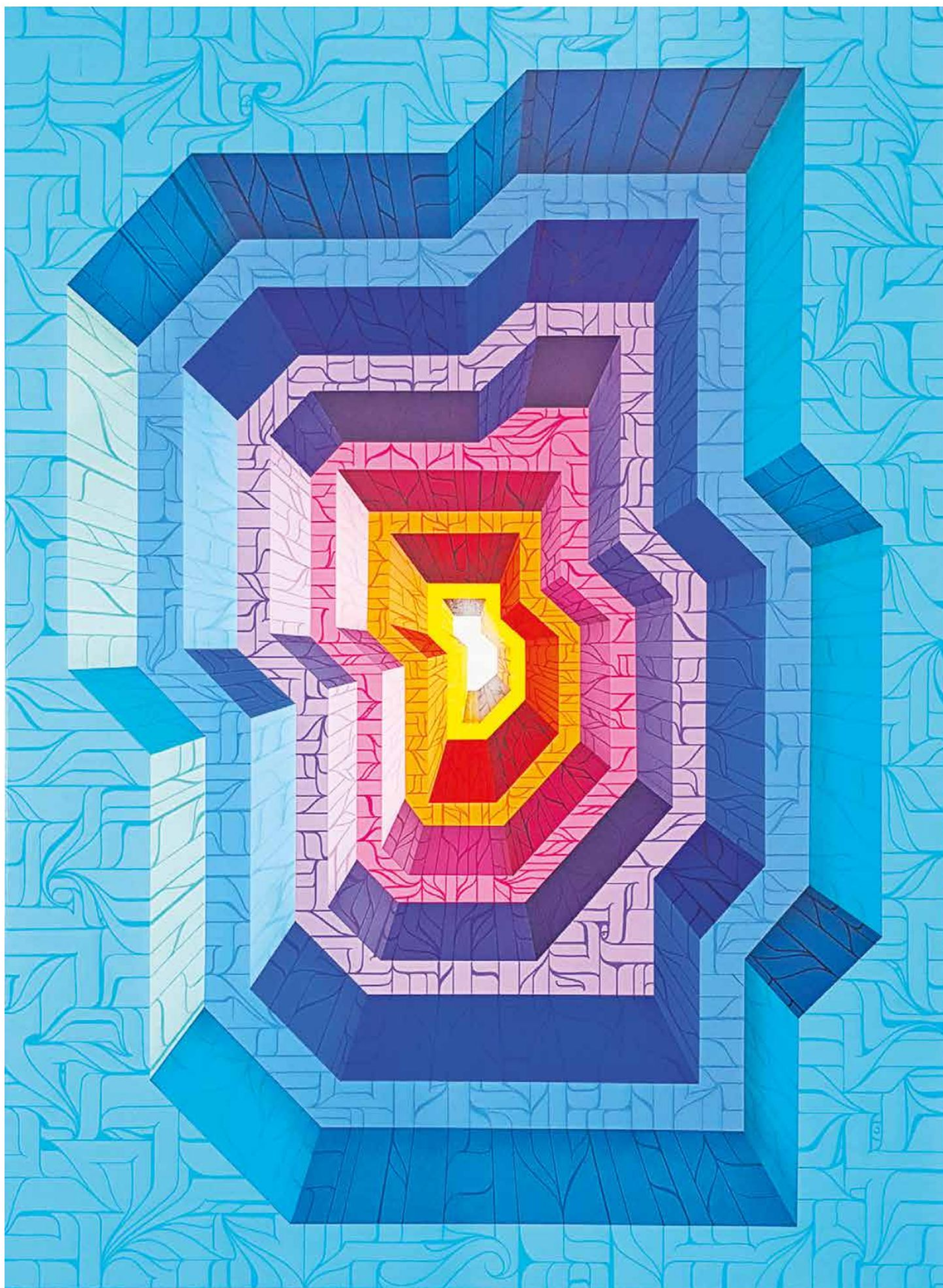
Avec quel architecte aimeriez-vous collaborer si vous en aviez la possibilité ?
J'aurais vraiment adoré bosser avec Zaha Hadid car elle brisait les codes de l'architecture classique comme nul autre. Sinon, je n'ai pas spécialement de nom en tête, du moment que l'architecte a un univers qui lui est propre. Il faudrait seulement réussir à mélanger nos deux mondes.

Quel est votre processus pour donner vie à une œuvre ?
Je demande toujours à recevoir une photo du mur ou l'adresse exacte pour observer l'environnement sur Google Maps. Ensuite, je m'imprègne du mur et je commence à faire des croquis très simples, sans forcément les aboutir. Je transpose ensuite le dessin sur Photoshop pour le présenter aux organisateurs, si

Est-ce que vos œuvres délivrent un message particulier ?
J'essaie de véhiculer un message d'espoir et d'évasion. L'idée est que la personne qui se trouve face à une de mes peintures murales se déconnecte quelques instants du monde réel et ne baisse jamais les bras, car elle trouvera toujours la lumière au bout du tunnel.

Vous avez déjà utilisé la réalité augmentée lors d'expositions en France et à l'étranger pour accentuer la vertigineuse immersion de vos œuvres. Comptez-vous renouveler cette expérience ?
Non, pas spécialement. Je préfère quand l'œuvre se suffit à elle-même. Le souci avec ce genre d'outil est qu'il faut obligatoirement posséder un smartphone et tout le monde n'en a pas. On peut tout aussi bien créer une illusion visible directement par les yeux et non par l'écran d'un téléphone portable.

Quel est le chantier qui vous a le plus englouti ?
Chaque chantier est différent et comprend son lot







Page précédente – *Light from the back*, Peinture Fraîche Festival, Lyon (FR), 2020.
© ASTRO

Ci-contre – *Outside Cube*, *ONO'U* Festival, Tahiti (FR), 2017.
© FABE COLAGE

de galères, mais le premier qui me vient à l'esprit est celui du château de la Valette à Pressigny-Les-Pins. C'était un projet très enrichissant mais compliqué du point de vue météorologique et technique. Le chantier a duré 15 jours sous une pluie presque constante et il n'y avait pas qu'une seule façade à peindre, mais les 4 murs extérieurs du château pour moi et mon assistant seulement. De plus, nous avions dû prendre en compte les moulures, fenêtres et renfoncements pour les inclure dans l'anamorphose. Et encore une fois, la maquette initiale ne ressemblait pas à l'œuvre finale. J'ai pas mal cogité pour m'orienter finalement vers une fresque plus sobre et plus efficace, pour donner pleinement vie à l'illusion. Parfois, moins on en fait, mieux c'est. J'ai tendance à vouloir pas mal remplir mes créations mais cette fois-là, j'ai laissé pour la première fois un cube vierge de couleurs et de traits.

Ressentez-vous parfois une certaine lassitude d'avoir fait le tour ?
Bizarrement, toujours pas ! Ça fait 20 ans que je peins et je trouve encore constamment des idées. Je suis par exemple en train de plancher sur de nouvelles installations et sculptures. Et même en peinture, il y a encore plein de trompe-l'œil que je n'ai pas transposés sur mur.

Quelle est la création la plus folle que vous aimeriez réaliser ?
J'adorerais installer des sculptures en lévitation au sommet d'immeubles, mais la technique n'existe pas encore et il faut beaucoup de moyens financiers. Généralement, ce ne sont pas les artistes qui sont en manque d'inspiration. Ils sont plutôt freinés dans leur folie créative par les limites du possible, le budget.

Comment envisagez-vous la scène Street Art dans quelques années ?
Le Street Art a très bien été accepté au cours des dernières années, peut-être même un peu trop. Désormais, les maires des villes ont bien compris l'intérêt d'organiser un festival d'Art Urbain. L'idée ne me dérange pas en soit, mais certains événements ne sont clairement pas au niveau. Il vaudrait parfois mieux ralentir pour faire primer la qualité sur la quantité.

Quels sont les street artistes encore trop méconnus à votre goût qui méritent d'être plus suivis ?
Dans l'univers du graff, je citerai SAVES. J'adore sa façon de gérer les couleurs. Et plus dans le Street Art, je dirai Simon Berger. Il a réussi à trouver sa marque de fabrique tout à fait unique, en sculptant des visages dans des vitres à coups de marteau, et j'adhère totalement.

Aucune de vos œuvres n'est visible à Paris, pourquoi ?
Effectivement, c'est assez ironique de se dire que j'ai plus de fresques présentes à l'étranger que dans ma propre ville ! J'avais seulement réalisé une création éphémère au sol devant le Stade de France, mais sinon je n'ai pas d'œuvres permanentes à Paris. Un jour peut-être, si une opportunité intéressante se présente…

Comment se profile la fin d'année 2021 ?
Plutôt bien ! Je sors en auto-édition mon livre *Astro Dimensions* au courant du mois de septembre, à se procurer sur mon site ou à la Art Five Gallery à Marseille, puis dans des librairies spécialisées. Il retracera mon parcours en 200 pages avec quelques textes et surtout beaucoup de photos. Toujours en septembre, je pars normalement peindre une énorme façade à Calgary au Canada dans le cadre du *Beltline Urban Murals Project* et je serai également présent à la *District 13 Art Fair* à Paris. En octobre, je m'envole pour Miami pour peindre deux façades permanentes d'un nouvel hôtel dans le quartier de Wynwood. En novembre, j'ai une exposition collective à la Art Five Gallery à Marseille. Et enfin, en décembre, je retournerai aux Etats-Unis pour la foire *Art Basel Miami.* A terme, en 2022, j'aimerais un peu ralentir les grandes fresques pour n'accepter que les projets les plus intéressants. Je passerai nettement plus de temps en atelier donc je vais probablement réaliser plus de toiles. ■

ASTRO EN QUELQUES DATES

2000 Premiers graffitis.
2012 *Skoda Tour*, partenariat, Italie, Allemagne, Autriche, Hongrie.
Artaq Street Art Award, installation, Suède.
Le Mur, exposition collective, Paris (FR).
2013 *GFA*, exposition collective, Los Angeles (US).
Artaq Street Art Award, exposition collective, Paris (FR).
2014 *Mister Freeze*, exposition collective, Toulouse (FR).
Meeting of Style, fresque murale, Belgique Allemagne Italie.
2015 Solo show, Galerie Nunc, Paris (FR).
Construction *Ephémère*, installation, Fontenay-sous-Bois (FR).
2016 Projet Education is not a crime, New York (US).
Le Mur Cherbourg, fresque murale, Cherbourg (FR).
2017 *Roc Festival*, fresque murale, Villars Fontaine (FR).
Vision Art Festival, fresque murale, Crans-Montana (CH).
Immersion, solo show, Loft du 34, Paris (FR).
2018 *Dédale*, fresque murale, Vannes (FR).
Perpétuelle Illusion, mural, Epinal (FR).
Lévitation, solo show, Loft du 34, Paris (FR).
Projet *Economic Security*, fresque murale, Stockton (US).
In & Out, solo show, 23 Square Gallery, Turin (IT).
2019 *Urban Republik*, exposition collective, Art Five Gallery, Marseille (FR).
Murs murs festival, triple mural, Decazeville (FR).
Icart / Efap School, fresque murale, Paris et Lyon (FR).
2020 *Peinture Fraîche*, fresque murale, Lyon (FR).
Scratch Paper, exposition collective, Fluctuart, Paris (FR).
Transition Espace Ephémère, installation, Abbeville (FR).
Whatever, exposition collective, Art Five Gallery, Marseille (FR).
Artscape, fresque murale, Linköping (SE).
2021 *Break that Wall*, exposition collective, Mazel Galerie, Bruxelles (BE).
Festival *Label Valette*, fresque murale, Pressigny-les-Pins (FR).
Urban Art Fair, ArtFive Galerie, Paris (FR).
Biennale Internationale d'Art Mural (BIAM), fresque murale, Lille (FR).
Graphik Art, fresque murale, La Seyne-Sur-Mer (FR).
447 Feet Above, duo show Astro – Speedy Graphito, Marseille (FR).





ASTRO

The master of illusion

INTERVIEW / SOLENN CORDROC'H

With his sharp eye and trained hand, the French street artist Astro is playing a magic trick on us, and immersing his audience in his monumental illusionistic works. Master of trompe l'oeil, the artist has developed a vertiginous and breath-taking art combining geometric shapes and calligraphy. A unique blend we explore in this interview.

You came to Urban Art through graffiti. How did you discover it?
I grew up in the suburbs of Paris, so graffiti was part of my daily life. I was also passionate about skating, which I did at an advanced level. But I injured myself when I was 16 or 17, and had to be immobilised. It was during my recovery that I learned to draw, and then I never stopped. In the end, it was actually that accident that turned me into a graffiti artist. Still to this day, I believe I have managed to preserve the essence of my early work through the calligraphic elements I was already using in my first graffiti.

What are your main sources of inspiration?
Calligraphy! For a long time, monograms were my primary source of inspiration. Back then, I used to look at J. O'Kane's book *5000 Decorative Monograms* every day to really absorb these majestic letters. Then I became interested in English gothic-style calligraphy, and then in Hebraic and Chinese calligraphy. I am also very inspired by architecture. I am always looking around when I walk through the streets to catch some interesting buildings or angles.

Which architectural work in Paris inspires you the most?
Without a doubt: La Grande Arche de la Défense, for its clean rectilinear design. I have tried to transcribe its simple shape, discernible even from afar, in my optical illusions. I also like the Pompidou Centre very much, for its unique architecture, which stands out in Paris, as well as the Louvre Museum, for both its modern and classical look. I have probably taken 200 photos of the upside-down pyramid from the inside of the museum!

Is there an architect you would like to work with if you had the chance?
I would say Zaha Hadid, because she broke the codes of classical architecture like no one before. Other than her,

Left – *Colorful Cubes, Mur Murs* Festival, Decazeville (FR),2019. © ASTRO





ASTRO TIMELINE

2000 First graffiti.
2012 *Skoda Tour,* partnership, Italy, Germany, Austria, Hungary.
Artaq Street Art Award, installation, Sweden.
Le Mur, group show, Paris (FR).
2013 *GFA,* group show, Los Angeles (US).
Artaq Street Art Award, group show, Paris (FR).
2014 *Mister Freeze,* group show, Toulouse (FR).
Meeting of Style, mural, Belgium, Germany, Italy.
2015 Solo show, Nunc Gallery, Paris (FR).
Construction Ephémère, installation, Fontenay-sous-Bois (FR).
2016 *Education is not a crime* Project, New York (US).
Le Mur Cherbourg, mural, Cherbourg (FR).
2017 *Roc Festival,* mural, Villars Fontaine (FR).
Vision Art Festival, mural, Crans-Montana (CH).
Immersion, solo show, Loft du 34, Paris (FR).
2018 *Dédale,* mural, Vannes (FR).
Perpetual Illusion, mural, Epinal (FR).
Levitation, solo show, Loft du 34, Paris (FR).
Economic Security Project, mural, Stockton (US).
In & Out, solo show, 23 Square Gallery, Turin (IT).
2019 *Urban Republik,* group show, Art Five Gallery, Marseille (FR).
Murs Murs Festival, triple mural, Decazeville (FR).
Icart / Efap School, mural, Paris and Lyon (FR).
2020 *Peinture Fraîche,* mural, Lyon (FR).
Scratch Paper, group show, Fluctuart, Paris (FR).
Transition Espace Ephémère, installation, Abbeville (FR).
Whatever, group show, Art Five Gallery, Marseille (FR).
Artscape, mural, Linköping (SE).
2021 *Break that Wall,* group show, Mazel Galerie, Bruxelles (BE).
Label Valette Festival, mural, Pressigny-les-Pins (FR).
Urban Art Fair, ArtFive Galerie, Paris (FR).
Biennale Internationale d'Art Mural (BIAM), mural, Lille (FR).
Graphik Art, mural, La Seyne-Sur-Mer (FR).
447 Feet Above, duo show Astro – Speedy Graphito, Marseille (FR).

I can't think of anybody in particular, but as long as the architect has a unique style… The challenge would be to blend our two universes.

What is your creative process?
I always ask for a photo of the wall, or its exact location, to study the environment on Google Maps. Then, I try to immerse myself in it and start to make very simple sketches, without necessarily finishing them. I then transfer the drawing to Photoshop to show the organisers what I have in mind in the case of a commissioned piece. However, there are always several months between the planning and the realisation phase, so I often change ideas at the last minute. The final work will never look exactly like the sketches I proposed.

How do you choose your colours? Do they mean something? Do you carefully pick them in accordance with the wall's environment?
I choose my colour palette based on the location of the mural, but I often work within my favourite range, from turquoise to purple. Those are soft, bright and non-aggressive colours. I don't like to use flashy colours. It would interfere with the illusion of the work, and I don't want the locals to feel bombarded by an explosion of colours they will have to see every day. Recently, I used red and orange for a mural in Marseille, but because the windows were in those hues. So, I adapt to the environment.

What are the different reactions of people to your murals?
There are often two reading levels: the panoramic view from afar, and the close-up, which reveals the details, especially the calligraphic elements. Some people are really impressed. They don't understand how I managed the optical illusion. They think it's really a hollow wall and not a flat one. It's true that it can sometimes trick the mind. I remember a kid who hurt himself against one of my murals in Calais in 2017. I had painted big open windows, and he wanted to see what was inside. Another funny moment was when I collaborated with a drone company that filmed me while I was doing a wall in Portugal. Normally, drones have sensors to map the environment and stop before they hit a wall. But this time, the illusion was so good that two drones crashed into my wall.

Does your work convey a specific message?
I try to convey a message of hope and escape. The idea is for the person standing in front of my murals to disconnect a few seconds from the real world, and not lose hope because there will always be light at the end of the tunnel.

During past shows in France and abroad, you used augmented reality to amplify the immersive dimension of your work. Are you interested in doing that again in future?
Not necessarily. I prefer when the work speaks for itself. The problem with that kind of technology is that you need a smartphone, and not everybody has one. You can create direct visual illusions without the intermediation of a mobile phone screen.

What is the project that took you the most time and energy?
Each project is different and has its share of challenges, but the first that comes to mind was that of the *LaBel Valette Festival* in Pressigny-Les-Pins (FR). It was a very exciting project, but we had a lot of technical and weather issues. It took 15 days in almost constant rain. And it was just me and my assistant painting not one, but four façades. Plus, we had to take the mouldings, the windows and the nooks of the castle into account to create the anamorphosis. Once again, the original sketch didn't look like the final work. I thought about it a lot and finally changed my mind for a simpler and more straightforward composition to focus on the illusionistic dimension. Sometimes, less is more. I tend to want to fill up every space, but this time, I left blank spaces without colours or shapes.



Previous page, left - *Luminous Triangle, BIAM Festival, Lille (FR), 2021.* © ASTRO

Previous page, right - *Power Through,* Stockton (US), 2018. © ASTRO

Left - *Light Cube, 50 x 50 cm, 2020.* © ASTRO

Do you sometimes feel like you have exhausted the possibilities of art?
Strangely, not yet! I have been painting for 20 years and constantly come up with new ideas. For example, I am currently working on new installations and sculptures. Even in painting, I still have a lot of trompe-l'oeil I want to try on walls.

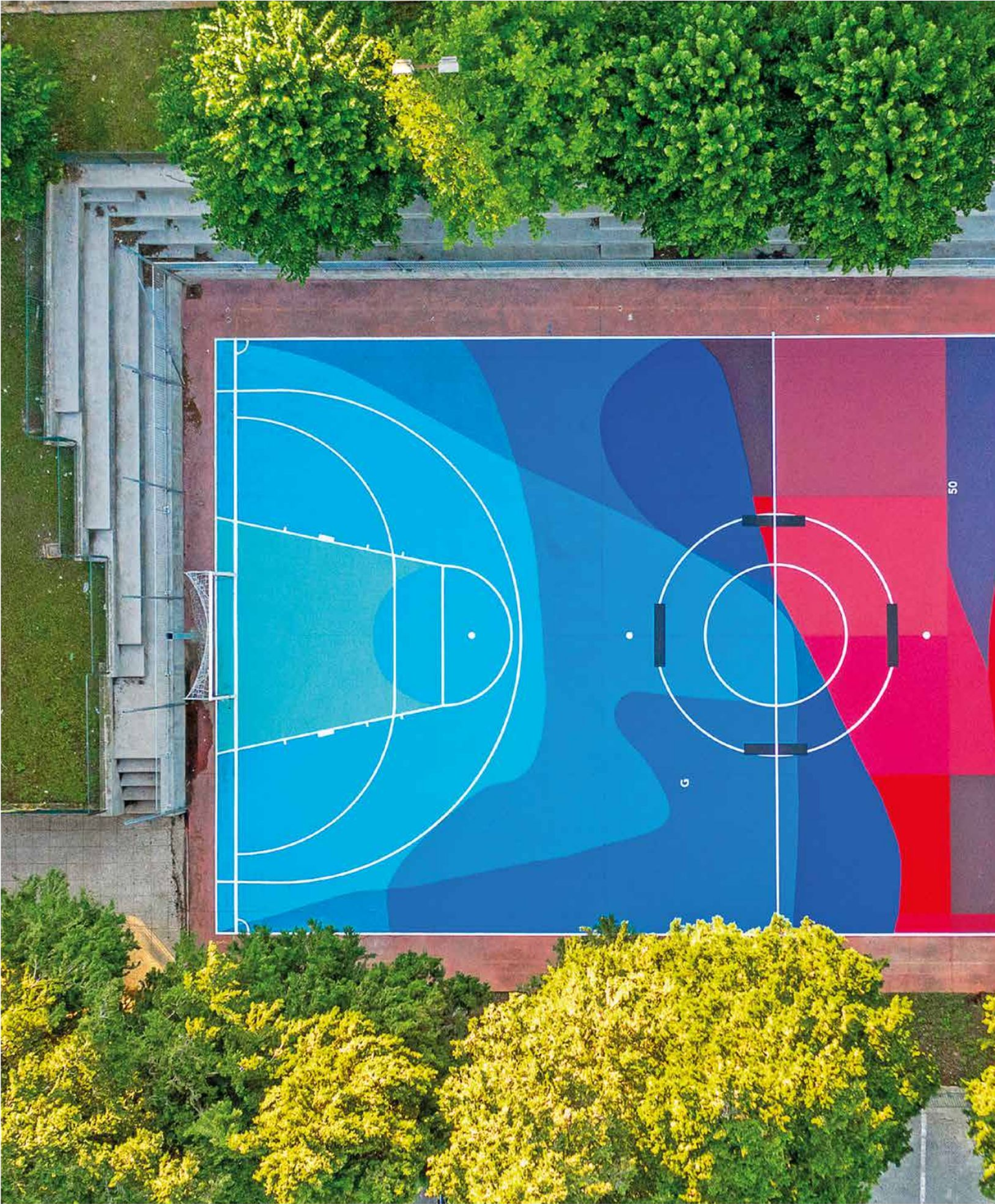
What is the craziest piece you would like to make?
I would love to make sculptures floating at the top of a building, but the technology doesn't exist yet, and it would require some budget, too. Artists usually don't lack inspiration, but they are limited by reality and financial resources.

How do you see Street Art in a couple of years?
Street Art became very popular over the last few years, maybe a bit too much. Now, townhalls understand the economic benefit of Urban Art festivals. I have no problem with that, but some events are too amateurish. It would be better to favour quality over quantity.

Who are some of the street artists who deserve more attention in your opinion?
In the graffiti world, I would say SAVES. I love his use of colours. And on the Street Art side, I would say Simon Berger. He has managed to forge a very unique style, sculpting faces on glass with a hammer. I find it amazing!

You don't have any mural in Paris, why?
Indeed, it's quite funny that I have done more murals abroad than in my own town! I did an ephemeral piece on the ground in front of the Stade de France once, but other than that, I have no permanent work in Paris. One day, maybe, if an interesting opportunity arises…

How does the end of 2021 look like for you?
Rather well! I am self-publishing a book entitled *Astro Dimensions* in September, which you can buy on my website, at the Art Five Gallery in Marseille (FR), or in specialised bookstores. It is 200 pages that look back over my career, with a few texts and a lot of photos. In September, I will also be painting a wall in Calgary, Canada, for the *Beltline Urban Murals Project,* and I will be at the *District 13 Art Fair* in Paris (FR). In October, I will fly to Miami to paint two permanent walls in a new hotel in the Wynwood district. In November, I have a group show at the Art Five Gallery in Marseille (FR). And finally, in December, I will go back to the United States for *Art Basel Miami.* In 2022, I would like to slow down on big murals and only accept the most interesting projects. I would like to spend a lot more time in my studio and produce more canvas paintings. ■





GIULIO VESPRINI

Architecture fantasmée

TEXTE / MAXIME DELCOURT

À travers ses œuvres, particulièrement influencées par l'architecture italienne, Giulio Vesprini dévoile un univers chaleureux et minimaliste, en recherche perpétuelle de la beauté. S'il définit son approche comme de l'« archigraphisme », l'artiste italien reconnaît volontiers sa place au sein du Street Art, ce courant artistique qu'il considère comme extrêmement démocratique. « Les gens n'ont pas à payer de tickets pour voir les œuvres, elles sont accessibles à tous. »

Les peintures de Giulio Vesprini sont immédiatement reconnaissables. Elles sont pourtant toutes différentes : pas de formule, ni de facilité chez celui dont l'approche artistique traduit une grande attention portée aux couleurs et au contexte d'implantation qui dicte la forme finale. Cette adaptation permanente au paysage, à la ville, aux usages et aux matériaux locaux joue pour beaucoup dans la puissance visuelle des œuvres de Giulio Vesprini, très référencées : « Je n'ai jamais caché mon admiration pour Mondrian, Max Bill, le mouvement Bauhaus ou même des artistes phares du Land Art américain : Walter De Maria, Richard Long et Christo, justifie-t-il, comme pour affirmer ses liens avec le monde du design et de l'architecture. Tous ces artistes sont des points de référence pour tout ce que je fais, que ce soit pour leur recherche formelle ou pour la façon dont ils utilisent les matériaux. »

Un tel attrait n'a rien d'étonnant quand on connaît le parcours de l'Italien, diplômé à l'Académie des Beaux-Arts de Macerata (IT) et au département Architecture

Ci-contre - *SUPER - SPACE,* Struttura G0050, Cascinare, Sant'Elpidio a Mare (IT), 2021. © GIORGIO TORTONI

Ci-contre -
SCRIBBLE, Struttura G0047,
Graphic Days Festival, Turin (IT), 2019.
© CLAUDIO CARADONNA

Page suivante -
LOVELESSNESS (2018) / RESIST (2020) / LOSTLOVE (2019) / ALMOST (2017) / ARCHIGRAPHIA (2016) / FRAGILE (2017), screen print, 50 x 70 cm Struttura G0022 monotype (2015 / 2016).
© GIULIO VESPRINI



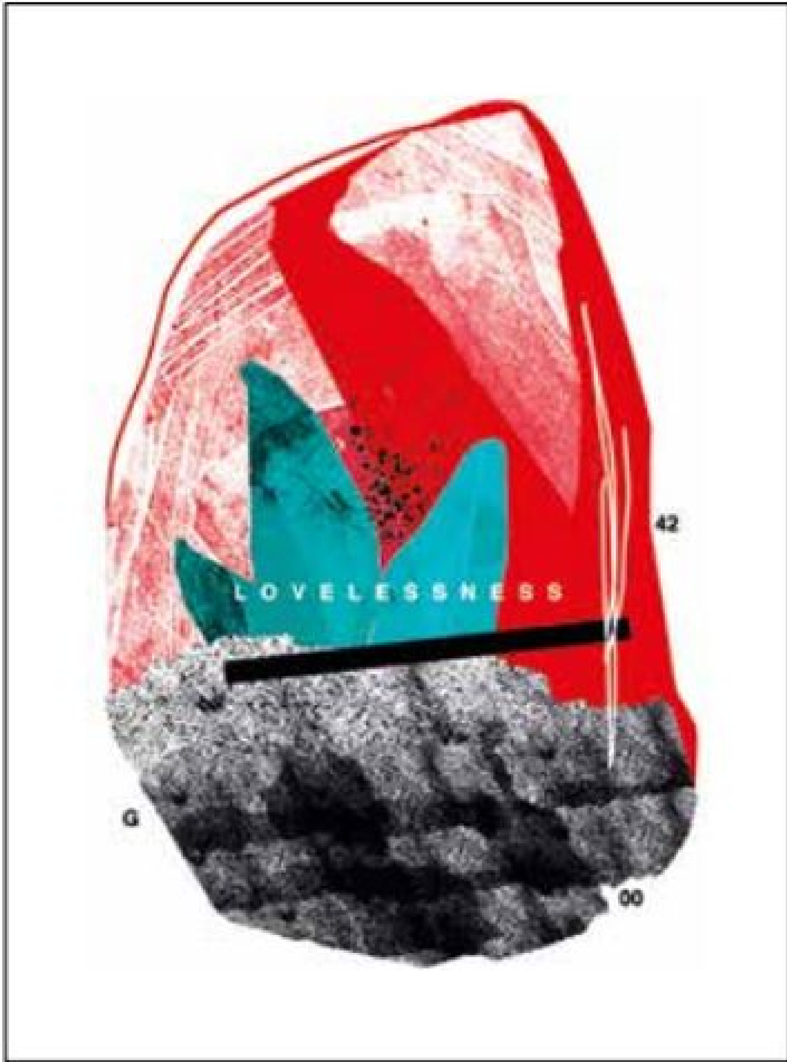
d'Ascoli Piceno. Il s'explique : « Pendant mes études d'architecture, j'ai compris l'importance des signes, de la nature qui m'entoure et des formes de la ville. J'ai rapidement voulu traduire ces codes en Art Urbain. Depuis, rien n'a changé : chaque jour, je suis inspiré par des choses, comme des paysages, des zones urbaines, le bruit de la ville ou son silence. » L'exemple le plus frappant de cette faculté à se nourrir constamment de ce qui l'entoure est sans doute l'« archigrafia », ce mouvement artistique que Giulio Vesprini a lui-même créé. Soit un savant mélange de graphisme et d'architecture, qui entament ici un dialogue fécond permettant de comprendre les principales caractéristiques inhérentes au travail de l'Italien : les lignes géométriques, les formes abstraites, les éléments botaniques, les tracés minimalistes et les couleurs. Notamment le bleu et le rouge : « Je pense qu'elles sont à l'origine de mon univers : le rouge symbolise le soleil, le bleu représente la mer, deux éléments présents là où je vis. Elles forment un contraste parfait et, ensemble, permettent d'élargir l'espace urbain. Je me sens en harmonie avec ces couleurs. »

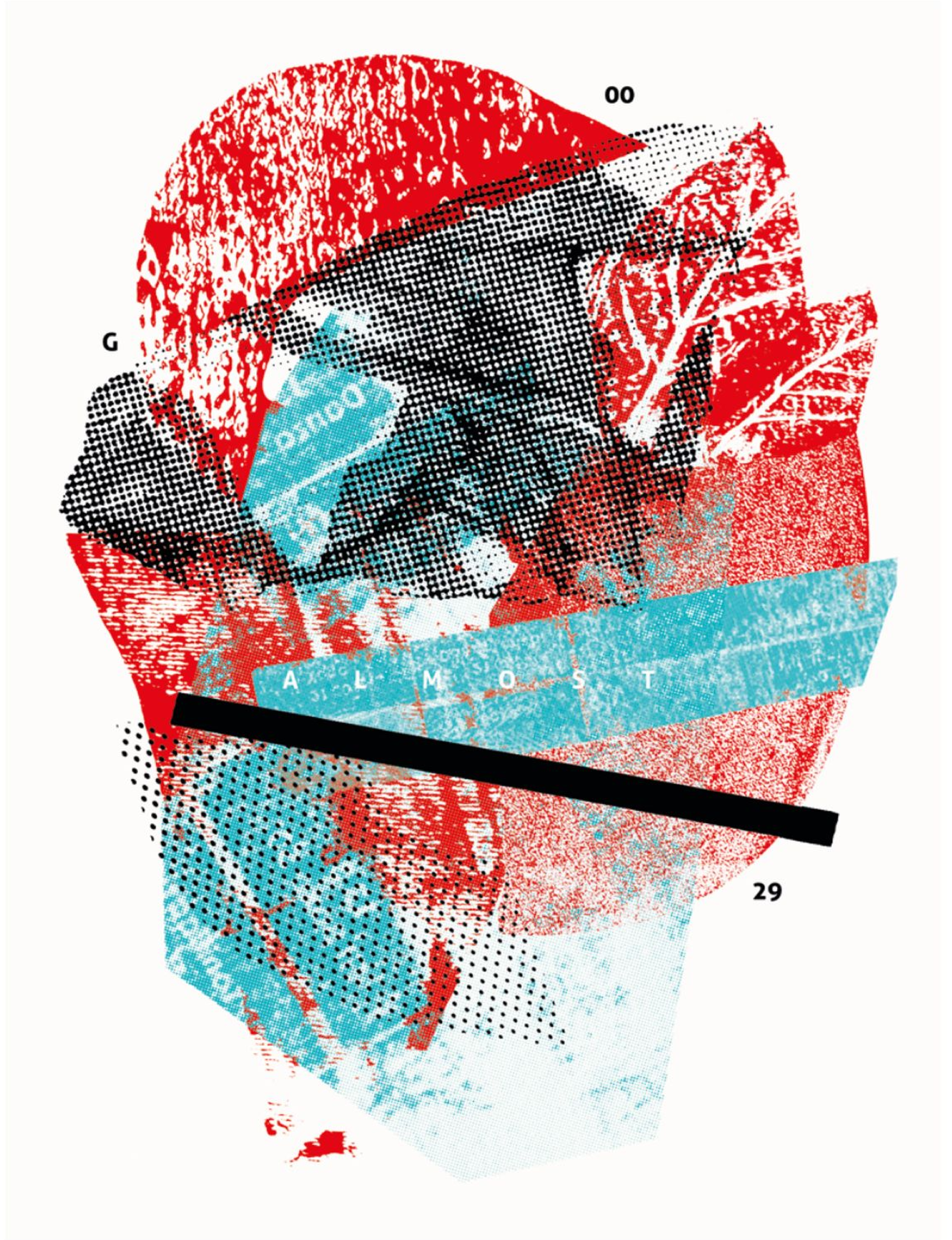
La peinture gigantesque qui recouvre le sol d'un terrain de jeu à Sant'Elpidio a Mare (IT), dans le centre de l'Italie, est à ce titre exemplaire : à travers cette réalisation, dévoilée en juin 2020, Giulio Vesprini combine à la perfection la nature, la culture et les formes géométriques. Pourtant, au moment d'évoquer son œuvre préférée, l'Italien cite plus volontiers *Rag & Bone,* un projet réalisé à Houston Street, New York, en 2019, voire une fresque réalisée sur Le MUR de Saint-Étienne. Deux projets qui prouvent que l'art de Giulio Vesprini s'exporte à merveille et qu'il s'adapte en permanence à l'environnement. « Avant de commencer, je réalise un croquis me permettant de calculer les proportions du mur, d'étudier l'environnement qui m'entoure, mais aussi d'échantillonner les couleurs autour de moi. Ensuite, je laisse l'architecture m'inspirer. Tout simplement parce que l'Art Urbain doit se fondre dans l'espace public, non l'envahir. »

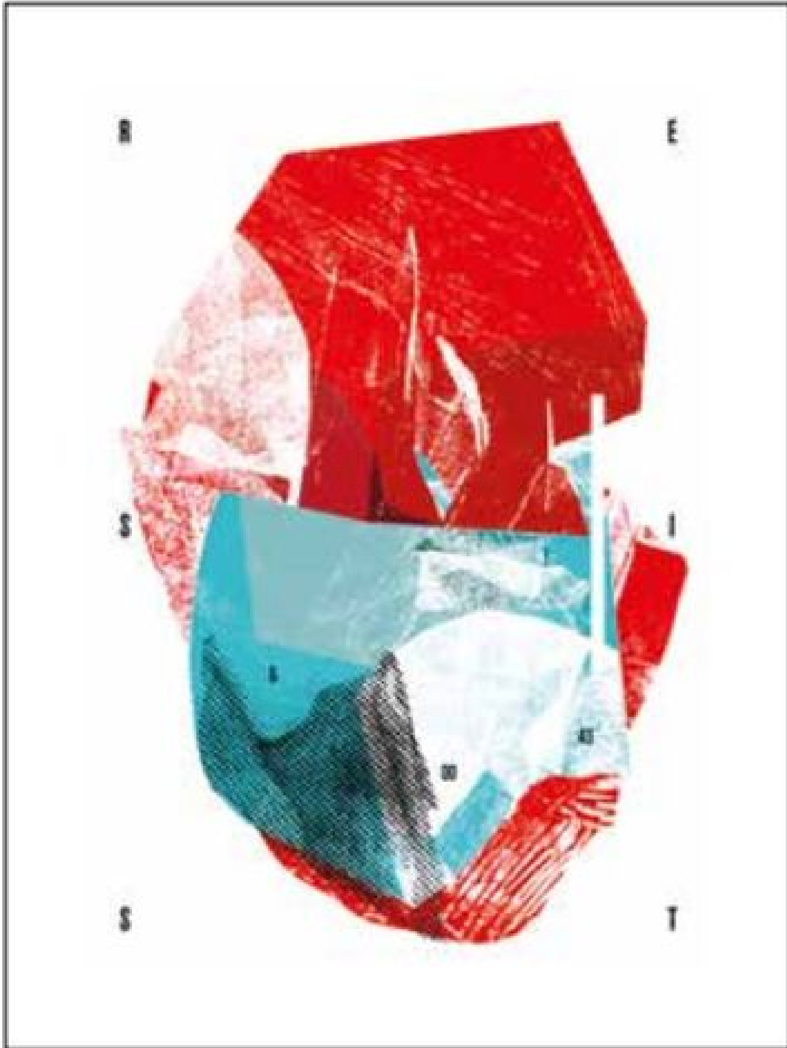
D'un point de vue technique, Giulio Vesprini est de ces artistes qui ne laissent rien au hasard. Chaque œuvre nécessite du temps, du recul et un certain nombre de remises en question. Sans doute est-ce pour cela que l'artiste a choisi de se construire son atelier, qu'il considère comme un laboratoire d'idées, à Civitanova Marche (IT), sa ville de naissance, loin de l'agitation de Milan ou de Rome (IT). « En regardant par la fenêtre, conclut-il, je vois un bout de la ville côtière, les ruelles du port, les pêcheurs, les murs du Musée d'Art Urbain Vedo a Colori. J'aime cet espace au cœur du quartier des marins, près du port. Tout mon travail trouve sa source ici. » ■

GIULIO VESPRINI EN QUELQUES DATES

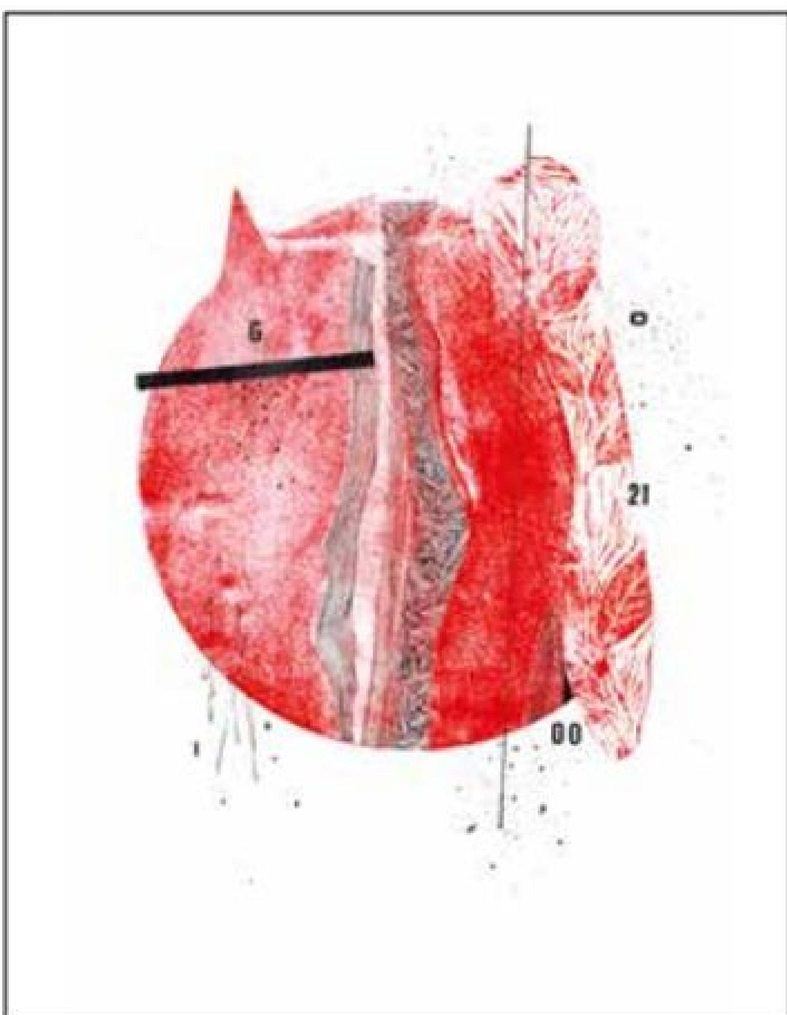
1980 Naissance à Civitanova Marche (IT).
1995 Premiers graffitis.
2005 Diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Macerata (IT).
2007 Premier solo show à Nana's Thrift Store, Via Tortona 12, Milan (IT).
2010 Réalisation de fresques lors du Vedo a Colori – Urban Art Museum.
2012 Diplômé de l'école d'architecture d'Ascoli Piceno (IT).
2020 Publications dans des revues renommées : *pressing matters* (UK), *AS Architecture Suisse.*
2020 Revisite un *playground* à Sant'Elipidio a Mare (IT).
2021 *NOCOMPLY* : skatepark revisité à Civitanova Marche (IT).


LOVELESSNESS
42
G
00

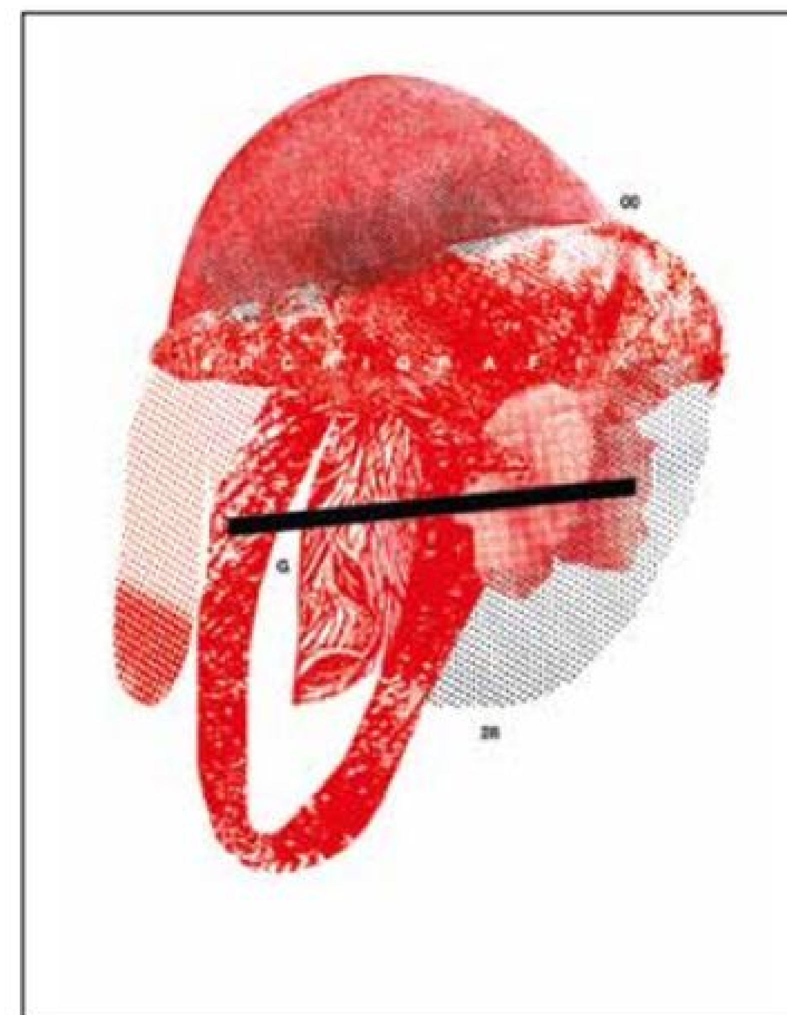

00
G
ALMOST
29

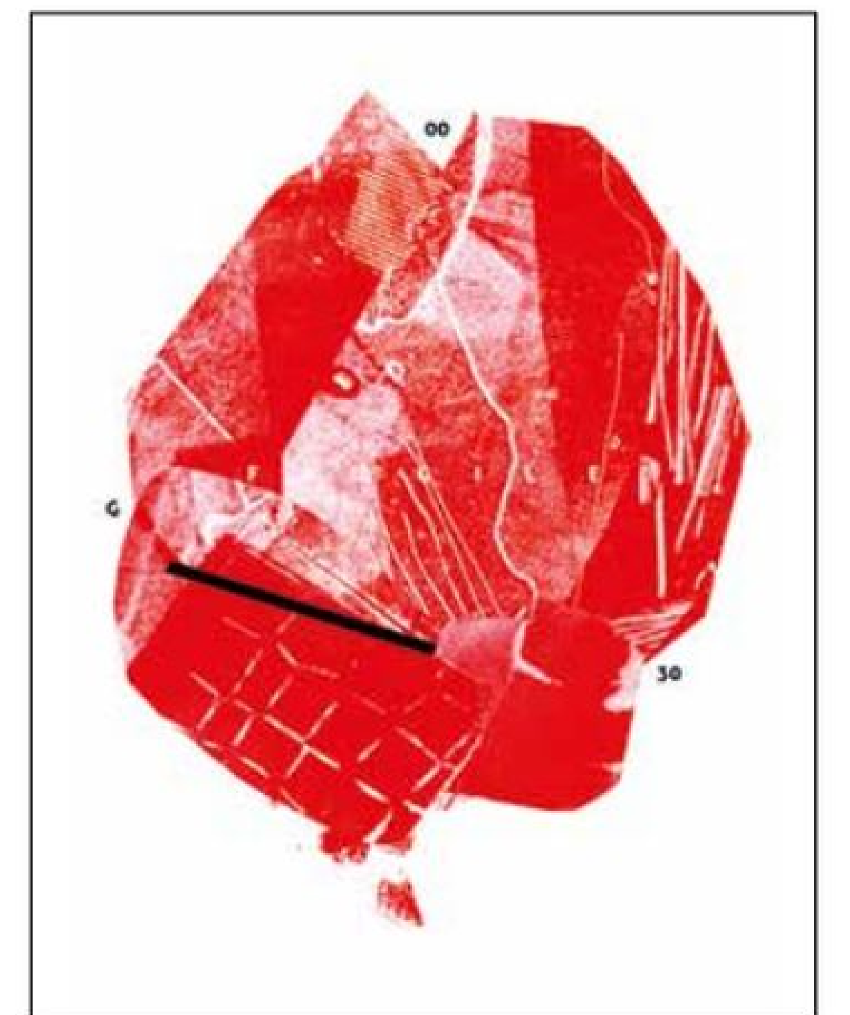

R
E
S
I
S
T


G
LOST LOVE
00
41


G
21
00


G
00


00
G


00
G
30





GIULIO VESPRINI

An architect's dream

TEXT / MAXIME DELCOURT

In his works especially influenced by Italian architecture, Giulio Vesprini develops a bright and minimalist vision in constant search for beauty. Although he defines his approach as 'archigraphic', the Italian artist readily acknowledges his roots in Street Art, which he sees as a very democratic artistic movement. "People don't have to pay to see the works. They are free for all."

Giulio Vesprini's paintings are clearly recognisable, even though they are all different: there is no easy formula for this artist whose artistic approach reveals great attention paid to colour as well as to the environment that determines the final composition of his works. This constant dialogue with the landscape, the city, the uses as well as local resources plays a big part in the visual power of Giulio Vesprini's highly referenced works: "I made no secret of my admiration for Mondrian, Max Bill, Bauhaus or even leading figures of land art such as Walter De Maria, Richard Long and Christo," he says to explain his connection with the world of design and architecture. "All these artists, whether in their formal experiments or the way they use their medium, inspire my work."

An affiliation that will not surprise us given that the Italian artist graduated from the Macerata Academy of Fine Arts and the School of Architecture of Ascoli Piceno. "During my architecture studies, I came to understand the importance of signs, of the surrounding nature and urban forms. I quickly wanted to translate these codes into Urban Art. Nothing has changed since then: every day, I am inspired by things such as landscapes, urban areas, city noises

Following page - *NOCOMPLY,* Struttura G0055, Civitanova Marche (IT), 2021.
© DRONE : DANIELE "CUK" GRAZIANI



Above -
LOAD, Struttura G0045, Rag & Bone Project, New York (US), 2019.
© GIULIO VESPRINI

Following page -
HOPE, Struttura G0043, Civitanova Marche (IT), 2019
© GIULIO VESPRINI

and silences," he explains. The most striking example of the artist's ability to draw inspiration from his environment being the 'archigrafia' movement he invented, a fine blend of graphic design and architecture that captures the main characteristics of his work: geometric lines, abstract forms, botanical elements, minimalist compositions and colours – especially blue and red. "I think they are at the origin of my world: red symbolises the sun and blue symbolises the sea, two elements of my daily life. They form a perfect contrast, and together, they widen the urban space. I feel in harmony with these colours."

The monumental painting covering a playground in Sant'Elpidio a Mare (IT), in the centre of Italy, is quite representative of Giulio Vesprini's art: painted in June 2020, this work is the perfect encounter of nature, culture and geometric shapes. However, when asked about his favourite work, the Italian artist mentions *Rag & Bone,* a project conducted in New York on Houston Street in 2019, along with a mural he made for Le MUR in Saint-Etienne (FR): two projects that prove how easily Giulio Vesprini's art can travel and constantly adapt to new environments. "I start by drawing a sketch of the exact proportions of the wall, studying the surrounding environment and sampling the colours around me. Then, I let the architecture inspire me, simply because Urban Art has to blend into the public space and not invade it."

On a technical level, Giulio Vesprini leaves nothing to chance. Each work takes time, requires perspective and poses challenges. It might be the reason why the artist has decided to build his own laboratory studio in Civitanova Marche (IT), his hometown, away from the hustle and bustle of Milan and Rome (IT). "When I look out my window, I see part of the seaside town, the narrow streets of the port, the fishermen and the walls of the Vedo a Colori Urban Art museum. I like this space in the heart of the seafarers' quarter, near the port. All my work originates from here." ■

GIULIO VESPRINI TIMELINE

1980 Born in Civitanova Marche (IT).
1995 First graffiti.
2005 Graduated from the Macerata Academy of Fine Arts (IT).
2007 First solo show at Nana's Thrift Store, Via Tortona 12, Milan (IT).
2010 Murals for the Vedo a Colori Urban Art museum.
2012 Graduated from the School of Architecture of Ascoli Piceno (IT).
2020 Giulio Vesprini's work is featured in renowned magazines such as *pressing matters* (UK) and *AS Architecture Suisse.*
2020 Customises a playground in Sant'Elipidio a Mare (IT).
2021 *NOCOMPLY,* a painted skatepark in Civitanova Marche (IT).




G
HOPE
00
43

ROUGE HARTLEY

Le Front Rouge

TEXTE / STEPHANIE LEMOINE

De la *BIAM* à *Bien Urbain*, en passant par *Les Amazones* sur la péniche Fluctuart et *l'Essentiel* dans le Xe arrondissement de Paris, Rouge Hartley fut ces derniers temps de tous les *line-up.* Repérée à Bordeaux où elle créait en 2012 ses premières interventions, elle s'est agrégée à la nébuleuse de l'Art Urbain à mesure qu'elle s'émancipait des préceptes appris aux Beaux-Arts. Rencontre avec une artiste à qui la peinture, en atelier et dans l'espace public, dessine un chemin vers la liberté.

C'est à *Urban Art Fair* en juin dernier qu'on rencontre enfin Rouge Hartley. Ce jour-là, elle commence tout juste à peindre un panneau aux abords de la foire, en prolongement du solo show que lui consacre la galerie Openspace. Trois jours plus tard, ce travail au pinceau donnera à voir une œuvre emblématique de ses recherches picturales. L'artiste y juxtapose deux scènes. A droite, un enfant assis dans un amas moelleux de draps et d'oreillers scrute une maison en kaplas. On devine qu'il vient d'y mettre la dernière touche. À gauche, une maison brûle dans la pénombre, réplique incandescente de l'édifice assemblé par le garçonnet. L'ensemble est fidèle à cette « esthétique de l'encombrement » dont Rouge Hartley a fait sa singularité. Il suggère un récit muet, qu'il nous revient d'élaborer en associant les deux plans du tableau. On est tenté d'y projeter la fragilité de l'enfance et sa résilience, voire la situation de l'artiste face à un panneau de contreplaqué au devenir incertain, mais qu'elle peindra tout de même avec minutie.

Comme au cinéma

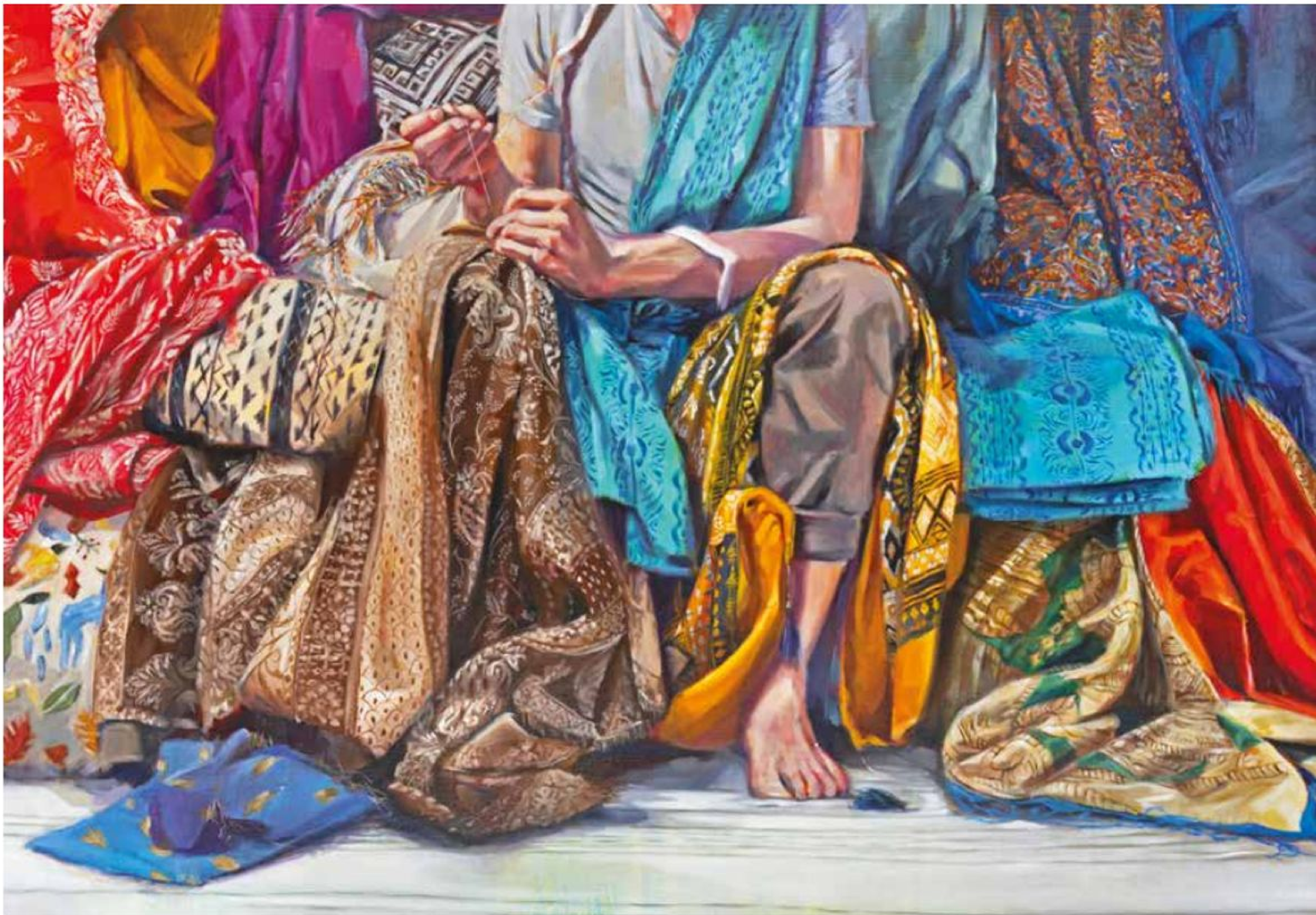
Lorsqu'elle nous rejoint sur une terrasse bondée du Carreau du Temple, elle précise son désir de creuser ce type de composition. Farouchement pictural, parfois taxé d'académique, son œuvre puise dans la grammaire du cinéma, et son pseudonyme est d'ailleurs un clin d'œil à Chris Marker. Ses toiles et fresques se



Ci-contre - *Echo,* 4,5 x 2,5 m, Urban Art Fair 2021, Le M.U.R, Carreau du Temple, Paris 3ème (FR), 2021. © NICO GIQUEL







Page précédente -
Fresque murale, Collectif Renart – avec l'aide de Pollen, BIAM, Lille (FR), 2021.
© ROUGE HARTLEY

Ci-contre -
Les Habits Neufs de l'Empereur, huile sur toile, 120 x 80 cm, 2021. © BENOÎT CARY – COURTESY OF GALERIE OPENSPACE

veulent autant d'arrêts sur images. Rouge Hartley les cadre à la façon d'une caméra, quitte à les décadrer, comme dans ce diptyque peint au printemps à Port-de-Bouc pour la seconde édition des *Nouveaux Ateliers.* D'un côté, un homme en porte un autre sur son dos. De ce dernier, n'apparaissent que des bribes : sa présence est suggérée en creux, dans le dos ployé de son compagnon. « Cela faisait longtemps que je voulais aborder les camaraderies viriles, sans les résumer aux *Boys' clubs* », explique l'artiste. L'autre partie du mur, qui figure une mer écumante, esquisse un autre récit, de voyage ou d'exil. Il faut dire que la Méditerranée est toute proche.

Si l'interprétation est ouverte, c'est que Rouge Hartley se méfie des œuvres à message. Son pseudonyme et son parcours pourraient y inciter pourtant. L'une de ses premières séries, à Bordeaux, indiquait d'ailleurs aux « naufragés » les espaces vacants de la ville. Mais l'artiste est bien trop politique, justement, pour faire de ses peintures des tribunes : « à qui m'adresserais-je en peignant des œuvres dénonciatrices ?, demande-t-elle. A quoi serviraient de telles œuvres, sinon à me camper en artiste engagée ? » Et puis, ajoute-t-elle, « la rue est déjà saturée de messages. La publicité y est omniprésente ». Dès lors, il s'agit bien plutôt d'y orchestrer un suspens, une respiration. C'est pourquoi Rouge aborde les commandes dans l'espace public avec une forme de prudence, dans un équilibre entre le temps de la réflexion et les « énergies spontanées » libérées face au mur. Ce qu'elle cherche ? A prendre soin. Des lieux et de celles et ceux qui les traversent ou les habitent au quotidien.

Des *Situs* à la peinture

Ces précautions n'étonnent guère quand on cerne la trajectoire de l'artiste. Rouge Hartley n'est pas venue à la rue par le graffiti ou le pochoir. Elle a découvert ce qu'on nomme « cultures urbaines » après coup, une fois associée au gré d'expositions et de festivals à cette nébuleuse. Son héritage à elle charrie les œuvres de Gordon Matta-Clark et de Francis Alÿs, de Fluxus et des Situationnistes. La rue, elle l'aborde moins comme lieu de visibilité, comme tremplin vers la « fame », que comme espace public à questionner, à négocier. Ainsi, ses premières interventions sont des « situations » au sens où l'entend Guy Debord : provisoires et vécues, elles disent des gestes quotidiens, suggèrent des écarts et des appropriations possibles. C'est un autre versant du « rouge » que l'artiste s'est choisi : « je voulais porter un nom commun », dit-elle. Ici, le commun s'entend au double-sens du terme. Banal, il est de ce fait partagé.

De ces protocoles, il a pourtant fallu s'émanciper. Sans doute étaient-ils trop proches des attendus de l'art contemporain auxquels Rouge Hartley s'est conformée, alors qu'elle était étudiante aux Beaux-Arts de Bordeaux. Depuis, c'est dans la rue, au contact des artistes urbains, qu'elle a trouvé le cadre où décliner ce qu'elle aimait faire : de la peinture. « L'Art Urbain est un milieu où l'on peut s'autoriser à sortir des conventions du cynisme et du commentaire », explique-t-elle. Là, elle a pu aller vers la figuration, accumuler les drapés, les portraits et les compositions « généreuses à l'œil ». Elle s'est aussi autorisé la poésie. Décidément polysémique, son pseudonyme revêt alors un dernier sens : « le rouge, assure l'artiste, c'est la couleur la plus ancienne, celle de l'ocre utilisé dans les peintures rupestres. » Ce qu'il affirme ? Le désir furieux de peindre, en toute liberté. ■

Instagram : @rouge.hartley

ROUGE HARTLEY EN QUELQUES DATES

1989 Naissance à Trèves (DE).
2014 Diplômée des Beaux-Arts de Bordeaux (FR).
2018 Signe une œuvre avec Madame sur la façade de la base sous-marine à Bordeaux (FR) dans le cadre de l'exposition *Légendes Urbaines.*
2019 Résidence de création et exposition *La nuit n'en finit plus* à l'Institut Culturel Bernard Magrez à Bordeaux (FR).
2020 Peint le mur du square Henri-Karcher à Paris (FR) à l'invitation d'Art Azoï.
2021 Peint une fresque avec le MUR Oberkampf à *Urban Art Fair,* Carreau du Temple à Paris (FR).

ROUGE HARTLEY
The Red Front

TEXT / STEPHANIE LEMOINE

From the *BIAM* to *Bien Urbain*, *Les Amazones* on the Fluctuart boat museum and *L'Essentiel* in the 10th arrondissement of Paris, Rouge Hartley is everywhere we look. Discovered in Bordeaux where she created her first interventions in 2012, she joined the Urban Art galaxy, emancipating herself from the principles of fine art that she was taught. We met this artist for whom painting, in her studio or in the public space, is a path towards freedom.

We met Rouge Hartley at the *Urban Art Fair* this past June, on the day she started painting a panel on the outskirts of the fair as an extension of her solo show at Galerie Openspace. Three days later, this brush-painted mural had transformed into an emblem of her pictorial research. Two scenes are intertwined: on the right, a child is sitting on a comfortable pile of bed sheets and pillows looking at a house made of Kapla planks, and on the left, a burning house in the shadows, a glowing replica of the wooden house which the child

Left - *Le Poème,* oil on canvas, 52 x 91 cm, 2021. © BENOÎT CARY





Above - *A écrire sur le béton,* in collaboration with Madame, Légendes Urbaines exhibition, Submarine Base, Bordeaux (FR), 2021. © PÔLE MAGNETIC

Following page - *Safe Space,* oil on canvas, 120 x 150 cm, 2020. © BENOÎT CARY

has assembled. This work is characteristic of the 'cluttered aesthetic' Rouge has turned into her own signature. It tells a silent story that viewers are free to develop by connecting the two parts of the work. In it, we might see the fragility of childhood and its resilience, or a reference to the situation the artist finds herself in when painting a wooden board of uncertain longevity, but meticulously painting it anyway.

Like in the movies

When she joined us on a crowded terrace of the Carreau du Temple, she immediately expressed her desire to do more compositions of this type. Figurative in essence, often described as academic, Rouge Harley's work draws from cinema, and her pseudonym is a reference to Chris Marker. Her studio works and murals are like film stills. Rouge Harley frames them as if with a camera in hand, sometimes putting them out of focus, as in the diptych she did last spring in Port-de-Bouc for the second edition of *Nouveaux Ateliers*. On one side: a man is carrying another on his back. We see almost nothing of this second protagonist. His presence is merely suggested on the bent back of his companion. "I had been willing to tackle the topic of male camaraderie for a while, without limiting it to boys' clubs," the artist explains. On the other part of the wall: a foaming sea tells another story, that of travel and exile. The Mediterranean is not far away…

If the viewer is left free to interpret, it is because Rouge Hartley does not like works with strong messages. Although her pseudonym and trajectory could lead us to think otherwise. One of her first series in Bordeaux showed the vacant spaces of the city to the "castaways". But the artist is far too politically aware to turn her art into an opinion piece: "Who would I be talking to if I were to make accusatory artworks? What would such works be for, if not just to expose myself as an activist artist?" she wonders, before adding, "The street is already saturated with messages. Advertisements are everywhere." For her, it is more about creating suspense and proposing a break. This is why Rouge Hartley approaches commissions in the public space with cautiousness, looking for a balance between premeditation and the spontaneous energies liberated by the wall. She wants to be careful of places and the people who live in them.

From situations to painting

Given her trajectory, her concerns do not surprise us. Rouge Hartley did not come to Urban Art via graffiti or stencil. She discovered 'urban cultures' only afterwards, after already being associated with this ecosystem through shows and festivals. The footsteps she walks in are those of Gordon Matta-Clark and Francis Alÿs, the Fluxus and the Situationists. The street is not a place where Rouge Hartley looks for visibility and fame, but a public space to be questioned and negotiated. Her first interventions were 'situations', in the Guy Debord sense of fleeting moments of life: they showed daily gestures, suggested intervals or possible appropriations. It is another aspect of the 'rouge' pseudonym the artist chose for herself: "I wanted to take on a common name," she says. And here 'common' has the double meaning of banal, and also shared.

She had to distance herself, however, from those principles. They were probably too close to the codes of contemporary art to which Rouge Hartley conformed while a student at the Bordeaux School of Fine Arts. Since then, it is in the street, in contact with urban artists, that she has found the environment in which to do what she likes to do: painting. "Urban Art allows you to break with the conventions of cynicism and social commentary," she explains. There, she can embrace figuration, explore drapery, portraits and lavish compositions. She has even ventured into poetry. Resolutely polysemous, her pseudonym takes on yet another meaning: "Red is also the oldest colour. It is the ochre used in cave painting." What does that say? An ardent desire to paint, unfettered. ■

Instagram : @rouge.hartley

ROUGE HARTLEY TIMELINE

1989 Born in Trier (DE).
2014 Graduated from the Bordeaux School of Fine Arts (FR).
2018 Signed a work in collaboration with Madame on the façade of the submarine base in Bordeaux (FR) on the occasion of the exhibition *Légendes Urbaines*.
2019 Art residency and exhibition *La nuit n'en finit plus* at the Institut Culturel Bernard Magrez, Bordeaux (FR).
2020 Invited by Art Azoï to paint the wall of the Square Henri-Karcher, Paris (FR).
2021 Mural with Le MUR Oberkampf at the *Urban Art Fair,* Carreau du Temple, Paris (FR).





BOB TONIC

St'art-up

TEXTE / MAXIME DELCOURT

L'un est le maître à penser, celui qui aime tout conceptualiser. L'autre, le créatif, celui qui peut donner vie à tous types de projets, toujours ravi à l'idée d'apprendre de nouvelles techniques. Ensemble, Bruno et Boris ont fait de Bob Tonic un projet singulier, dont la démarche, plus proche d'une logique artisanale que du geste artistique, ne doit pas faire oublier l'ambition de ces deux anciens publicitaires : faire corps avec le pop art, confronter ses codes à ceux de la sculpture et de la technologie dans l'idée de produire des objets spectaculaires, « sans jamais chercher un ancrage esthétique précis ».

« On n'a pas une envie particulière d'être considérés comme des artistes. Notre ligne de conduite, ce n'est pas l'inspiration, mais une grande rigueur dans l'exécution et la finition de nos travaux ». D'emblée, l'ambition est claire : il ne s'agit pas pour ces deux amis de jouer un rôle, d'adopter une posture qui ne serait pas la leur. « On est avant tout des entrepreneurs, des hommes de communication qui ont étudié un marché et qui ont envie de proposer de beaux produits », ajoutent-ils, précisant au passage qu'ils ne souhaitent pas révéler leurs noms de famille. L'art doit passer avant tout, ne pas nourrir les égos. Bruno et Boris n'envisagent pas leur petit artisanat autrement : « On est entré dans la cinquantaine, on a déjà bien bourlingué grâce à nos métiers respectifs, la communication, la publicité, voire même les médias. L'idée de Bob Tonic est donc de nous faire plaisir, sans penser à l'argent, donner vie à des œuvres qui se reçoivent comme des propositions chatoyantes, faciles à assimiler et populaires ».

Pour cela, Bruno et Boris ont choisi un procédé particulièrement ludique : le détournement d'iconographies connues de tous, la mise en situation d'images mythiques, ouvertement pop. Ainsi, de ce gant de boxe en béton floqué d'un « Love » reprenant la typographie de Robert Indiana et intitulé *Love Is (Not) A Fight*, comme pour faire écho aux violences (domestiques, morales, etc.) qui agitent le monde ces dernières années. Ainsi de cette araignée de mer géante, *Giant Spider Crab*, haute de quatre mètres, qui mélange le style de Louise Bourgeois au rouge volontairement kitsch de Jeff Koons. Ainsi d'*Escape From The Wall*, une sculpture donnant forme humaine à la « La fille au ballon » *(Girl with balloon)*, l'une des œuvres les plus célèbres de Banksy.

Pour décrire leur approche, les deux compères parlent de « néo-pop » et disent avancer avec moins de contraintes que dans leurs métiers respectifs. L'erreur serait toutefois de croire que tout ce qu'ils créent est facile, comme ils ont pu l'entendre à certains moments. « *Escape From The Wall*, rembobine Boris, ça représente presque un an de réflexion et de création. Il y a d'abord eu tout un travail de conceptualisation pour savoir à quoi ressemblerait « La fille au ballon » : on s'est demandé s'il fallait lui donner un visage, des chaussures, on lui a rajouté une émotion, etc. Ensuite, il a fallu effectuer des tentatives concrètes, réaliser un grand nombre d'essais avant d'arriver au résultat final ».

De son côté, Bruno rappelle que Bob Tonic n'a pas de messages personnels à faire passer. Il s'agit avant tout pour le duo d'avancer dans le monde de l'art avec son mode de réflexion habituel : celui des start-ups. « On est une *st'art-up* », plaisante-t-il, tout en rappelant que Boris et lui sont dans une logique entrepreneuriale, avec des investissements conséquents (« Tous ces matériaux, le bronze, le béton, la résine, coûtent très chers ») et l'ambition d'intensifier la présence de Bob Tonic dans les galeries. En France, en Belgique ou au Luxembourg, certaines ont déjà manifesté leur intérêt, mais Bruno et Boris aimeraient investir davantage le territoire américain, où leur projet a pris forme. C'était en 2018, avec l'envie de susciter l'intérêt d'un public exigeant, « car habitué à tout voir ».

Ci-contre - *Flag and Splash,* résine et acier, 150 x 65 x 65 cm, Galerie Christiane Vallé, Clermont-Ferrand (FR), 2019. © BOB TONIC

Ci-contre -
Escape From The Wall, résine et métal, 110 cm, 2021.
© EDOUARD NICOLLAS

Page suivante -
Escape From The Wall, résine peinture glossy, 110 cm, 15 kg, 2019.
© ALINE GERARD



BOB TONIC EN QUELQUES DATES

2018 Création de Bob Tonic Corp. à New York (US).
2018-2019 *Escape From The Wall.*
2019 Exposition *Alternative Now*, Galerie Christiane Vallé, Clermont-Ferrand (FR).
2020 *Giant Spider Crab.*
2020 *Love Is (Not) a Fight*
2021 Exposition à New York (US).

Trois ans plus tard, l'ambition n'a pas réellement changé. « New York, c'est la ville idéale pour nous, affirment-ils d'une même voix. Il y a plein d'énergie, une tonne d'inspiration, c'est la ville de tous les possibles. » C'est également la ville de certaines de leurs influences majeures (Andy Warhol, Basquiat, le magazine *Interview*, etc.), même si Boris, depuis l'atelier du duo situé dans le Sud de la France, cite également Yves Klein, Arman ou Lucio Fontana. « J'aime le fait qu'ils aient autant travaillé la matière, qu'ils aient mené toute cette réflexion sur le pigment, sa pureté. Je vois ce qu'ils ont réussi à accomplir comme de la chimie, une recherche de l'inédit que l'on aimerait perpétuer en mélangeant deux genres, la sculpture et le pop art, que tout semble opposer. » Et Bruno de conclure : « On se fiche d'avoir cette fameuse patte artistique, on est prêt à utiliser n'importe quel médium à même de transposer nos idées. L'essentiel est de proposer quelque chose qui n'a jamais été fait. » ■


FRAGILE





BOB TONIC

St'art-up

TEXT / MAXIME DELCOURT

One is the mastermind, the conceptualiser, and the other is the creator, able to give life to all sorts of projects and always eager to learn new techniques. Together, Bruno and Boris launched Bob Tonic, a unique project based on a rather crafty approach. However, the ambition of these two former admen is to delve into pop art and confront its codes with those of sculpture and technology to propose sculptural objects "without following a strict aesthetic line".

"We don't necessarily want to be considered artists. Our goal is not to follow our inspiration, but to produce finely finished works executed with great rigour." It seems clear from the start: these two friends do not want to play the artist role or adopt a contrived posture. "We are entrepreneurs first and foremost. As communication men, we studied the market and want to propose beautiful products," they add, while also mentioning that they prefer not to reveal their family names. Art must come before the ego. Bruno and Boris cannot see their crafty enterprise otherwise. "We are fifty-somethings, and we've been around, thanks to our respective jobs in communication and advertising and the media industry. With Bob Tonic, the idea is to have fun without worrying about money, and to create works the audience will perceive as brilliant, popular and easy to grasp."

Left - *Giant Spider Crab,* 4.2 x 2 x 3 m, Toinou, Aix-en-Provence (FR), 2020.
© EDOUARD NICOLLAS

To do so, Bruno and Boris have adopted a particularly playful modus operandi. They appropriate popular images and pop icons, like with their concrete boxing glove reading 'Love' in Robert Indiana's typographical design and entitled *Love Is (Not) A Fight*, as if to echo the domestic and moral violence at play in the world in recent years. Or their 4m-high Giant Spider Crab combining the style of Louise Bourgeois with Jeff Koons's purposely kitsch red. Another example is their sculpture *Escape from the Wall*, which gives a three-dimensional shape to one of Banksy's most famous pieces, *Girl with Balloon*.

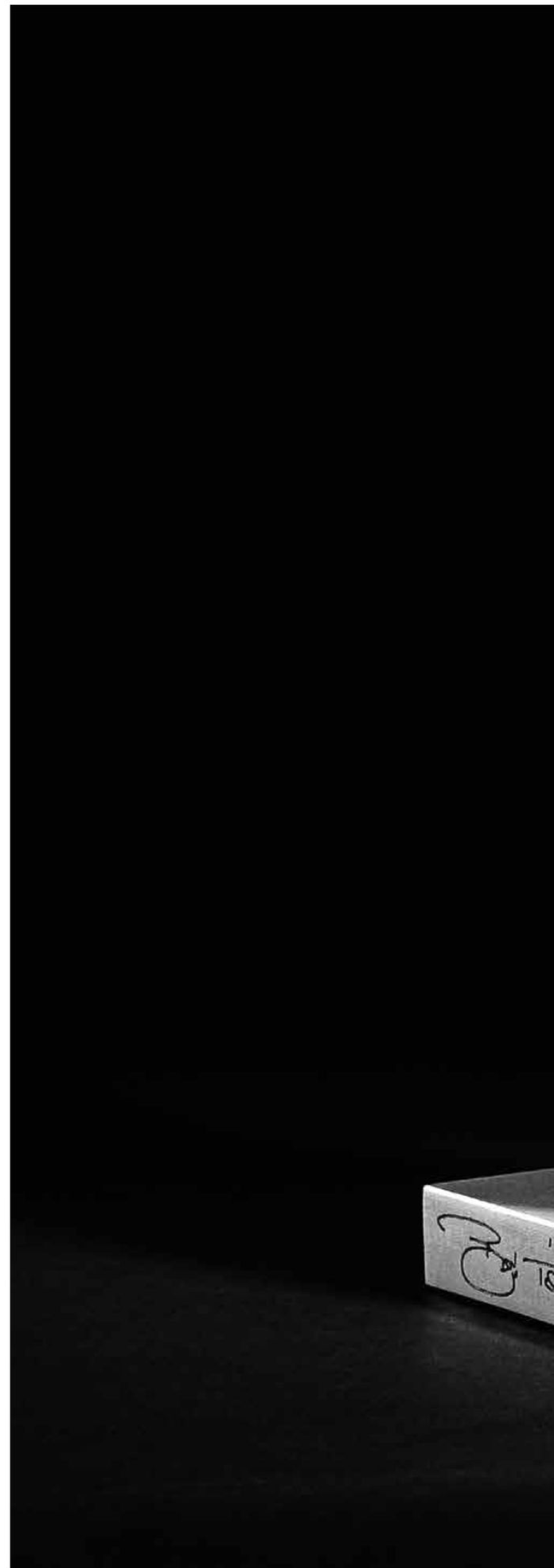
The two buddies use the word 'neo-pop' to talk about their approach and say they have fewer constraints than in their previous jobs. But we would be mistaken to think that everything they create is easy, as they have sometimes heard. "*Escape from the Wall* represented almost a whole year of conception and creation," Boris remembers. "First, there was the conceptual phase to see what the *Girl with Balloon* would look like: we wondered whether we should give her a face, shoes, or an emotion… Then we conducted formal experiments and went through a lot of trial and error before arriving at the final result."

As for Bruno, he reminds us that Bob Tonic does not convey any personal message. The duo just wants to find its place in the art world applying the mindset it knows best: that of start-ups. "We are a st'art-up," Bruno jokes, explaining that Boris and he follow an entrepreneurial logic: they make big investments (the materials they use – bronze, concrete, resin – are expensive) and want to increase their visibility in galleries. In France, Belgium and Luxembourg, some have already expressed their interest, but Bruno and Boris would like to export their art to the United States, where their project was born in 2018, pushed by a desire to grab the attention of a demanding audience used to seeing the wildest things.

Three years later, their ambition has not really changed. "New York is the ultimate city for us," they agree. "It's full of energy and inspiration. It's the city of possibilities." It is also the city of some of their biggest artistic influences (Andy Warhol, Basquiat, *Interview* magazine, etc.), even if, in their studio located in the south of France, Boris also names Yves Klein, Arman, and Lucio Fontana. "I love the way they have worked with the material and the thought they have put into the pigment and its purity. To me, what they managed to accomplish was chemistry, a unique association we would like to continue by combining two seemingly contradictory genres, sculpture and pop art." And Bruno concludes: "We don't care about having an artistic style. We can use any medium as long as it helps us capture our ideas. The most important is to offer something totally new." ■

BOB TONIC TIMELINE

2018 Creation of Bob Tonic Corp. in New York (US).
2018-2019 *Escape From The Wall.*
2019 *Alternative Now* exhibition, Galerie Christiane Vallé, Clermont-Ferrand (FR).
2020 *Giant Spider Crab.*
2020 *Love Is (Not) a Fight*
2021 Exhibition in New York (US).



Right - *Love Is (Not) A Fight,* concrete, 30 cm or 120 cm, 2021.
© EDOUARD NICOLLAS





FRENCH AMERICAN MURAL ART
FAMA
JUSQU'À OCTOBRE 2021

BESANCON . MARSEILLE . NIORT . PARIS



NUART ABERDEEN
STREET ART FESTIVAL
ETE 2021

NUART ABERDEEN SUMMER 2021
Aberdeen (UK)
https://2021.nuartaberdeen.co.uk



ALEX FACE
SCORCH AND DROP
JUSQU'AU 4 SEPTEMBRE

THINKSPACE PROJECTS
4217 W. Jefferson Blvd, Los Angeles, CA 90016 (US)
www.thinkspaceprojects.com
contact@thinkspaceprojects.com
+1 310 558 3375



SKETCH
DE L'ESQUISSE AU GRAFFITI
JUSQU'AU 12 SEPTEMBRE

CITE MUSICALE METZ
Arsenal, 3 avenue Ney, 57000 Metz (FR)
www.citemusicale-metz.fr
+33 (0) 3 87 74 16 16



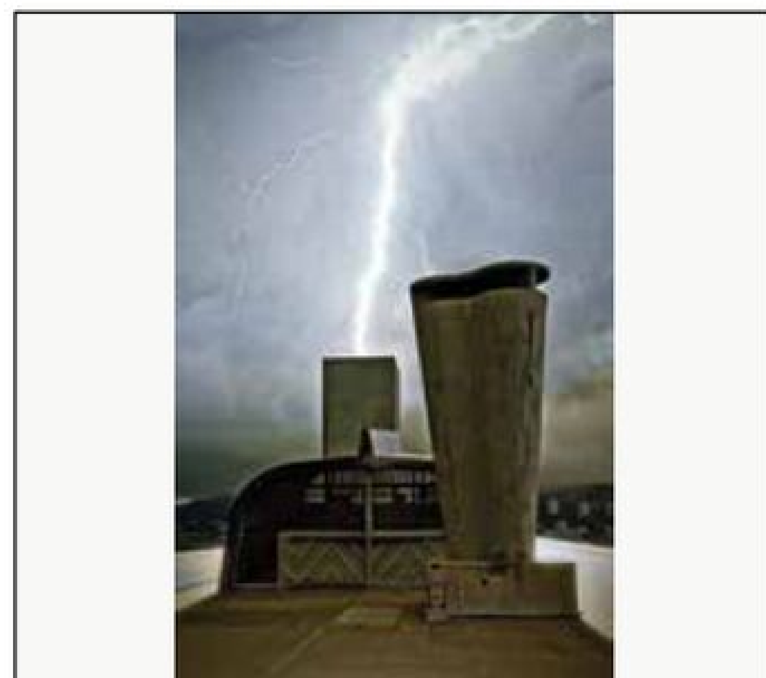
L'ART CHEMIN FAISANT
STREET ART FESTIVAL
JUSQU'AU 19 SEPTEMBRE

L'ART CHEMIN FAISANT
Pont-Scorff (FR)
www.lartenchemin.com



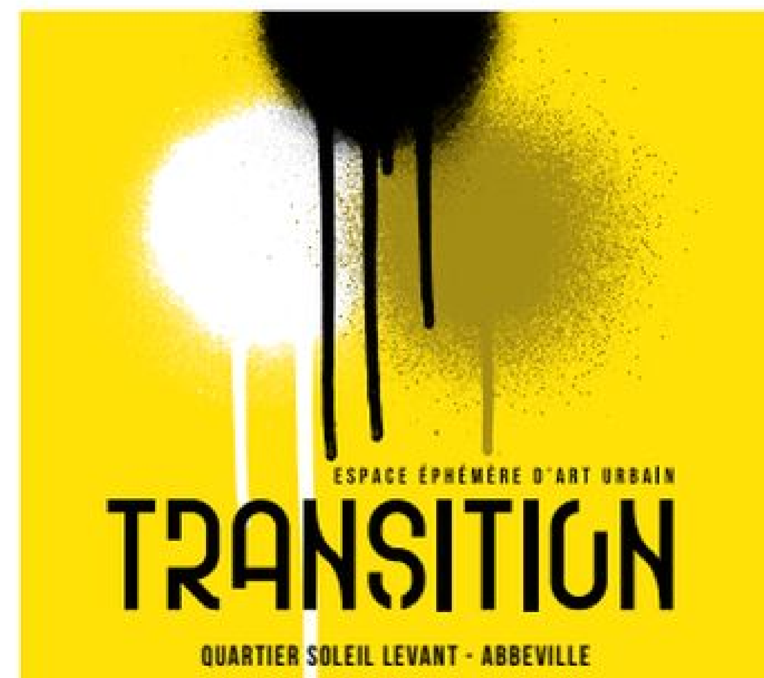
JULIO ANAYA CABANDING
PAST & PRESENT
JUSQU'AU 19 SEPTEMBRE

THINKSPACE PROJECTS
Museum of Art and History (Cedar Space), Lancaster, California
www.thinkspaceprojects.com
contact@thinkspaceprojects.com
+1 310 558 3375



ZEVS
OIKOS LOGOS
JUSQU'AU 19 SEPTEMBRE

MAMO
Centre d'art de la Cité Radieuse,
280 bd Michelet, 13008 Marseille (FR)
www.mamo.fr
+33 (0) 1 42 46 00 09



TRANSITION
EXPOSITION EPHEMERE
JUSQU'EN SEPTEMBRE

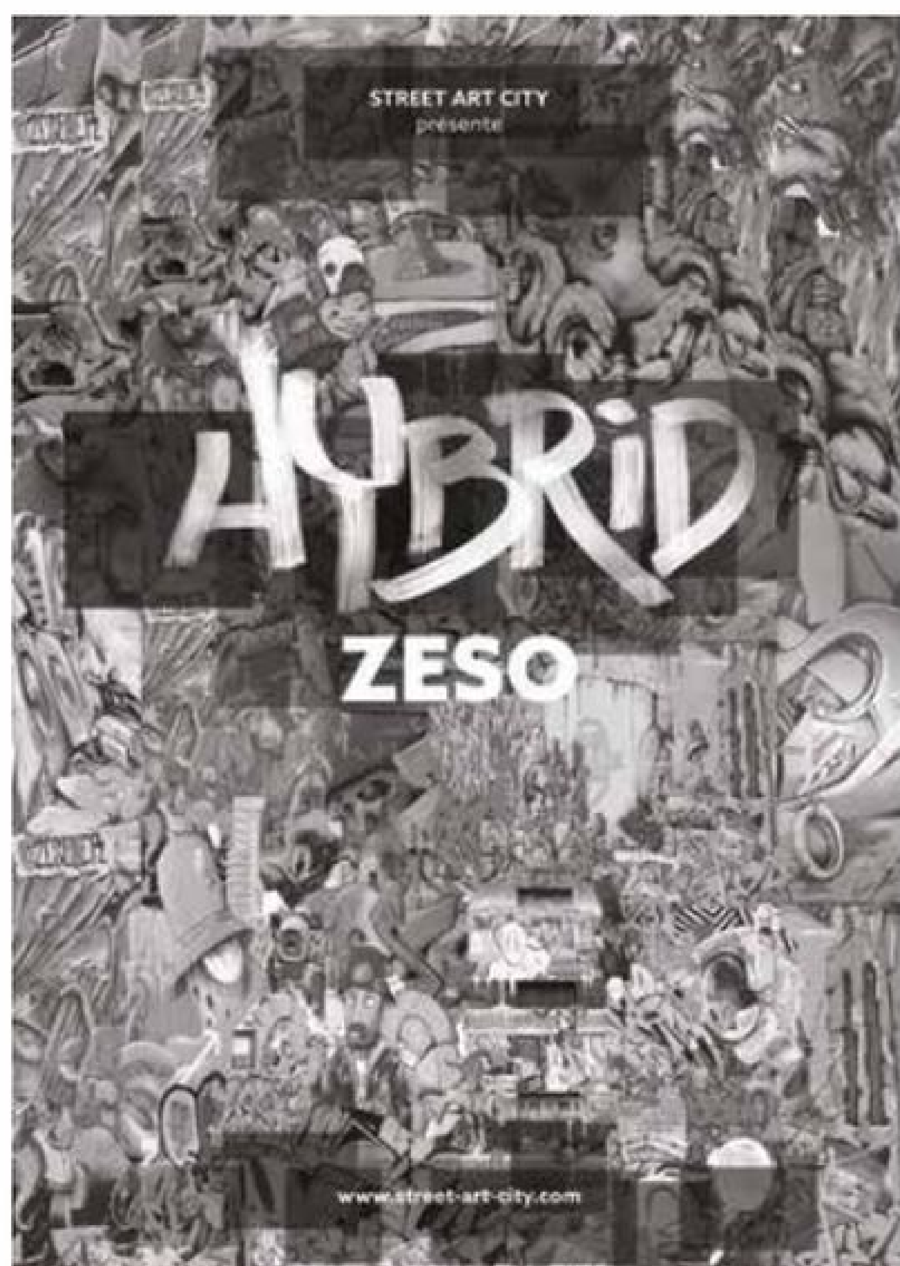
TRANSITION
Rue des Tilleuls, Abbeville (FR)
www.transition-espace-ephemere.com

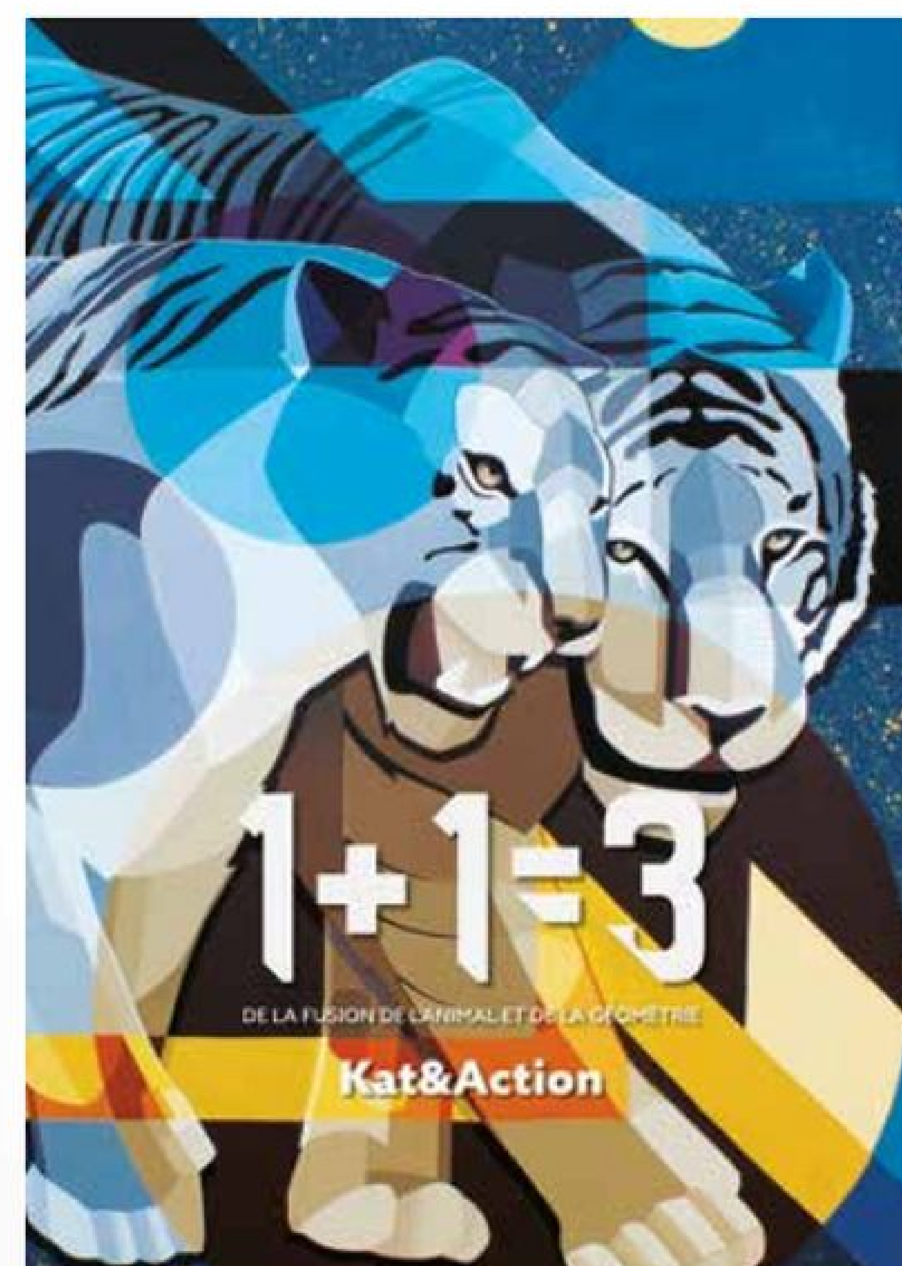


RENCONTRES URBAINES DE NANCY
JUSQU'AU 3 OCTOBRE

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE NANCY
3 place Stanislas, 54000 Nancy (FR)
https://run.nancy.fr
resa.nancymusees@mairie-nancy.fr
+33 (0)3 83 85 30 01

STREET ART CITY

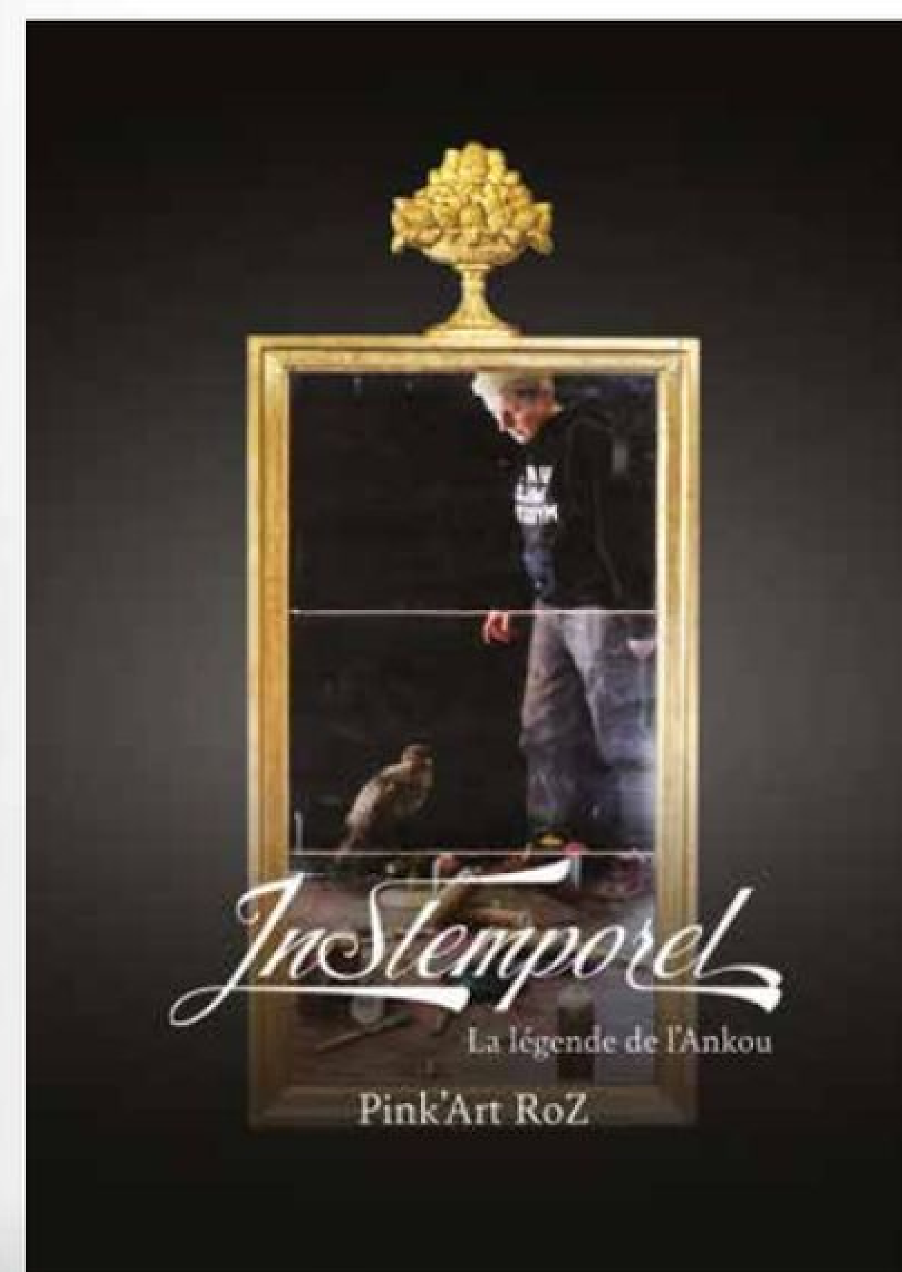




SAISON 2021

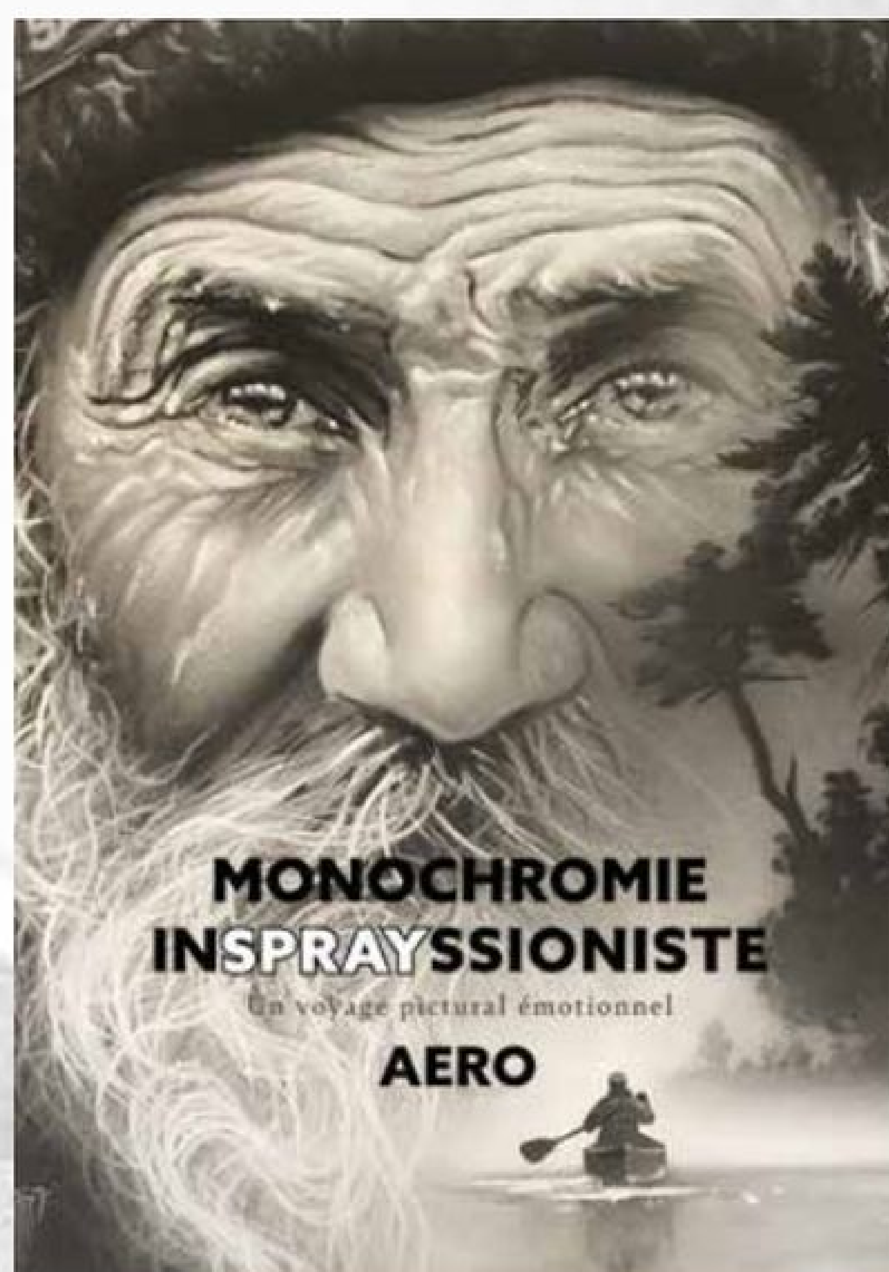


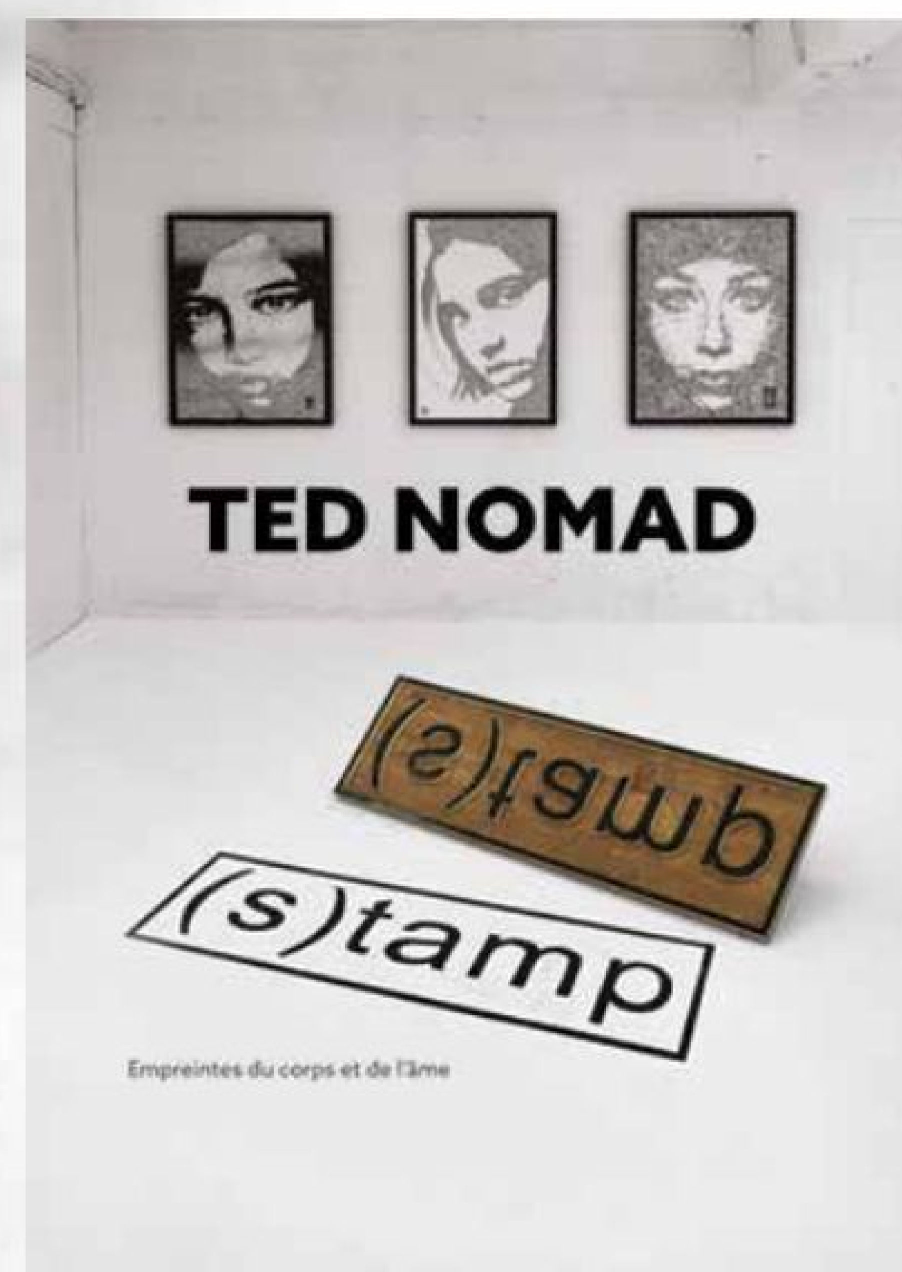




7 ARTISTES D'EXCEPTION
7 EXPOSITIONS REMARQUABLES

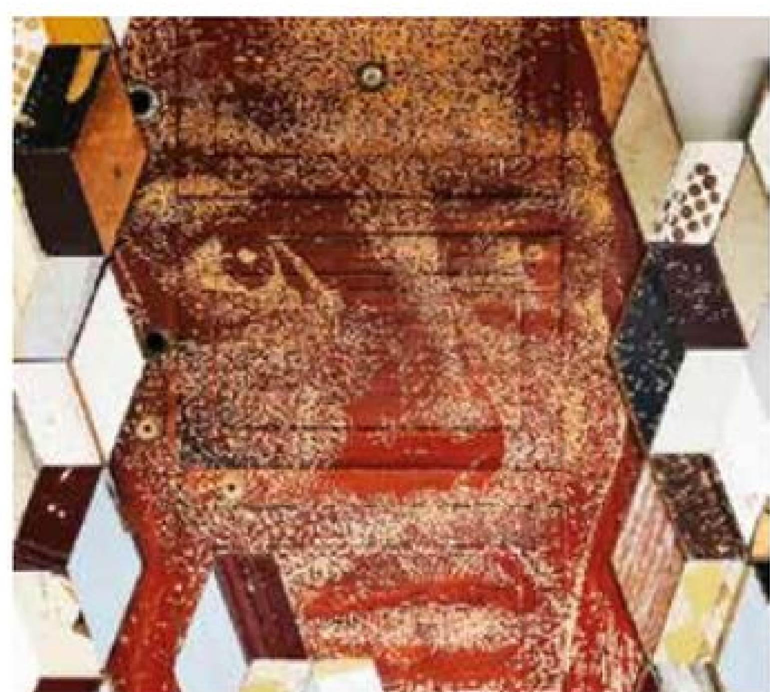






DES ARTISTES DU MONDE ENTIER
96 FRESQUES MURALES EXTÉRIEURES EN PERPÉTUEL RENOUVELLEMENT
128 UNIVERS ARTISTIQUES À L'INTÉRIEUR DE L'HOTEL128
ARTSHOP GALLERY-EXPOSITIONS-VENTE D'ŒUVRES

www.street-art-city.com

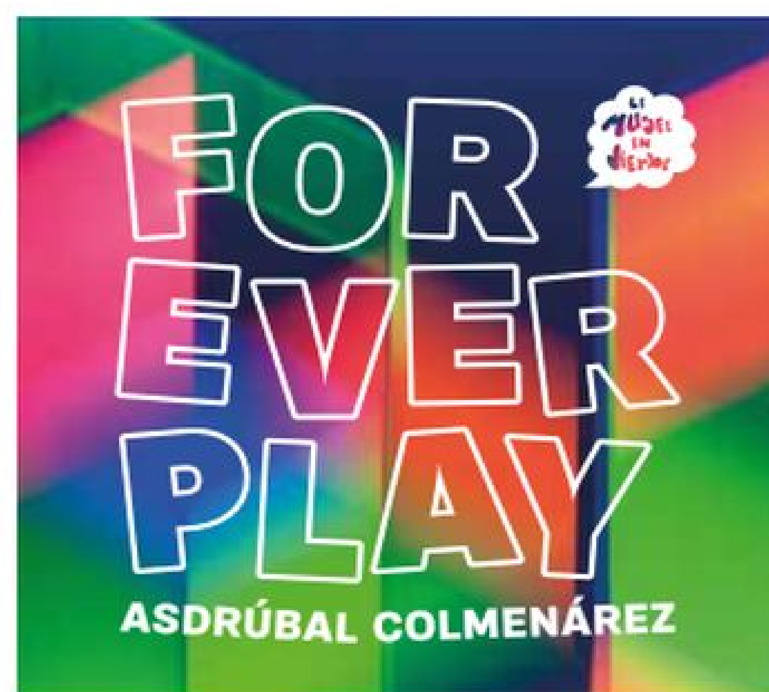


VHILS

VHILS - TRACE

JUSQU'AU 3 OCTOBRE

FLUCTUART avec DANYSZ GALLERY
Pont des Invalides, 2 port du Gros Caillou,
75007 Paris (FR)
www.fluctuart.fr



ASTRUBAL COLMEREZ

FOR EVER PLAY

JUSQU'AU 10 OCTOBRE

MUSÉE EN HERBE
23 rue de l'Arbre-Sec, 75001 Paris (FR)
www.musee-en-herbe.com
resa.meh@gmail.com
+33 (0)1 40 67 97 66



STREET ART CITY

SAISON 2021

JUSQU'AU 1er NOVEMBRE

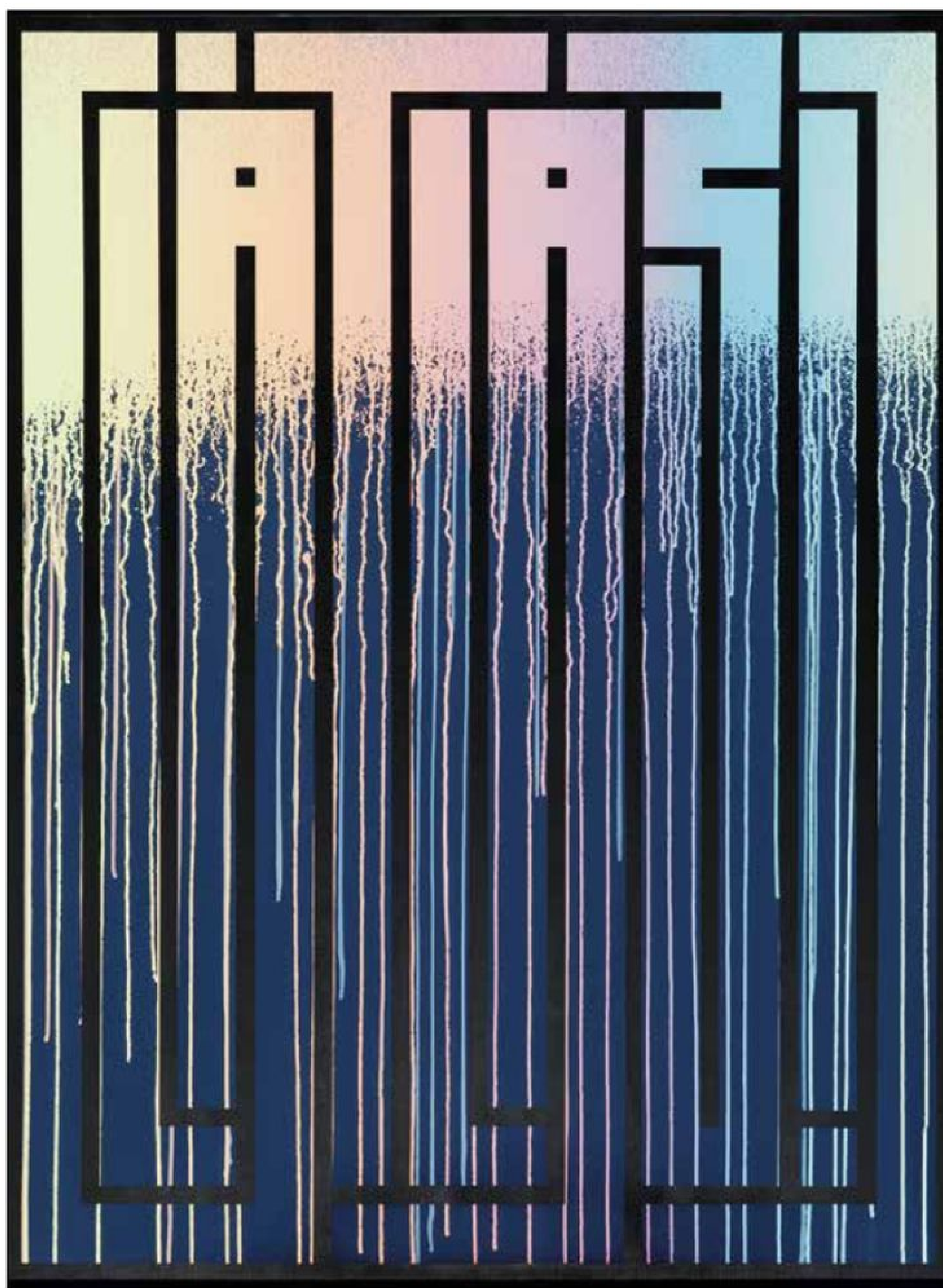
STREET ART CITY
Lurcy-Lévis (FR)
www.street-art-city.com
contact@street-art-city.com
+33 (0)6 44 95 59 86



MUSEE D'ART URBAIN ET DE STREET ART

OUVERTURE TOUTE L'ANNEE

MAUSA VAUBAN
7 place de la Porte de Belfort,
68600 Neuf-Brisach (FR)
www.mausa.fr
info@mausa.fr
+33(0)3 89 72 56 66



L'ATLAS & FRANCK NOTO

AD VIM EXTERMINA

16 SEPTEMBRE > 16 OCTOBRE

ARTCAN GALLERY MARSEILLE
74 boulevard Perier, 13008 Marseille (FR)
www.artcan-gallery.com



TEENAGE KICKS

STREET ART FESTIVAL

JUSQU'AU 9 JANVIER 2022

BIENNALE TEENAGE KICKS
Rennes, Nantes et Saint-Malo (FR)
www.teenagekicks.org



NUART STAVANGER

STREET ART FESTIVAL

3 > 5 SEPTEMBRE

NUART STAVANGER 2021
Tou (NO)
www.nuartfestival.no



JACQUES OLIVAR & SPYK

FOVERER YOUNG

9 SEPTEMBRE > 2 OCTOBRE

ARTCAN GALLERY PARIS
7 passage Jean Nicot, 75007 Paris (FR)
www.artcan-gallery.com
come@artcan-gallery.com
+33 (0) 7 71 06 43 07



POES

UN SACHEUR CHASSANT

10 SEPTEMBRE > 8 OCTOBRE

MALAGACHA GALLERY
9 rue du Parchemin
67000 Strasbourg (FR)



Le summum de l'assemblage en Champagne

RECRÉER L'ANNÉE PARFAITE



98/100 JAMESSUCKLING.COM
95/100 Robert Parker WINE ADVOCATE
18,5/20 JancisRobinson.com

Photographe Iris Velghe - Conception LUMA

Grand Siècle N°22 en magnum. En allocation. www.grandsiecle.com
#grandsiecle

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



URBAN INFLUENCE
ART, MODE & CUTURES URBAINES
5 > 7 NOVEMBRE

CARREAU DU TEMPLE
4 rue Eugène Spuller, 75003 Paris (FR)
+33 (0) 1 48 06 65 40



LES ETERNELLES CRAPULES
STREET ART FESTIVAL
11 > 26 SEPTEMBRE

ETERNELLES CRAPULES FESTIVAL
Moutier (FR)
www.eternellescrapules.com



OKUDA SAN MIGUEL
FREEDIL IS THE NEW RAINBOW
16 SEPTEMBRE > 30 OCTOBRE

DOROTHY CIRCUS GALLERY
35 Connaught Street W22AZ London (UK)
www.dorothycircusgallery.com
+44 (0) 75 5192 9124



ZDEY THE GAME
LANCEMENT
16 SEPTEMBRE

FLUCTUART
Pont des Invalides, 2 port du Gros Caillou, 75007 Paris (FR)
www.fluctuart.fr



KAYLA MAHAFEY
REMEMBER THE TIME
18 SEPTEMBRE > 9 OCTOBRE

THINKSPACE PROJECTS
4217 W. Jefferson Blvd, Los Angeles, CA 90016 (US)
www.thinkspaceprojects.com
contact@thinkspaceprojects.com
+1 310 558 3375



NU
GROUP SHOW
18 SEPTEMBRE > 23 OCTOBRE

GALERIE MATHGOTH
34 rue Hélène Brion, 75013 Paris (FR)
www.mathgoth.com
galerie@mathgoth.com
+33 (0) 6 63 01 41 50



DEBZA
JUSQU'ICI TOUT VA BIEN
14 OCTOBRE > 7 NOVEMBRE

GALERIE LOFT DU 34
34 rue du Dragon 75006 Paris (FR)
www.loftdu34.fr



HILDA PALAFOX (AKA PONI)
UN DIA A LA VEZ
16 OCTOBRE > 6 NOVEMBRE

THINKSPACE PROJECTS
4217 W. Jefferson Blvd, Los Angeles, CA 90016 (US)
www.thinkspaceprojects.com
contact@thinkspaceprojects.com
+1 310 558 3375



URVANITY ART 2022
NEW CONTEMPORARY ART FAIR
24 > 27 FEVRIER 2022

COAM MADRID
Calle de Hortaleza, 63, Madrid (ES)
urvanity-art.com
info@urvanity-art.com

FLUCTUART
CENTRE D'ART URBAIN

VHILS
MONOGRAPHIE

FLUCTUART | PONT DES INVALIDES | 2 PORT DU GROS CAILLOU | PARIS 7E

exposition TRACE du 22 juin au 3 octobre 2021

avec la galerie DANYSZ

ATHEM SCÉNOGRAPHIE ET CRÉATION
FONDATION POUR L'ART URBAIN DESPERADOS
GRAFFITIART
ICART
pébéo





unikalo PEINTURES BÂTIMENT



JE M'ABONNE / I SUBSCRIBE



MON ABONNEMENT EN LIGNE / MY SUBSCRIPTION ONLINE

subscription.graffitiartmagazine.com

SIMPLE, SÛR, IMMÉDIAT, H24 — **EASY, SECURE, IMMEDIATE, H24**



7 MAGAZINES	OU / OR	7 MAGAZINES + LE GUIDE DE L'ART CONTEMPORAIN URBAIN 2020
❏ 47 € = -23%	France métropolitaine Metropolitan France	❏ 61 € = -24%
❏ 61 €	Union Européenne, Suisse et Royaume-Uni European Union, Suisse and United Kingdom	❏ 79 €
❏ 75 €	Autre pays et DOM-TOM Other countries and DOM-TOM	❏ 95 €

Je souhaite débuter mon abonnement avec le numéro / I want to start my subscription with the issue:
❏ #58 ou / or ❏ #59

JE PAIE / I PAY

➥ par **carte de crédit** / by **credit card**
Téléphone : +33 (0)5 34 56 35 60
10:00-12:00/14:00-17:00 (Central European time)

➥ par **chèque bancaire** / by **bank check** (France only)
à l'ordre de / to the order:
"ARTXPACE"

Je renvoie mon chèque et ce coupon à / I return my bank check and this coupon to:
ABOMARQUE-GRAFFITI ART • CS 63656 • 31036 TOULOUSE CEDEX 1 • FRANCE

GA58

SOCIÉTÉ/COMPANY : ....

PRÉNOM/FIRST NAME : .... NOM/LAST NAME : ....

ADRESSE/ADRESS : ....

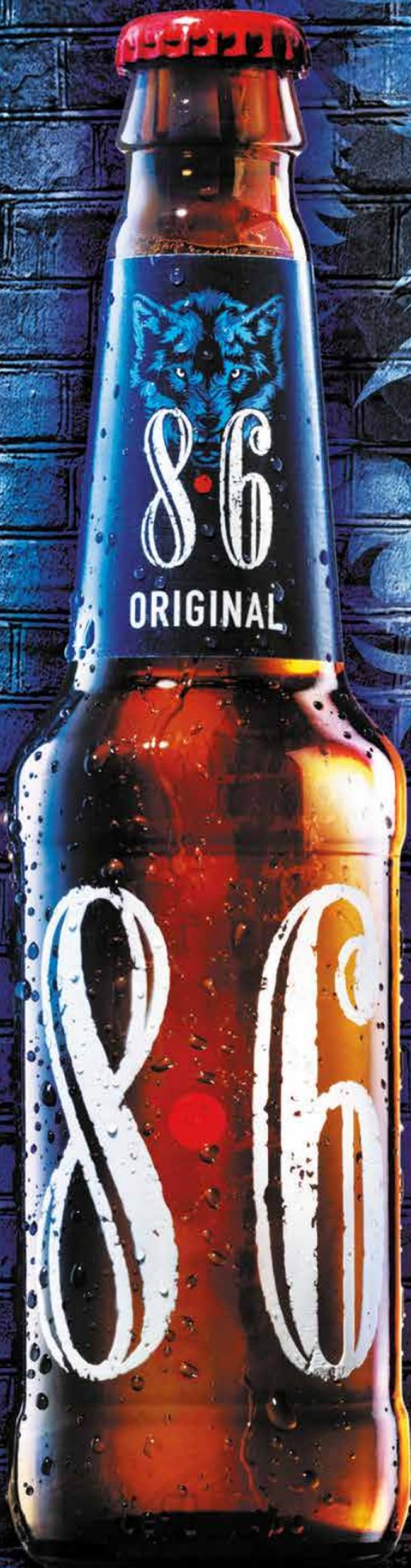
VILLE/CITY : .... CODE POSTAL/ZIP CODE : .... PAYS/COUNTRY : ....

EMAIL : .... TEL. : ....

L'ATLAS & FRANCK NOTO

VERNISSAGE JEUDI 16 SEPTEMBRE DE 18H À 22H
EXPOSITION DU 17 SEPTEMBRE AU 16 OCTOBRE 2021


ARTCAN GALLERY MARSEILLE



INTENSE PAR NATURE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.